La Vie Intellectuelle

T. XI — N° 3 10 Juin 1931

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Rédaction. Hommage a S. S. Pie XI. . . . 356

★★★ L'Union des Catholiques . . . 363

Deman. . Sur le « Traité de la Concupiscence ». 380

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le dogme et la philosophie du bouddhisme*, par **E.-B. Allo**, p. 395. — *Destin du Siècle*, par **Jacques Madaule**, p. 402. — *Les études patristiques à l'Université catholique d'Amérique*, par **G. Bardy**, p. 407. — *Religions du monde*, par **A. G.**, p. 412.

POLITIQUE ET QUESTIONS SOCIALES

Rabeau. . L'Autriche est-elle une patrie? 416

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Progrès, civilisation, culture*, par **Jacques Rivière**, p. 441. — *Religion et culture*, par **C. Spicq**, p. 445. — *Histoire du Saint-Simonisme*, par **Henri Gouhier**, p. 447. — *Le problème France-Italie*, par **Édouard Trogan**, p. 452. — *La psychanalyse à l'école*, par **J. de la Vaissière**, p. 461. — *Missions en banlieue*, par **Céline Lhotte**, p. 467.

LES LETTRES

A. Lutz . . . . « Le Buisson ardent » de Sigrid Undset 7

P. Henri-Simon . « La Grande Peur des Bien-pensants ». 8

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Ce que les femmes disent des femmes*, par **Colette Yver**, p. 494. — *Eugénie de Guérin et son dernier historien*, par **André George**, p. 498.

LES ARTS

Antoine Bourdelle. Les humbles églises de France

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Aspects de la cathédrale de Strasbourg*, par **Charles Grolleau**, p. 522. — *Palestrina*, par **Marcel Brion**, p. 524. — *Grétry*, par **M. Brillant**, p. 527.

QUESTIONS RELIGIEUSES

A RÉDACTION. *Hommage à S. S. Pie XI.*

★ ★ ★ *L'union des catholiques.*

L'union des catholiques est, en France, la chose la plus souhaitable. Il ne faut point rêver, pour autant, d'une chimérique uniformité. Cherchons, ici encore, la mesure, et marquons les points où l'union nécessaire laisse à chacun une juste liberté d'initiative.

HOMAS DEMAN. *Sur le « Traité de la Concupiscence ».*

On sait que cet opuscule de Bossuet touche aux conditions et aux problèmes les plus pathétiques de l'homme : à ce titre, il fait partie de la culture universelle. La doctrine en est communément jugée sévère. Mais à une théologie exacte il appartient de justifier ce jugement et de ramener à leur signification vraie les invectives de notre moraliste.

ERNARD ALLO. *Le dogme et la philosophie du Bouddhisme.*

A propos du dernier ouvrage de M. de la Vallée-Poussin, l'auteur de *Plaies d'Europe et Baume du Gange* nous parle du « scandale » du bouddhisme.

ACQUES MADAULE. *« Destin du siècle ».*

Un livre « incohérent et contradictoire » où M. Jean-Richard Bloch s'interroge sur notre destin.

USTAVE BARDY. *Les études patristiques à l'université catholique d'Amérique.*

Une vue d'ensemble sur la collection des *Patristic Studies.*

A. G. *Religions du monde.*

Un ouvrage où M. Clemen et ses collaborateurs veulent familiariser le grand public « avec le contenu objectif de l'histoire générale des religions ».

Hommage à S. S. Pie XI

On attaque aujourd'hui ce qui nous est le plus cher d
monde, l'Église et le Pape.

Nos lecteurs nous excuseront certainement, si nou
suspendons la composition de notre numéro et en reta
dons de quelques jours l'apparition, pour joindre noti
protestation contre les insulteurs et notre hommage d'
mour filial envers le Pape à tous ceux qui, de l'unive
entier, montent vers le trône glorieux — plus glorieu
que jamais en cette épreuve — de notre Père commun
Si une revue telle que la nôtre, fondée on sait dans que
unique dessein, ne s'acquittait de ce devoir, nul n'aura
de raison de le faire.

Déjà nous avons envoyé à Sa Sainteté le télégramm
que lui devait notre fidélité, modeste témoignage, auque
nous avons cru pouvoir associer nos lecteurs, feuille qu
tombe aux pieds du Pontife avec des milliers et des mi
liers d'autres, plus précieuses.

Dans un prochain numéro, nous étudierons avec soi
et à loisir, selon l'esprit de La Vie Intellectuelle, *la sign*
fication profonde du conflit et les leçons qui s'en dége
gent. Nous montrerons d'où vient et où nous mène cet
conception païenne de l'État, qui lance aujourd'hui con
tre les organisations catholiques les plus chères au cœu
du Pape, contre la seule presse libre qui subsiste en Ital

uand on n'étouffe pas brutalement sa voix), et surtout ntre la jeunesse catholique, enjeu suprême de la ba- ille, et dresse enfin contre l'autorité spirituelle la plus spectée du monde entier ces jeunesses fascistes si témé- irement excitées.

Que les malheureux agresseurs, orgueilleux de leur cile violence, pénètrent la philosophie, un peu simple la vérité, qui anime secrètement leurs démarches, nous le croyons pas : ceux qui les inspirent, — et qui ne s désavouent pas, — la connaissent mieux... Mais cette unesse dévoyée — Pie XI a fort bien marqué que tel t le fruit de l'éducation distribuée par le fascisme —, tte jeunesse que l'on grise de mots sonores et vagues, ngereux ingrédient pour des têtes encore mal formées, ne l'on dresse à plier les genoux devant un État en vérité atérialiste et païen, que l'on gorge de ces idées haineu- s flagellées par le Pape, cette jeunesse n'en est pas oins imprégnée d'un dur et inconscient paganisme. rborant une fierté — ou une insolence — qui siérait ieux à une attitude plus courageuse et plus indépen- ante, toute une partie de la belle jeunesse italienne se oit réduite en fait à l'état d'esclavage du Pouvoir. Cette iolence, — d'ailleurs sans péril, puisqu'on est protégé ar l'État..., — est-ce par elle qu'on prétend ressusciter Rome antique, évoquée à tout propos et non sans quel- ue ridicule? Le fascisme éducateur ferait sagement de hoisir, dans son passé, d'autres exemples. Et vaut-il ieux courber par la force des fronts adolescents devant pouvoir matériel que de les incliner dans l'amour evant la puissance spirituelle, dans la vénération devant Pape, dans l'adoration devant Dieu?

Les terrains — les champs de bataille — qu'a choisis agresseur, qu'il devait choisir, sont assez révélateurs : L'Action Catholique *d'abord, organisée en Italie de la*

façon admirable que l'on sait, parce qu'elle forme de âmes, respectueuses, mais non pas asservies. On ne s contente pas d'une adhésion loyale au régime politiqu en vigueur, d'une obéissance au pouvoir en tout ce qu' ordonne de compatible avec la foi chrétienne, ni même d'un sincère dévouement à la chose publique, — et voil certes qui suffit à la bonne marche d'un État (voilà a surplus qui est en parfait accord avec la morale catholi que, et Pie XI l'a rappelé assez fortement). On veut plus on veut les âmes, on veut les âmes tout entières, — san réserver la part de Dieu — qui, Lui, au vrai, exige, e légitimement, l'âme tout entière, mais, ce faisant, n vole rien à l'État... Manifestation classique de l'extrêm tyrannie, et que les nations païennes de l'antiquité elles mêmes se sont rarement permise, qu'elles ont plus sou vent condamnée avec indignation.

La Presse Catholique *ensuite. Une presse catholique comme toute âme chrétienne, garde forcément quelqu liberté, non dommageable à un État normalement orga nisé. Mais c'est trop encore. Une presse libre, — le fût elle avec sagesse et modération, — a toujours effrayé les régimes dictatoriaux (aveugles d'ailleurs et ne voyant pas ce qu'il leur en coûtera). Elle agace à plus forte raison un État ou un parti, — car le fascisme se proclame lui-même un parti, dominant sur l'État — qui a la prétention vaine de se muer en religion, de se déifier... Voilà non seulement le mauvais nationalisme, mais le paganisme pur et cette idolâtrie qu'a, parfois, connue l'antiquité. On le fait bien voir à la presse catholique. Mais comment nos journaux, nos journaux de droite en particulier, dont l'attitude (sauf exceptions, tels* les Débats) *est molle et quelquefois déplorable, ne s'empressent-ils pas de saluer, chapeau bas, des confrères qui défendent si courageusement la dignité de la presse? Hélas! il faut*

ce soit certains journaux d'ordinaire plus ou moins cléricaux qui parlent le plus équitablement et le plus ectueusement du Pape et de la lutte pour la liberté ituelle. Il y a là une sorte de scandale (1).

a Jeunesse catholique *enfin et surtout. Oui, c'est l'en-* véritable de la bataille. L'État fasciste veut s'emparer oute la jeunesse, saisir l'enfant à peine sorti des bras a nourrice et le tenir sous sa domination absolue jus- à ce que l'adolescent soit formé, — formé à cette vio- ce, à cet esprit de particularisme, d'étroitesse et de ne, à ce matérialisme et à ce paganisme qu'a dénoncés Saint-Père. Le fascisme veut modeler l'âme de l'en- t, complètement, profondément, y imprimer sa mar- à jamais, — et il estime que ce droit n'appartient à lui. Point de partage. Il faut donc soustraire la nesse à l'action de l'Église. Mais l'Église a reçu de u même sa mission d'éducatrice, — ce n'est pas à lecteurs qu'il faut le rappeler, pas plus que nous vons besoin de leur redire que jamais elle ne renon- a, qu'elle ne peut renoncer à cette mission divine. Ce st pas un Pie XI qui cédera là-dessus un pouce de rain : l'émouvante tendresse avec laquelle ce Père a parler de ses fils les plus chers, — les plus jeunes, — ce qu'ils ont davantage besoin qu'on les défende et 'ils feront l'avenir, nous montre chez lui le sentiment devoir doublé, renforcé par l'amour paternel. Qui de us, menacé par la plus affreuse tyrannie, abandonne- t ses enfants? Voilà le point essentiel du conflit, voilà heurt où l'on ne se dérobe pas, voilà contre quoi, sur- ut, l'Église doit résister.

1) Il est à peine besoin — mais il est strictement juste — mettre ici à l'honneur nos deux grands journaux catholi- es, *La Croix* (avec ses beaux articles, notamment, du P. Mer- n) et *La Vie Catholique*.

De quelle façon ne résiste-t-elle pas! Nous en somm émus, nous en sommes fiers, comme des fils doivent é fiers d'un père courageux qui fait l'admiration monde et devant qui tout homme libre ne peut que s' cliner.

Sans doute, en face de la mauvaise agression, — et prend le visage des plus basses manifestations anticle cales, qui en adopte le style trop connu, qu'il s'agi des articles d'une presse serve ou des clameurs de rue, — devant cette épreuve de l'Église et du Pape, premier sentiment est de tristesse : nous plaignons nous voulons consoler le Père menacé, injurié, no nous révoltons, malgré nous, sous l'outrage qui, a lui, nous atteint, nous déplorons enfin le mal qui en pe advenir pour les âmes de nos frères.

Mais aussitôt la fierté reprend le dessus, — réacti qui doit être celle de toute âme un peu noble, — et u profonde admiration pour l'attitude du grand Ponti Car il agit de lui-même, mais, par l'amour que no lui portons et parce qu'aussitôt nous nous serrons auto de sa personne, il agit en vérité au nom de tous.

L'Église a trouvé à l'heure qu'il fallait, c'est-à-di qu'à cette heure la Providence lui a donné, le Pape m gnifique qui lui était nécessaire. Un très grand homm qui ne le sait? un Pape de génie. Sans doute, fût-il moi grand comme homme, eût-il moins de génie, nous l vouerions la même fidélité, une égale vénération, u aussi prompte obéissance, comme au Vicaire de Jésu Christ. Mais quelle joie — nous avons le droit de la go ter —, quelle joie, quel bienfait de vivre sous un t Pontife — aussi admirable dans la pensée que dans l'a tion! A peine a-t-il achevé ce monument hardi, puissan harmonieux qu'est l'Encyclique Quadragesimo ann *(mais n'oublions pas ce qui a précédé, tant d'initiative*

pportunes, fécondes, lumineuses, présentant à point ommé la réponse que cherchait le monde, et toutes ces irections capables d'animer indéfiniment notre acti- ité), à peine a-t-il posé la plume que, jeté dans le dou- oureux conflit, sur-le-champ il agit avec une sûreté, un ourage, un calme, une possession de lui-même, une vue ette et profonde, un tact, une noblesse merveilleuse : ant de qualités, rarement unies, formant un accord pro- ligieux. Il appartient à l'authentique lignée des grands apes ou des grands docteurs, hommes de pensée, ommes d'action, hommes de sainteté, hommes intré- ides, qui ont illuminé les premiers siècles chrétiens, ssuré la doctrine, affermi l'Église. Pape né pour ces emps troublés, mais riches, vivants et pleins parfois de elles surprises, où le chrétien, guidé par lui, a les plus eureuses occasions d'agir et de travailler au règne du hrist.

Quelle joie de le voir défendre, à la face du monde, la iberté véritable et la dignité humaine! Chrétien ou non, ui ne lui en serait reconnaissant? — il combat pour tous es hommes. Et avec quelle abnégation! Il ne reculera levant rien, il a tout pesé, tout évalué, tout prévu. Une mouvante parole de lui nous le rappelle, — je ne dis as : nous l'apprend, car personne n'en doutait, — il ttend avec fermeté, il accueillera, si elle doit venir, 'extrême persécution.

En vérité, si l'on pouvait se réjouir du mal, si l'on ouvait oublier l'injure faite à Dieu et le péril des âmes, on oserait dire — mais la liturgie l'a osé, plus hardie que nous — : felix culpa.

Non pas l'Église elle-même, toujours aussi belle en son ond, mais l'aspect de l'Église grandit aujourd'hui devant 'univers, — ou, mieux, sa grandeur se révèle plus écla- ante, grâce à ce scandale et grâce à Pie XI.

Aussi, ayant prié notre Christ, plus que jamais aimé, ayant prié le fondateur divin de l'Église qu'Il lui abrège cette épreuve, aussitôt nous le remercions et de cette épreuve même et de nous avoir donné un tel Père.

S'étonnera-t-on que, meurtris avec lui, en même temps nous exultions de joie? Nous ne pouvons faire autrement. C'est la pure tradition de notre catholicisme et qui nous est chère. Vous savez bien que les martyrs (et nous ne le sommes pas, nous...) ont toujours rayonné de joie. Et les chrétiens des catacombes, est-ce qu'ils se lamentaient? Leurs prières, ardentes, suppliantes même, n'étaient que paix et que joie, et aucune formule désolée ne prend place dans ce trésor incomparable que sont les vieilles inscriptions chrétiennes. Un chrétien peut prier dans les larmes, mais c'est une espèce d'homme qui ne se lamente pas.

Ce Pape, qui nous fait aimer davantage le Christ et l'Église, qui nous rend plus fiers d'être chrétiens, nous lui envoyons, plutôt que des condoléances, des actions de grâce, avec le témoignage de notre indéfectible fidélité.

LA RÉDACTION.

L'Union des Catholiques

L'Union est un sujet d'un maniement délicat : rien que en parler expose à désunir. Aux regards de beaucoup, s qu'il s'agit de l'union, le seul désir d'un peu de préci- on et de clarté apparaît une marque de défiance et ème une volonté d'opposition. De courtoises discussions, cemment engagées, sont cependant la preuve que des aircissements peuvent être recherchés sans inconvé- ent et même avec profit entre amis déterminés de l'u- on. Son progrès tient davantage à l'exacte connaissance ce qu'elle doit être qu'aux appels impatients clairon- s en sa faveur. Ni les soupirs ni les regrets amers ne vaillent pour elle avec efficacité. Les malédictions la vent mal. Elles lui font un visage déplaisant. Il con- ent, au contraire, de parler de l'union avec bonne meur. Les motifs de satisfaction ne manquent pas d'ail- urs pour le passé, et, pour l'avenir, on aperçoit de fortes sons d'espérer. L'histoire religieuse de la France, puis un siècle, fait voir, en maintes circonstances, l'una- nité des catholiques répondant aux difficultés présen- s. Dans les durs moments qui ont suivi la loi de sépa- ion, elle s'est affirmée avec une constance méritoire.

L'Union des catholiques paraît surtout en danger quand s'en forge un idéal irréalisable. A s'aventurer dans te direction, ce n'est pas seulement l'échec qui est à indre, mais encore la perte des résultats acquis. Aussi, s qu'on est persuadé de la nécessité de l'Union, il est portant de mettre en lumière sa nature vraie. C'est le

fond du problème de l'Union. Tout en dépend : les moyen de l'obtenir et la forme à lui donner.

La nécessité de l'Union ne fait pas difficulté. Sur ce te rain l'accord existe. Impossible de se dérober à l'app des textes tant anciens que nouveaux. L'évangile de pai de charité et de fraternité dans le Christ, ne peut êt qu'un évangile d'Union. Le désaccord des chrétiens d chire la robe sans couture ; entre les rameaux de la vign entre les membres du corps il établit une disjonctio monstrueuse, un tel désordre que, s'il pouvait être esse tiel et permanent, ce serait la mort de la vigne et la di solution du corps. Il faut s'accorder, ou se séparer, po ne pas laisser dans la source de vie des éléments de co ruption. Mais puisqu'il y a une Église qui ne saura périr, nous sommes assurés qu'il existera toujours ent les vrais chrétiens la volonté et les conditions fondame tales de l'Union.

Cependant cette union dans la foi ne va pas sans d imperfections, qui, si elles ne menacent pas la vie de l'E glise, portent atteinte à son rayonnement et à son pr grès, à l'intégrité de ses moyens et de sa splendeur. L discorde peut aller jusqu'au scandale. Le désordre e parfois si grand qu'il dessèche presque un des rameau de la vigne et visiblement affaiblit sa vigueur.

En effet, la doctrine mal connue, son interprétatio tendancieuse dans la pratique, la résistance des intérê contraires, les manœuvres des adversaires, entretienne entre les catholiques une extrême diversité de tendanc et de méthodes, qui, dans les discussions inévitables, r que de tourner à l'aigre et de revêtir toutes les appare ces de la haine. Lorsque la division porte sur l'actio catholique et la protection des intérêts religieux, le m est plus grave encore. C'est la bataille des fils sur le se

: la maison du Père. Comment les étrangers en passe-
ient-ils la porte?

Il n'est pas excessif de le dire, la Papauté n'a pas cessé
: prêcher aux catholiques l'union, la concorde, la cha-
té. Nous en retrouvons notamment le conseil pressant
r les lèvres de Léon XIII, de Pie X, et du Souverain
ontife régnant. Pie XI, s'adressant, en 1930, au pèleri-
ıge de la Fédération catholique, revenait encore une
is sur ce sujet et tenait ce langage :

« Vous le savez par expérience, c'est l'union qui fait la
rce, et c'est la discipline qui fait l'union... Nous ne per-
ons jamais l'occasion de vous dire que, sur le terrain
ıx formalités humaines et surnaturelles où vous travail-
z, nous ne ferons jamais rien sans l'union. Surtout,
ant tout, à tout prix : soyez unis, parce que c'est la
ndition de la force et du succès. Ce n'est pas la parole
un homme seulement que vous entendez, fût-il le Pape,
ais celle de Dieu, c'est l'une des divines paroles du
œur de Jésus, dans la sublime émotion et élévation des
ernières paroles. Il dit : Soyez unis. Et la prière qu'il
lresse au Père pour ses collaborateurs, c'est : *Ut sint
um.* Il ne faut jamais oublier cette partie essentielle et
imordiale de votre programme. »

L'union est un devoir rigoureux.

L'union, c'est la concorde, la bonne intelligence, la
aison (1). L'esprit d'union c'est le désir d'entente et de
aix. Pratiquement réalisée, l'union signifie l'élan des
olontés vers un même but, et le fraternel accord des
ıoyens.

L'union des esprits et des cœurs n'est pas sujette à dis-
ıssion. De toutes nos forces nous devons y tendre. Et

(1) C'est la définition de Littré.

l'union des volontés dans l'action, à quoi on aurait tor de penser trop exclusivement, n'en sera jamais que l fruit, d'autant plus doux qu'intelligences et sensibilité seront mieux accordées dans l'enseignement de l'Églis et l'esprit de l'Évangile, d'autant plus amer qu'elles l seront moins. Nous ne devons pas l'oublier en examinan le moyen de réaliser l'union des volontés dans l'actio publique.

La multiplicité et la variété des entreprises catholique apparaît d'abord, au sujet de l'union, comme un moti d'inquiétude. Mais l'union sait s'en accommoder et s'e enrichir. Cette diversité n'est-elle pas un des traits qu marquent la fécondité du catholicisme? Toute son his toire montre à la fois l'abondance la plus variée des for mes du zèle, et l'indulgente bonté de l'Église à les accueil lir. La vocation monastique, la forme de la prédication, l liturgie, la vie des œuvres, les aspects de la sainteté mani festent une inépuisable variété dans l'unité. Cette action de la grâce à travers la nature diversifiée de ses enfants l'Église a pour habitude de regarder avec faveur ses effet nouveaux ; elle se contente d'en surveiller la croissanc et de corriger les erreurs. Elle réserve d'ailleurs son approbation solennelle, jusqu'au jour où preuve est faite à ses yeux, de sagesse et vitalité.

Le catholicisme ne s'accommode pas seulement de natures différentes de ses fidèles ; il s'ajuste sans cesse aux besoins changeants des générations. Comme la vie est changement, la religion de la vie possède assez de souplesse pour garder sa vertu dans tous les temps et pour toutes les conditions. Ceux-là ne comprennent rien à l'Église qui s'étonnent de tant de cornettes dissemblables dans le défilé des vierges chrétiennes, ou du jaillissement ininterrompu des œuvres nouvelles.

Un apologiste de marque, le R. P. Charles, S.J., dans

n livre *La Robe sans couture*, n'a pas eu de peine à défendre l'Église contre l'accusation protestante d'une gle oppressive dans une uniformité glacée qui immobiserait le royaume de Dieu. L'histoire en mains, il se aît à la montrer tolérante aux entreprises de ses enfants, 1 point d'accepter même de saintes extravagances et de euses singularités. Il évoque Siméon sur sa colonne et acôme au désert. Il a suffi que la foi et les mœurs ne ssent pas en péril. « L'Église a su garder dans ses bras s enfants pleins de bizarrerie, et elle n'a pas songé à les oscrire, ils ont pu vivre à l'aise sous son autorité : elle béni les formes de vie les plus variées sans vouloir conaindre personne à les suivre et sans interdire à personne e les imiter. » Sous son regard maternel ont pris naisnce des institutions innombrables, dont aucune n'est areille à l'autre.

L'activité catholique manifeste la même variété et jouit e la même indépendance surveillée, sans mettre davange en danger l'unité de l'Église. Depuis un siècle, elle multiplié les formes de son zèle et l'allure de ses méthoes. La spécialisation est la loi du travail aussi bien spiriuel que matériel. Le Souverain Pontife, dans sa lettre u 13 novembre 1928 au cardinal Bertram, déclare que action catholique ne doit ni exclure ni négliger aucune rme d'activité bienfaisante, pour peu qu'elle relève de divine mission de l'Église, qu'elle doit s'adapter différmment suivant la diversité d'âge et de sexe, et les condions variées de temps et de lieu. Dans les commentaires utorisés qu'il a publiés de cette lettre, le directeur de *Osservatore Romano* a consacré tout un article à la *spécialisation* de l'action catholique.

Cette tendance ira croissant, tout porte à le supposer. e faut-il pas répondre à des exigences nouvelles, ou bien ncadrer de nouvelles ressources? Nous venons de voir

l'Association Catholique de la Jeunesse Française modi-
fier sa structure et faire une place à la jeunesse ouvrière,
à la jeunesse agricole, à la jeunesse étudiante. Bien loin
de redouter que ce partage l'affaiblisse, on est fondé à
croire qu'elle en recevra un supplément de vigueur. Elle
y trouvera sans doute la véritable formule de son acti-
vité, entourée jusqu'ici, au jugement de plusieurs, d'une
certaine imprécision, qui a gêné ses progrès et borné son
influence.

Ce défaut ne venait-il point d'une construction trop
théorique? Au moment où l'Association Catholique de la
Jeunesse Française se proposa d'unir et de diriger vers
l'action toute l'adolescence chrétienne, il était difficile de
la concevoir autrement que sous la forme d'une ligue
fortement unifiée. Le temps a fait son œuvre de lente
transformation et de mise au point. Il a montré la vie
poursuivant la spécialisation, et fomentant la diversité
dans l'unité.

Pourquoi le regretter? Pensons plutôt que c'est la loi
de nos œuvres.

Une certaine diversité d'opinion et de moyens est donc
non seulement inévitable et légitime, mais encore elle est
bonne, et, sauf à en déterminer le terrain et les limites,
favorable aux effets de l'Union. C'est à la fois la leçon des
faits et de la raison. Pour la comprendre et l'exploiter, il
faut savoir ce que l'Union des catholiques a de singulier,
ce qui fait sa valeur propre, sa résistance, sa vigueur, et, si
l'on veut aussi, sa faiblesse *apparente*.

L'erreur serait grave de la croire pareille à l'accord
massif, sommaire et tout extérieur, des partis humains. Il
est visible cependant que les censeurs les plus acerbes de
l'Union catholique ont la hantise des disciplines politi-
ques. Pour quelques avantages immédiats que celles-ci

t entrevoir, ils sont prêts à sacrifier son caractère pro- et l'incomparable valeur de ses fruits. Ils ne voient qu'elle est autrement profonde : ils sont mécontents :a liberté plus grande qui y règne, à laquelle ils impu- t la confirmation trop lente de leurs calculs. Pour un , ils se laisseraient aller à regretter l'aiguillon des êrêts temporels et la force grossière des passions coali- s. Le levier de la haine, ils hésitent à le condamner, eant chimérique et « mystique » celui de la charité. bloc des adversaires leur paraît offrir un exemple admi- le, et puisque le succès a couronné leurs efforts, ils seilleraient volontiers leurs moyens.

.e fait a été très sensible dans l'enquête qu'une revue ıolique (1) ouvrait naguère sur le moyen d'assurer l'u- n de nos élites intellectuels. Le Directeur de la revue xprimait son regret de les voir trop étrangères à une ction disciplinée, mordante, audacieuse, animée de prit d'offensive... une action vigoureuse et organisée », logue à celle qui a fait, auprès de quelques-uns, le suc- de l'Action Française. On sentait percer à travers ces ıes le souhait d'un embrigadement de tous les intellec- ls catholiques pour une bataille apologétique inces- ıment portée sur tous les terrains de la propagande l'idée : presse, livre, théâtre, conférence.

.'utilité de quelques équipes vouées à cette tâche araît peu contestable. L'erreur est d'y apppeler tous travailleurs de l'esprit. Ce n'est pas que la bonne onté leur fasse défaut. Mais la plupart ne sont aucune- ıt préparés à ce nouveau devoir qui exigerait l'aban- ı de leurs études. Il y aurait, pour le prestige et la ense du catholicisme, plus de perte que de profit, s'ils ıvaient écouter des sollicitations de cette nature. En

(1) *Les Lettres*, 1929.

restant sur le terrain de leur spécialité, un Branly, un Broglie, comme hier encore un Termier, servent de le mieux. L'apologétique ne se borne pas à la polémique, élevée soit-elle.

On aperçoit, par cet exemple, les confusions accum lées autour de l'Union. Elles ont été indiquées avec bea coup de clairvoyance par M. l'abbé Bruno de Solag directeur de la *Revue Apologétique*. Son article du m de juillet 1929, intitulé « Le Problème de l'Union d Catholiques », a été fort remarqué. Il y fait voir l'insuf sance et l'inconvénient d'une formule trop simpliste l'Union, qui prétendrait transporter, *dans tous les cas*, s le terrain des applications et de l'action, l'unanimité ré lisée — ou qui devrait l'être — autour de la doctrine.

M. l'abbé de Solages dénonce en passant le « mirage de l'union offerte comme une « panacée » universell propre à corriger toutes les déficiences de l'activité cath lique. Et pourquoi considérer cette dernière comme bloc confus, alors qu'il est si important d'y distingu d'abord *l'apostolat individuel*, puis *l'action intellectuel l'action politique et sociale*, et *l'action spécifiquement cath lique*? Si l'on veut travailler utilement à l'Union, il indispensable d'avoir toujours devant les yeux l'antinom qui en fait la difficulté fondamentale, à savoir que « dogme, seul terrain obligatoire d'union, est cependant terrain insuffisant pour l'activité des catholiques en bi des domaines ».

Dans le domaine intellectuel, M. l'abbé de Solages co clut comme nous venons de faire : « Que signifierait accord philosophique entre M. Blondel et M. Maritain, cela amènerait-il au catholicisme une adhésion de plus

Mais c'est principalement à propos de l'action politiq et sociale que la question de l'union soulève un problèr difficile et que le débat prend toute son ampleur.

On l'a fait souvent observer : l'Évangile n'est un ité ni de politique ni de sociologie. Il est donc vain chercher sur tous sujets des solutions qui, pour les holiques, auraient force de loi. Leur jugement, leur npérament, leur formation traditionnelle, les répartit donc diversement, dans la limite des exigences de la morale. Et d'ailleurs cela est bon. Ils affirmeront ainsi r qualité de citoyens soucieux du bien commun et teront témoignage du respect professé par le catholine pour l'indépendance temporelle de la cité et de tat. — Oui, mais l'Union, qu'en faisons-nous?

La difficulté est superficielle. Elle disparaît si l'on prend n de distinguer d'une part l'activité proprement sociale politique et d'autre part l'*Action Catholique*, portée, ur des raisons de politique religieuse ou de restaurana chrétienne, sur le terrain de la société et de l'État. L'action catholique, apostolat des laïcs, à la fois reliux et social, et qui a pour but la restauration chréne de la société, est par excellence le terrain de l'un pratique. Collaboration des laïcs à l'apostolat hiérarque, manifestation publique du « sacerdoce des laïcs », e emprunte une part essentielle de son efficace à l'un, dont les défauts sont là plus apparents et plus estes qu'ailleurs. Ils ont moins l'occasion d'apparaître ns les œuvres de l'apostolat religieux, bien que des dances opposées puissent s'y heurter dans les applicans de détail. Mais le conflit risque d'être douloureux à pos de la politique religieuse et des initiatives sociales sont également du domaine de l'action catholique. On btiendra jamais d'un patron et d'un ouvrier, fussent-ils cèrement attachés à leur croyance et désireux d'y conmer leur vie, qu'ils se rencontrent dans la même opin sur un point débattu où leurs intérêts sont contrai. Remarquons-le cependant, leur raison, *si elle se prête*

aux rayons de la lumière chrétienne, les garde des extrêm (le communisme ou le socialisme, par exemple). L'unic des cœurs et des esprits dans une foi sincère et éclair doit avoir au moins pour effet d'atténuer les conflits, d' écarter toute violence d'expression et de sentiment.

Comment l'union se trouvera-t-elle réalisée au sein l'action catholique?

Par l'organisation sans doute. Mais l'organisation m en œuvre des valeurs déjà existantes. Si elle procure u peu de vigueur à la faiblesse, on ne doit pas en attend de la vie pour ce qui est inexistant. Elle conjugue d forces, elle les dirige vers le même but, mais elle ne crée pas. Il y a une superstition de l'organisation fo commode à la paresse et à l'indifférence qui tendent à espérer tout. Un moteur ne vaut par l'assemblage ratio nel des pièces détachées qu'à la condition de les choi d'un acier bien trempé et d'une forme adaptée à leur t vail. Ainsi l'organisation contribuera à l'union, mais résultats dépendront de la qualité des éléments, et de lo adaptation à la fin recherchée.

Dans notre union, l'agencement joue un rôle seco daire. Au surplus, il demande à lui être exactem adapté, et sur un modèle qui n'a pas d'équivalent da l'organisation des partis.

Il est trop facile de mettre nos insuccès au com du défaut d'organisation. Notre souci semble être t jours de leur découvrir une cause extérieure. Ne cédo nous pas à la crainte d'entendre accuser notre pro insuffisance? Peut-être, du reste, en sommes-nous à pe conscients, habitués à chercher autour de nous, plu qu'en nous-mêmes, la raison de notre faiblesse. Il f drait quitter cette illusion que le groupement d'éléme faiblement catholiques puisse jamais constituer une fo

on catholique, et que c'est affaire principalement d'or-
ıisation et de discipline. D'un foyer tiède n'attendons
une flamme. Pas plus qu'on n'organise le brouillard,
ne discipline des volontés inconsistantes. Au contraire
dement formées, gouvernées par une foi agissante et
airée, tendues vers la même fin, leur pouvoir d'attrac-
n et de rayonnement jouera naturellement pour les
glomérer et répandre leur effort.

N'avons-nous pas quelquefois tendance à trop espérer
procédés qui seront à l'ordinaire inopérants? Même
caces, ils se révéleraient capables seulement de pro-
re l'apparence de l'union, impuissants à créer l'union
itable. Qu'importe, dira-t-on peut-être, si cette appa-
ıce suffit pour en imposer à l'adversaire! — Elle ne
en imposera pas longtemps, parce qu'une union fac-
e laisse bientôt apparaître son défaut.

L'adversaire, il est sage assurément de ne point le per-
e de vue. Mais ce souci, pour raisonnable et salutaire
'il soit, s'il tournait à l'obsession, rétrécirait fort au-
ssous de son étendue le champ de l'action catholique.
ı est conduit parfois à se demander si cette obsession
ı pas agi sur certains esprits pour déformer en eux l'i-
e de l'union, et les conduire à en chercher le modèle
ns l'organisation tout extérieure des partis ennemis de
Église.

N'est-ce pas oublier que l'union des partis est un expé-
ent passager, un accord limité, en vue d'un avantage
mporel immédiat? Elle groupe des individus, sans rap-
ocher cependant les âmes autrement que par la ressem-
ance d'un petit nombre d'aspirations ou d'appétits
mmuns. Le ciment en est si fâcheusement mélangé
r'il faut y regarder à deux fois avant de le convoiter.
rait-il pur, qu'on se tromperait encore en voulant
ansporter, dans une union des catholiques, les avantages

de l'organisation des partis, ou en espérer des résultat aussi décisifs.

On compte aussi beaucoup sur la discipline pour assu rer l'union. Il n'est pas douteux qu'elle ait un rôle jouer. Dans un second article consacré à ce sujet (1) M. l'abbé de Solages étudie le problème de l'union dan le domaine de l'Action catholique, qui est à ses yeux comme aux nôtres, le vrai terrain de l'union.

Il distingue ingénieusement trois zones concentrique dans l'activité religieuse des catholiques. Au centre, l zone délimitée par les définitions dogmatiques ; à la péri phérie, la zone des questions libres où s'exerce san inconvénient le jeu des préférences individuelles. Entr les deux, la zone qu'il appelle mixte, celle des réalisation inspirées par la doctrine, comprend les « problèmes qu touchent sinon par eux-mêmes, du moins par leurs répe cussions, aux deux zones voisines ». La zone centrale doctrinale, constitue avec la zone mixte le terrain propr de l'Action catholique.

Dans cette zone mixte, une certaine liberté règne pou le choix des moyens. « Puisqu'il ne s'agit plus de ques tions définies par la foi, on ne peut plus exiger l'union d tous les catholiques *au nom du dogme... C'est alors au no de l'obéissance*, que « dans les cas où une action concerté paraît nécessaire aux intérêts de la religion, la hiérarchi exigera l'union ». La discipline assurera l'unanimité de efforts dont la divergence, quoique légitime en princip serait cause d'échec.

La communauté de pensée dans la soumission suppos unité de vues d'abord dans les conseils de l'autorité dir geante, mais connaissance aussi, dans ces conseils, des ex

(1) *Revue Apologétique* d'avril 1931.

ces de l'action. La discipline et l'organisation ne sont des fins : elles sont seulement des moyens, comme ion elle-même, qui irait contre son but en refusant à membres, non pas certes sur le terrain des principes, s touchant le détail de leurs applications pratiques, la time liberté de mouvement qui laisse intacts l'initia- : et l'élan. Le beau résultat d'obtenir l'union dans mobilité, la soumission dans la passivité ! Un de ses ets est de cultiver et de mettre en relief la vigueur e de la personne.

Cette question des égards pour l'initiative des laïcs est des points sensibles de l'Action catholique et du pro- me de l'union. Il appartient sans doute aux laïcs de riter ces égards par un emploi déférent et judicieux la confiance accordée. Nous ne voulons pas dire qu'ils ent tous et dès aujourd'hui dans la condition d'en user is inconvénient. La liberté, pour être maintenue dans justes limites et faire œuvre bonne, suppose une édu- ion, une formation. Les débuts de l'action catholique ront à se modeler sur l'inexpérience des bonnes volon- qui répondront à l'appel de la Papauté. Mais les ultats définitifs seraient sans portée s'ils étaient acquis prix d'une grande déperdition de forces, par l'embri- dement dans des cadres rigides, où toute spontanéité rait détruite. Cela est vrai de toute organisation maine. Plus encore, nous semble-t-il, dans l'Église, tout est régi par une âme commune, où l'Esprit divin, i anime la hiérarchie, anime aussi, soit par la hiérar- ie, soit par action directe, l'ensemble organisé des fidè- s. La vigueur du corps ne s'accommoderait pas long- mps de la somnolence entretenue des membres. N'en ons-nous pas déjà trop souffert ?

Qu'on ne dise pas surtout que cette apologie mesurée l'initiative, condition nécessaire de l'union durable et

fructueuse, est une opinion qui manque d'appuis. A
contraire, la voix la plus autorisée a parlé en sa faveu
L'an dernier, recevant le Pèlerinage de la France d
Travail, le Souverain Pontife disait : « Il est éviden
qu'il faut d'une part l'harmonie, la coopération dans l'o
dre, dans la vie, de chaque bonne initiative, et d'autr
part qu'*il faut le maintien de ces différentes initiative*
UNIR SANS UNIFIER, COORDONNER SANS ABSORBER, GROU
PER SANS CONFONDRE, voilà ce qu'on doit vouloir. »

C'est nous qui soulignons. Chacun de ces mots, e
même temps qu'il est une consigne d'union, *règle l*
modalités de l'organisation et de la discipline. Tout c
qu'elles sont aptes à produire dépend du respect de c
directions riches de sagesse humaine. Cependant ce « *tout*
n'est qu'une partie, et non pas la principale, de ce qu
est susceptible d'assurer véritablement l'union des catho
liques dans l'action.

Son assise fondamentale, on nous excusera d'insiste
sur cette évidence, est la communauté de pensée et d
sentiment, l'union des esprits et des cœurs. Mais prenon
garde que cette union est irréalisable en dehors de l
totale et filiale acceptation des enseignements de l'É
glise et des exigences du christianisme. Il ne s'agit pa
seulement, par un accord du moment et par exécutio
d'un ordre donné, de marcher du même pas dans la vo
de la résistance ou de la protestation, car il y a plac
encore tout le long du chemin pour les dissensions et l
querelles. Ce qui importe pour la paix et l'unité, c'e
l'accord profond dans l'obéissance à l'Église. Voilà c
qu'il faut voir clairement. Tout le reste, où se porte hab
tuellement l'attention, est comme rien, si cela qui e
l'essentiel fait défaut.

Dès qu'il est question de l'Union catholique, on se fla
terait vainement d'assurer la cohésion de ses membre

les moyens ordinaires de la propagande et de l'enca-
nent. Il ne s'agit pas de bois mort dont on puisse
e un fagot, mais de rameaux vivants qui empruntent
:ep divin leur vigueur et leur unité. Pour des enfants
même Père, la base de l'union est avant tout l'amour
l et l'amour fraternel. Si l'un ou l'autre venait à fai-
ou à manquer, il n'y aurait pas de lien extérieur sus-
tible d'y suppléer. Gémir sur le manque d'union de la
sse catholique, c'est accuser d'abord la qualité médio-
de sa foi et de sa charité. Si le mal existait autant
on veut le dire, ce serait d'abord en ce point, c'est-à-
e à la racine de tout. Mais si la masse des fidèles est
iétrée d'esprit chrétien, accoutumée à sentir avec l'É-
e, heureuse et fière du privilège catholique, soumise
ı doctrine éternelle comme aux directives du moment,
de de se serrer au pied de la Croix, l'union est faite,
d'une telle qualité que tout le reste ira de soi.

Le point faible de notre union ne serait-il pas en cet
droit? Un juge qualifié aurait seul le droit de le dire.
is si chacun de nous s'examine avec sévérité, il fera
ur sa part la réponse qui convient.

Dans son allocution aux membres de la Fédération
tionale Catholique, le Souverain Pontife prononçait
1929 ces paroles : « Qu'est-ce que l'Action catholique
it faire pour être quelque chose et exister? *Elle doit
e avant tout une vie catholique.* »

Une vie catholique, donc une vie pénétrée d'esprit
rétien, et non pas seulement une vie qui a la préten-
n d'être catholique, une vie qui choisit à son gré les
rités et les préceptes. L'union ne se fonde pas solide-
ent sur des ressemblances du dehors. Elle se construit
ur durer sur le roc même de l'Évangile, dans le mépris
ı monde que le Christ a vaincu. Cependant le siècle
se sur nous de tout son poids. L'esprit mondain nous

investit, nous pénètre de ses erreurs et de ses passions. nous invite à servir les deux Maîtres à la fois. Parie comme voulait Pascal? Non, il est plus commode d jouer sur les deux tableaux. Mais quels risques de division

Au moins, sommes-nous unis sur l'essentiel? Somme nous unis dans l'amour du prochain, qui est *toute la lo* Qu'on puisse alors s'en assurer à nos choix et à nos ge tes. A quoi bon proclamer avec Bossuet que l'Église e la Cité des Pauvres (1), et que « les riches, en leur quali de riches, n'y sont souffert que par tolérance », si l'o voit sur le seuil un bedeau pourchasser les mal vêtus?

Sommes-nous unis dans la pleine acceptation d enseignements de l'Église et des directions de Papauté, dans la volonté de posséder et de servir l'e prit de justice, de concorde et de paix?

Le secret de l'union est là.

Et sa force est dans le but admis par tous, que nous l proposons. Elle est seulement un moyen, n'est-ce pa Quelle fin lui donnons-nous?

Oui, sans doute, la défense de l'Église et la restaurati de la Société dans le Christ. Mais comment l'entendr t-on? Défendre l'Église ne serait-ce pas *avant tout* nous ne disons pas uniquement — lui restituer en nou par la violence faite à notre faiblesse, à notre défaillanc une vigueur irrésistible? Voilà le vrai point d'applicati de cette vertu de force dont on fait en parole un étrange abus. Quand l'Église apparaît, aux regards d siècle, anémiée et chancelante, c'est notre foi qui a l pâles couleurs.

Rendre à l'organisme social une santé chrétienne, u garantie d'incorruptibilité, une puissance de fermentati spirituelle? Sans doute. Quelle guérison attendre cepe

(1) Sermon sur l'éminente dignité des pauvres.

t, si le remède était frelaté, le sel affadi, le ferment ré?

'union ne serait plus alors qu'une petite question à la ace d'un grave et douloureux problème, et ses diffi- és, la poussée éruptive qui trahit un état morbide. ıs ce cas, la solution se lierait à un profond examen de science.

Ne vaudrait-il pas de le tenter? L'enjeu est de prix, il it de tout l'avenir de la restauration chrétienne.

.e monde moderne, ardent à s'épanouir, transporté n furieux désir de savoir, est affolé d'idéal trouble et grandeur suspecte. Il se sent dégradé et souffre d'être rimé par l'Argent, son esclave dont il a voulu faire un ître. Sans le vouloir d'une volonté consciente, il cher- en tâtonnant, à travers l'inquiétude et l'obscurité de cœur tourmenté, la Face de Celui qui est la Voie, la rité et la Vie. Comment la reconnaîtrait-il parmi nous, ıs le miroir brisé de la division et de la désobéissance? l serait puéril de n'attribuer qu'à la poussée des bas tincts le progrès des mystiques révolutionnaires. La ception, dont il est le signe, a certains motifs qui sont honneur de l'homme, et répond à l'appel de son noble stin. Si la foule est aimantée vers les lueurs rouges de orizon, que du moins son égarement ne soit pas impu- ble à ceux qui portent le flambeau de la vraie lumière, que leurs mains désunies auraient laissé tomber.

Le temps nous presse de sceller l'union des esprits et s cœurs, condition préalable de l'unité dans l'action. pendant rien ne sera fait si l'on rêve d'une union con- e, au mépris de sa vraie nature et de sa fin véritable, ıs souci de la fonder sur la plénitude du sens chrétien de lui donner une exacte orientation.

★ ★ ★

Sur le « Traité de la concupiscence

Il est vrai que ces pages sont d'une grande beauté : qu
secret d'écrire détenait donc cet homme, qui donne
prestige à ses plus naturels propos? Il est vrai que c
pages frémissent d'une vive émotion : quelles tendress
quelles douleurs n'enfermait point le cœur d'où elles o
échappé ! Et néanmoins elle relèvent de la théologie. U
doctrine y est considérée qui est empruntée à cette scien
et qu'à cette science il appartient de juger. Parce que
livret est l'une des merveilles de la littérature françai
et parce qu'il n'est point d'homme pétri de chair et do
d'une âme qui n'en entende les raisons, faut-il soustra
le *Traité de la Concupiscence* à la théologie? Il suffira
faire l'aveu que les théologiens n'ont guère en usa
d'offrir aux hommes leurs frères des leçons de ce style.

Bossuet fit cet ouvrage ensuite des *Maximes*
Réflexions sur la Comédie. Ainsi nous le disent les d
niers éditeurs du *Traité de la Concupiscence*, MM. Urba
et Levesque. Leur opinion est fort belle, outre qu'e
semble inévitable. Sans doute la polémique où Bossu
s'était jeté n'avait-elle pas épuisé ses pensées. Elle l'av
rendu attentif, une fois de plus, à cette misère de l'homm
que signale comme avec épouvante le mot familier à
langue chrétienne de concupiscence. Il éprouva le besc
de poursuivre son étude, de se déclarer à soi-même s
angoisse. Il se mit devant Dieu. Et prenant pour thèm
un verset de l'Écriture, d'où viendrait à ses méditatio
un principe assuré et divin (« je le crois, il est ainsi ; c'
le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre », ch.

:rivit ces pages auxquelles il omit même de donner un
e et qu'il ne publia jamais. Les convictions les plus
res de sa grande âme sont empreintes là. Le fond de
sées, d'où sont partis au cours d'une carrière de pré-
ıteur tant d'accents troublants et récemment le cri
arme des *Maximes*, voici qu'il est découvert à nos yeux.
ne peut le traiter avec trop de respect comme on ne
t le considérer avec trop d'exactitude.

.a théologie catholique est anxieuse du péché : les
ités de la foi comme l'expérience humaine l'en justi-
.t sans doute assez. Elle a notamment recherché com-
nt s'opéra, au commencement, le passage mystérieux
l'innocence et de l'intégrité à la première faute. Elle
enté par ailleurs, cédant au besoin naturel de l'intelli-
ıce, de réduire à quelques principes capitaux la multi-
le et diversité des péchés, de déceler, s'il en est une,
te corruption première d'où dérivent toutes les autres
ıs l'homme. L'ouvrage de Bossuet ne s'informe pas
utres questions. Il est vrai qu'à celles-ci son siècle (le
cle du *Paradis perdu*) avait accordé une attention
.rême. Et le verset de saint Jean sur la triple concupis-
ıce, qui règne en cette partie de la théologie, y avait
: inlassablement commenté. Pascal a pensé sur lui ; et
ısénius avait prononcé sur ce texte un sermon latin
e la traduction française d'Arnauld d'Andilly avait
ıucoup répandu. L'*Augustinus* est, bien entendu, iné-
isable sur la concupiscence. Mais il n'est pas besoin de
ıser, comme l'insinuerait Sainte-Beuve, que Bossuet
vait ouvert devant lui quand il rédigea son traité. Par-
là le jansénisme, celui-ci procède, en ses questions fon-
mentales comme en son thème majeur, des usages tra-
:ionnels de la théologie, et celle-là même que n'inspirent
int exclusivement les doctrines de saint Augustin.

Aussi bien les vérités ne manquent-elles pas en
ouvrage qui sont le bien commun des théologiens cat
liques. Bossuet se garde de penser que l'inclination mê
au mal soit un péché ; mais il la tient justement pour
châtiment du péché. Sa pensée n'est point douteu
encore qu'il insiste moins sur la distinction du coupa
et du pénal que sur le mal tout court, et bien qu'il préf
raisonner de la concupiscence en y comprenant son
gine et ses effets. Bossuet tient l'orgueil, et non pas la c
cupiscence de la chair, pour cette corruption première
l'homme d'où procèdent tous les péchés. Sur la foi
certaines paroles qu'il a dites dans les *Maximes* (« Qui s
rait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fo
de joie sensuelle », etc., ch. VIII), de certaines senten
mêmes qu'il énonce dans ce traité, nous pourrions n
méprendre. Mais il enseigne expressément que le pé
de nos premiers parents comme celui de l'ange a été l'
gueil, d'où sont venus comme de leur cause nos aut
maux ; et qu'à l'amour de soi, où l'homme recherche
flatte son excellence propre, se réduisent tous les aut
péchés. Il n'a pas eu de la concupiscence charnelle
hantise que l'on croirait. Et si vigoureusement qu'il
dénonce, il ne va pas jusqu'à faire de ce désordre le pr
cipe universel d'où dépendent les autres. Il sait le mal
l'homme plus profond, et qu'il tient à l'esprit. Il le sit
avec la plus constante théologie, en cet attachem
déréglé de la créature pour soi-même où la primauté
Dieu est violée, en cette méconnaissance de la condit
d'essentielle dépendance où se trouve tout ce qui n'
pas Dieu : *amor sui usque ad contemptum Dei.* Et c
pourquoi, à l'infinité de nos maux, il ne propose po
d'autre remède que la soumission, l'anéantissement
reconnaissance enfin de ce qu'est l'homme et de ce qu'
Dieu. Les pages admirables qui concluent le livre ne s

nes que de ce sentiment ; et elles ne disent mot de la cupiscence de la chair. Que l'on dénombre enfin les pitres : et l'on verra bien sur quelle matière Bossuet t le plus étendu. Sur le concours du libre arbitre avec râce dans l'œuvre de notre sanctification, les formules notre théologien sont irréprochables (ch. XXXII). Il rit avec précision l'orgueil du premier ange, sa volonté e dans le mal, et toute l'histoire lamentable de notre te. Il développe un thème classique quand il dépeint égarements et l'inconstance du pécheur, dont le uvement, disent plus sèchement les théologiens, va de ité à la multiplicité. Il trahit enfin en maints endroits ûre connaissance des parties techniques mêmes de la ologie du péché. Et voilà hors d'atteinte une part able de ce livre que nous considérons.

Une part en demeure que l'on peut trouver plus fragile. une matière complexe, où la vérité n'est soutenue au prix de maints discernements, le génie impétueux Bossuet (plus capable, comme lui-même l'avait dit guère des jansénistes, « de pousser les choses à l'extré- té que de tenir le raisonnement sur le penchant ») se ie une voie rapide et nette. Il adore l'antithèse. Et nme il adopte en général, et sans l'analyser, l'antithèse monde et du chrétien qu'il trouve en saint Jean, ainsi, le point particulier de la concupiscence de la chair, use-t-il l'antithèse de l'âme et du corps. D'où il est nduit à soumettre le corps et ce qui est corporel à la lédiction ; et comme la concupiscence de la chair est cette sorte, la voilà condamnée sans retour. En cet iour du plaisir des sens, dont il est remarquable que ossuet parle le plus souvent comme d'un amour, d'une ache, et non comme d'un amour et d'une attache déré- ès (comme s'il était déréglé et corrompu en son essence

même), il n'a point marqué la part de la nature, partant d
l'institution divine. On comparera à ses invectives la fo
mule où saint Thomas a traduit son sentiment : « Da
la mesure où elle est soumise à la raison, la concupiscen
est naturelle à l'homme » (*Som. Th.*, Ia IIae, q. 82, a.
ad 1um). Nous donnerions pour ce petit mot tous les écla
de Bossuet. Et tandis que saint Thomas ose attribuer u
tel plaisir à l'état d'innocence, pour autant qu'il est nat
rel à l'homme, Bossuet n'y voit avec effroi que la profon
et honteuse plaie de notre nature. Saint Thomas reco
naît assurément l'excès violent où cet appétit inclin
ils sait au prix de quels labeurs on le contient en sa jus
mesure ; il avoue et il déplore que jamais ne sera reco
vrée ici-bas cette entière docilité de la concupiscence à
raison qui fut le privilège de la justice originelle ; il
même sur ce point une doctrine délicate et que Bossu
n'a point soupçonnée, selon laquelle les premiers mouv
ments déréglés de la sensualité, dans les limites où cel
ci est sujette à la raison, tout inévitables qu'ils sont, co
tituent autant de péchés véniels. Mais la part qu'il a fa
en la concupiscence à la nature le retient de ne voir
cet amour que désastre et malédiction.

La différence des deux pensées que nous comparo
maintenant entre elles commande maints dissentime
particuliers. Dans l'acte du mariage, Bossuet est enclin
ne voir que l'ardeur démesurée de la concupiscence. Sa
Thomas, avec une pénétration et une modération adm
rables, y reconnaît l'usage d'une inclination naturell
laquelle se trouvent attachés, comme une peine du péc
originel, non l'excès du plaisir, mais l'excès de l'attach
ment au plaisir et l'inertie momentanée de la rais
L'Ange de l'École a là-dessus un texte que l'on voudr
voir inséré dans tous les exemplaires du *Traité de la C
cupiscence* : « L'homme est rendu semblable aux bê

'union charnelle en ce qu'il ne peut modérer par sa le plaisir de l'union et la ferveur de la concupis- . Mais dans l'état d'innocence, il ne se fût rien trouvé ıt cela que la raison ne modérât : non pas que le sensible eût été moins grand, comme disent cer- (il eût été d'autant plus grand que la nature était ›ure et le corps plus sensible) ; mais parce que l'ap- concupiscible ne se fût point porté en une telle :re désordonné sur ce plaisir réglé alors par la raison, laquelle il relève, non que soit diminué le plaisir ›le, mais que l'appétit concupiscible ne s'attache pas dérément à ce plaisir ; et quand je dis immodéré- j'entends outre la mesure de la raison. Ainsi l'homme , qui mange modérément, n'a pas moins de plaisir e gourmand ; mais son appétit concupiscible se e moins en ce plaisir. Et tel est le sens des paroles .nt Augustin qui excluent de l'état d'innocence non andeur du plaisir, mais l'ardeur de la convoitise et ation de l'âme » (*Som. Th.*, Iª P., q. 98, a. 2, ad 3ᵐ). Où voit que le patronage de saint Augustin se prête à octrines moins extrêmes que celles de Bossuet.

elques lignes, dans tout le *Traité de la Concupiscence*, ndulgentes au plaisir sensible : car Bossuet convient, acieusement, que la sagesse du Créateur a attaché le r aux fonctions naturelles du boire et du manger v). Mais pourquoi se borner à celles-là ? Il compense :ste sans retard cette concession en déplorant l'ingra- e des hommes qui abusent de la bonté de Dieu. Dans mon qu'il prononce quelques années plus tard (1698), a profession de Mme Cornuau, et où sans doute il it entendu que de saintes âmes, il va jusqu'à dire 'il n'est pas défendu de trouver du plaisir dans les es licites, comme dans le boire et dans le manger » : encore demande-t-il aussitôt que l'on surveille cet

endroit de la nature. Pour notre consolation, l'âm
Bossuet est en tout ceci plus tendre et plus humaine q
doctrine. Et lui qui a dénoncé cette concupiscence
chair répandue par tous les sens, cette infection des
et des oreilles pourvoyant à la volupté, il s'abandon
écrire une page exquise sur le spectacle de la nature
la joie des yeux est si propre à conduire l'âme jusqu
contemplation du Créateur : « Voyez ces riches
dont la terre commence à se couvrir dans le printe
etc. » (ch. IX). Et combien d'autres exemples en ce
et dans son œuvre ! S'il est vrai, comme le répète inl
blement Bossuet, que l'esprit même de l'homme
devenu charnel, il est aussi vrai que ses sens demeu
capables de devenir spirituels. On n'a point tout dit
morale du plaisir, quand on a conjuré les hommes
transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestr
mortelle à la partie divine et incorruptible. Quelle
quence persuadera jamais à l'homme qu'il renonce
de bon à son corps ? La nature prévaut sur ces préso
tions. Et toute morale est inefficace qui ne commenc
reconnaître la nature. Le corps, selon la nature,
point l'ennemi de l'âme, mais son compagnon. Et co
ses opérations servent les opérations de l'âme, ainsi
ses plaisirs disposent aux plaisirs de l'esprit ! Un ce
état de pureté n'est pas imaginaire où les sensations
leur plaisir, aussitôt élaborés par l'âme, peuplent l'e
d'images et de pensées dignes de Dieu. Le plaisir sen
n'y est pas anéanti, non plus qu'il ne se borne à
même : mais sa vivacité se consomme en un acte spiri
Quelques plaisirs, il est vrai, n'iront pas jusqu'à cet
vement : et là se marque la permanence d'une déché
dont la vertu terrestre ne peut avoir raison. Mais d'a
y sont conduits, et l'œuvre de notre vie morale est d
multiplier. Il est un usage sanctifié des sens. Il est

.boration sensible à la connaissance et à l'amour de
ı ; une participation sensible à la félicité de l'homme
Dieu. La perfection humaine n'est point de bannir la
sensible, mais de l'assumer en une vie spirituelle.
r avoir agréé sa valeur naturelle, nous sommes con-
s jusqu'à cette conséquence : Bossuet en eût été bien
êché qui n'évita point, dès le principe, la duperie de
:ithèse.

aint Augustin a fixé pour la postérité des théologiens
ontenu de la concupiscence des yeux, qui est curiosité,
ntation, cupidité. Un théologien comme saint Thomas
soucieux de rattacher ces interprétations aux catégo-
systématiques de sa théologie en sorte qu'elles reçoi-
, autant qu'il se peut, une valeur nécessaire. Un théo-
en comme Bossuet songe plutôt à exploiter ces données
la forme de pressantes exhortations. Cette fois, il est
:-être significatif que Bossuet ait institué là-dessus une
que morale de la connaissance scientifique, voire de
néologie : ces thèmes ont été traités avec insistance
Jansénius, par Nicole, — pour ne rien dire de Pascal.
ne le blâmera point de réprouver « toutes ces vaines
osités de savoir ce qui se passe dans le monde »
VIII), où l'on n'apprendra rien qui soit digne d'être
nu. Il est trop vrai qu'il y a dans l'homme un goût
ligieux de la bagatelle, et que des vies entières se
sument en ces vanités. Mais admirons la transition :
ette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloi-
s, et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité
savoir l'histoire » (*ibid.*). L'histoire mise au rang des
imérages ! Comment Bossuet n'a-t-il pas observé que
uriosité humaine est friande particulièrement du pré-
t ; et qu'il n'est rien de si frivole dont elle ne s'amuse,
rvu qu'il soit la nouveauté. En tournant l'esprit vers le

passé, en l'appliquant à l'ancien, l'histoire mortifie do
et du premier coup, ce qu'il y a de plus vain en no
goût de connaître. Elle fait prendre intérêt à des indi
dus qu'on n'a point fréquentés ; elle introduit en
milieux où l'on n'a point vécu ; elle signale des événeme
à jamais acquis, dont toutes les conséquences se s
déroulées, et qui ne réservent plus de surprises. Plus r
pectacle encore est l'histoire qui dans le passé ne con
dère que les grands objets, les princes, les peuples,
états, les sociétés. Une certaine grandeur est attaché
l'idée de personnage et d'événement historiques. Il
dans la connaissance de l'histoire un bel usage, quoiq
non le plus haut, de l'intelligence humaine. On sait
Bossuet ne l'a pas toujours dédaignée : « Il serait hontei
je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honn
homme, d'ignorer le genre humain et les changeme
mémorables que la suite des temps a faits dans le mond
(dans l'Avant-propos du *Discours sur l'Histoire universel*

Le paragraphe où Bossuet défend qu'on apporte « d
yeux curieux à la recherche des choses divines ou
mystères de la religion » (ch. VIII), ne relève même p
du genre doctrinal. Son exemple, sur ce point aussi, va
mieux que ses paroles. Car il n'a pas cru inutile d'écr
des livres de philosophie et jusqu'à un traité du li
arbitre, où il essaie à son tour de « concilier notre libe
avec les décrets de Dieu » (*ibid.*). En ce temps même
il médite sur la vanité des querelles théologiques, il
sur le point de se précipiter en une nouvelle controve
où, plusieurs années durant, il faudra bien qu'il disp
doctement du pur amour, — un sujet à peine moins m
térieux que la prédestination. Peut-être, dans les pro
que nous relevons, perce-t-il ce sentiment que certai
questions sont périlleuses à la foi, et qu'il vaudrait mi
qu'elles ne fussent point posées. Mais nous savons qu'e

t été ; et que l'Église n'a pu mieux faire que de répon-
par un nouvel effort de la raison à ces curiosités de la
on.

e jeu est facile aux moralistes de railler les nécessités
a vie humaine, comme sont celles de boire et de man-
de se vêtir, de dormir. Mais ont-ils raison d'en faire
faiblesses? Et si les hommes, qui n'y peuvent échap-
, ont tenté de s'en accommoder, les en blâmerons-nous?
ıs tournez vos nécessités en vanités, leur dit Bossuet.
vos maisons, de vos tables et de vos habits, de tous
témoins et monuments de votre faiblesse, vous faites
spectacle où se contente votre goût de l'ostentation
de la parure. Sans doute : il n'est rien dont notre légè-
é n'abuse. Mais de quel charme et de quelles beautés
vie humaine ne se fût point privée si les hommes n'a-
ent mis, en ces nécessités élémentaires, les inventions
leur industrie? Ils ont ainsi créé l'architecture, la toi-
te ou la gastronomie, et combien d'autres arts — dont
e morale avisée réglera le bon usage, loin de les bannir
la terre où ils achèvent, œuvres des hommes, la beauté
l'œuvre de Dieu.

Les ravages de l'amour-propre, principe du péché, sont
e doctrine chère entre toutes à notre auteur : « L'homme
nc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même
: devenu malheureux en se trouvant. Dieu lui a sous-
ıit tous ses dons et ne lui a laissé que le fond de l'être
ur être l'objet de sa justice et le sujet sur lequel il
ercerait sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme
ıe ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire l'erreur, le
ensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions,
propre révolte contre la raison, la tromperie de son
pérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colè-
:s, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux

qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré
bien général, que personne ne nous peut ôter que no
même et qui seul suffit à tout » (ch. XI). Quelles confusi
sont le prix de cette magnificence ! Il n'est pas vrai c
l'homme devenu pécheur ne soit que mal et corrupti
La théologie s'est appliquée sur ce point à des discer
ments, dont nous sentons le prix, en présence des al
de Bossuet. Le péché diminue l'inclination de l'homm
la vertu, et d'autant plus qu'il se multiplie, mais s
qu'il la puisse jamais complètement détruire : car elle
naturelle. L'homme incline invinciblement à agir se
la raison. Le remords des damnés n'a point d'autre cau
Le péché se détruirait lui-même s'il ne laissait en l'hom
rien de raisonnable. Il n'y a pas non plus de connex
entre les péchés. Commettre un péché n'est point se r
dre coupable de tous les autres (combien saint Augus
n'a-t-il point peiné sur le texte de saint Jacques, don
lettre semble dire le contraire). Commettre un péché n
pas non plus se rendre impuissant à éviter tous les aut
Il est vrai que sans la grâce de Dieu on ne les évit
point tous. Mais le pécheur demeure capable de bon
actions. Davantage, il ne perd point toutes ses vertus
en perd la perfection, se privant de la charité qui
informe toutes. Mais il les conserve à l'état de ver
humaines (pour ne pas parler de la foi et de l'espéran
si toutefois son péché ne va point jusqu'à détruire, à fo
de s'y opposer, la vertu à quoi il est contraire ; en ce
du moins conserve-t-il les autres inclinations ordonnée
des biens spéciaux, encore qu'elles aient perdu leur val
de vertu. Ces distinctions eussent retardé assurémen
verve imprécatoire de notre auteur ; mais elles l'euss
gardé de démesure, qui est l'un des pires fléaux de
science morale.

Le péché a blessé notre nature. Ainsi dit communém

ologie. Bossuet n'en doute pas un moment. Mais Thomas a proposé sur cette donnée une doctrine, on appréciera peut-être maintenant l'irréprochable bre. La nature est blessée en ce que chacune de ses s se trouve destituée de l'ordre où la justice l'avait e et qui lui était en quelque façon naturel. Le corps pe aux vœux de l'âme et l'appétit inférieur à la rai- lès là que celle-ci s'est détachée de Dieu. En cela, ne des parties de la nature ne fait que suivre sa e loi, celle du corps étant de se corrompre et celle convoitise d'aller à ses objets. Et en ce sens, il ne oint imaginer quelque malignité dont serait infectée oi-même chacune des parties de l'homme. Mais par rs cet assujettissement du corps et de la convoitise r propre loi est une certaine atteinte posée à la nature aine, laquelle de ce chef est justement dite blessée. le corps en l'homme est uni à une âme immortelle, c'est le vœu qu'elle ne subisse point la violence d'une ration d'avec le corps ; et l'appétit inférieur est uni à raison, dont c'est la prétention de ne rien permettre ui qui ne soit raisonnable. Par le péché, l'âme et la n ont cessé de régner sans conteste sur notre être ; 'exercer sur le reste de l'homme cet empire assuré Dieu leur avait accordé — car il relevait d'un don de que le corps et la convoitise fussent, pour ainsi dire, ndés par rapport à leur nature propre en vue d'être ormés aux inclinations de la nature spécifique de mme. Soumis à cette doctrine, le vocabulaire tragique Bossuet ne perdrait-il point quelque chose de sa force uiétante ?

Les applications psychologiques des principes séduisent nifestement notre auteur. En la matière de l'orgueil le l'amour-propre, il s'est livré à son goût. On se gar- a de l'en reprendre. Il a exercé là une fonction néces-

saire de la morale. Et sans doute ne s'y complaît-il point que parce qu'il y excelle. Bossuet est un m incomparable en ce genre de la satire morale. Il y dé cette faculté de toucher et d'évoquer attitudes et s ments en ce qu'ils ont de critique, si l'on peut dir sorte que son style en devient irrésistible. La femm miroir trompeur est, entre beaucoup d'autres, un exe de sa manière. *Le Traité de la Concupiscence* doit une de son charme — et nous entendrions le mot en tou force — à cette vérité des travers qu'il dénonce. M genre est dangereux, et il est certain que Bossuet ne pas en ce point assez rigoureusement surveillé. C rappelle ses jugements sur Alexandre et César, s poésie et les auteurs, sur Boileau son ami et sur Mo gne. Certaines de ses outrances sont banales et tou teur, voire tout écrivain, s'il n'y prend garde, e menacé : il est tout à son sujet et omet, tandis qu traite, de tenir présentes à son esprit les vérités co mentaires qui eussent donné à celles qu'il expose juste proportion ; ou bien il voit en bloc ce qui est rable et donnerait lieu à plusieurs considérations. D'a excès s'appelleraient proprement des cas d'éloquenc la pensée procède du goût et du plaisir qu'il a d'exp une vérité : le chapitre XII en offre un exemple, où Bo qui oppose la créature à Dieu manifestement s'enc du contraste et le pousse à l'extrême avec l'entrain écrivain qui a trouvé sa veine (« Plus il entasse de c ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec ta soin... »). Il est aussi, au principe de ces fougueuses i tives, un certain parti-pris d'absolu, comme si l'on tendait juger des choses qu'en vertu d'une perfe imaginaire, s'interdisant par là même d'en avoue valeurs relatives mais réelles : ainsi pourquoi anéan poésie sous prétexte qu'elle manque à la vérité? Le

diraient peut-être que tel n'est pas leur métier. Enfin n trouve en ces pages des références et allusions assez oroximatives ; et l'on oserait dire que Bossuet n'est pas n de la bouffonnerie quand, sur la foi d'un mot dont il vérifie ni le sens littéral ni le contexte, il attribue à rgile cet aveu sincère qu'il s'est engagé dans le travail l'*Enéide* « par une espèce de manie, *paene vitio mentis* » ı. XIX). Sur ces défauts d'érudition, MM. Urbain et Leves- e ont donné des notes et des textes qui ne laissent point doute sur la méthode expéditive de notre moraliste.

Les griefs que nous avons pu énoncer jusqu'ici attei- ent un ouvrage, ne l'oublions pas, que son auteur n'a s publié. De plus, ils laissent intactes les thèses que ous avons d'abord distinguées, et qui assurent à cet rit une valeur théologique incontestable. Par-dessus ut, il faut reconnaître, respecter, admirer les sentiments ıi animent ces pages. On est frappé comme Bossuet orouve cette conviction douloureuse que l'homme jamais e doit être ici-bas pur de tout péché. Il le sait, il en souf- e. Il a dit là-dessus des paroles indiscutables. Peut-être es trois concupiscences sont-elles principalement pour ıi les maux dont on ne guérit point, qui se sont attachés « tous les enfants d'Adam depuis le jour où ils sont sor- s du sein de leur mère jusqu'à celui où ils rentrent par ı sépulture dans la mère commune qui est la terre » ch. II). Et qui sait si plusieurs des excès que nous avons its ne procèdent point de là ? Il est travaillé d'un besoin, 'une hantise de pureté et de sainteté. A quoi s'adjoint un ıgement découragé sur le monde et les hommes. Il ne roit pas à la vertu du grand nombre. Il sait la plupart les hommes pécheurs. Saint Thomas cette fois l'en eût pprouvé. D'où sans doute chez Bossuet cette promptitude voir le mal et à déceler l'origine vicieuse d'actions qui oaraissent innocentes. Pour compenser sa tristesse, qui

est grave, qui est belle, qui est sainte, il possède un te
dre amour de Jésus-Christ. En ce Sauveur, il considè
les vertus contraires à nos concupiscences et les souffra
ces dont il expia nos péchés. Qu'on lise, au ch. XXX, cet
méditation attentive et pénétrante des souffrances
Jésus-Christ, conduite avec un amour contenu jusqu'à
cri qui éclate comme un sanglot : « Plongez-vous da
les plaisirs, mortels ; voilà votre maître abîmé corps
âme dans la douleur. » Et l'on entendra ensuite com
elle le mérite l'exhortation pressante et paisible à la fo
pleine d'une sollicitude paternelle, dont il emprunte l'id
aux propos si tendres de saint Jean.

Mais Bossuet est dominé par le sentiment que la cr
ture n'est rien. Il y a là une idée métaphysique qu'i
incorporée à son être, qu'il éprouve et dont il vit. Qu'e
ce que l'homme quand on le compare à Dieu ? « Vraime
toute créature n'est rien ; et quiconque s'aime soi-mê
et sa propre perfection excepté Dieu qui est seul parf
se dégrade en pensant s'élever » (ch. XXIV). Et ce dern
chapitre, auquel on ne se lasse point de revenir, d'u
poésie fervente et sainte, où se découvre toute gran
l'âme humaine et religieuse de notre Bossuet. Il n'
tout entier qu'un admirable *cupio dissolvi*. Cet homme
touché du désir de Dieu. Le sens définitif s'y révèle
méditations et des prières dont l'ouvrage est compo
Bossuet par là nous propose une leçon éternelle, qui
le testament de toute morale chrétienne.

Oui, il faut aimer Dieu. Et l'on n'aime Dieu qu'en l
mant par-dessus toutes choses. Nous n'avons point ten
dans les pages qui précèdent, de ménager l'homme et
réduire les exigences de Dieu sur lui. Nous croyons s
lement que cette morale est propre à soumettre
humanité plus belle au souverain amour de Dieu.

TH. DEMAN, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le dogme et la philosophie du Bouddhisme

e bouddhisme a toujours été une énigme, une espèce
candale, pour les psychologues comme pour les logi-
s. Qu'il déroute notre logique, passe encore : il est
en. Mais comment se peut-il faire qu'une doctrine qui
ussi pauvre, selon la conception « classique » que s'en
l'histoire des religions, et qui se passerait de divinité
'âme subsistante, avec son idéal d'un *nirvâna* tellement
ue qu'on l'a souvent présenté, avec force preuves à
pui, comme le pur anéantissement, comment se fait-il
lle soit devenue, et reste encore, malgré sa dégénéres-
ce et son émiettement, une des grandes religions uni-
alistes, qui a passionné des millions et des millions d'â-
, et, au temps de sa ferveur, s'est montrée capable de
liser plusieurs peuples barbares et de produire même
grand épanouissement d'art religieux qui s'est prolongé
siècles durant ? On l'explique d'ordinaire par les trans-
nations substantielles que le bouddhisme aurait très
subies ; dans son cadre religieux à peu près vide, toute
ève mystique de l'Inde se serait subrepticement intro-
te ; mais pourquoi s'est-elle montrée alors beaucoup
s vivace ? Comment un tas de superstitions étranges,
auraient dû étouffer le germe primitif, ont-elles, au
traire, assuré à Çakya-Mouni un tel rang dans l'his-
e de l'humanité ? Il est certain que la plupart des

livres qui traitent du bouddhisme, fût-ce les plus ér
et les mieux intentionnés, laissent l'esprit à peu
aussi intrigué par cette question qu'il l'était avant
lecture.

Le dernier petit ouvrage de M. de la Vallée-Po
donnera-t-il le mot de l'énigme? (1) Nous avons au m
cette impression qu'il la rend moins agaçante. Et c'est
peu dire : je croirais qu'il nous oriente franchement
la direction où la lumière apparaîtra. Depuis longte
l'auteur scrute, avec un esprit qui n'est rien moins qu
des schémas simplistes, les détours mystérieux de
pensée orientale plus subtile que cohérente ; ses gr
travaux techniques sur la théologie des « Pères de
glise » bouddhiste l'ont familiarisé avec toutes leurs
plications ; il les juge avec la psychologie saine d'un
tien, et chacun des ouvrages où il s'adresse au g
public, encore que de lecture laborieuse, et modi
toujours un peu les conclusions où il avait paru s'ar
dans le précédent, apporte toujours une lumière de
et marque un progrès dans la synthèse. Dans ce der
il se range tout à fait du côté des savants — les m
nombreux jusqu'ici — qui distinguent, dès le débu
religion *vécue* par les bouddhistes, celle qui nourr
leur espérance de bonheur, d'avec les spéculations ab
tes et scolastiques que les docteurs bouddhistes ont
sur leur religion ; c'est pour n'avoir vu que ces derr
que la théorie commune a fait du bouddhisme ce mo
d'une religion purement agnostique, laquelle n'a
jamais été viable.

Nous n'osons pas ici analyser trop systématique
cet ouvrage, de crainte que l'auteur, soucieux com
l'est de la précision des moindres nuances, ne jug

(1) *Le Dogme et la Philosophie du Bouddhisme*, Paris, Beauc

simplifions à l'excès son exposé. Disons, d'un mot, près l'avoir lu, on voit bien une chose : c'est que, le bouddhisme, le dogme a subsisté, *malgré la philo-ie* qui avait été inventée pour le justifier et l'aider. itre général pourrait être : « Conflit (inconscient) du ne et de la philosophie dans le bouddhisme (ce qui espond à celui du ch. VIII, le dernier) et triomphe onscient aussi) du dogme religieux. »

u'est-ce donc que ce dogme? Il a varié passablement, comportait, dès l'origine et jusqu'à nos jours, ces points fondamentaux : la pratique des bonnes œu- pour gagner le paradis (*svarga*) au cours de la trans- ration ; — celle de la méditation, pour se dégager à ais de toute transmigration, et atteindre le Nirvâna, nction radicale du désir et de la douleur ; — enfin le e du Bouddha comme d'un être divin, dont le secours ctif aide tous ses fidèles à monter aux svargas, puis Nirvâna, béatitude suprême. C'est donc une « double prise » de croire que le boudhisme est une religion de nt et une religion privée de tout appui divin (p. 43).

Mais la philosophie? Elle parait contredire cette opi- n. Ce n'est point qu'elle le voulût. Mais, comme l'a vu Oldenberg — et Sénart encore mieux, sans par- des autres, — « le bouddhisme est étranger à tout érêt métaphysique qui n'a pas sa racine dans un intérêt moral ». Les docteurs ont donc inventé et accepté rs philosophies uniquement au titre de spécifique con- la maladie du désir. Comme le désir procède de la science du « moi », ils ont nié, d'abord dans le Petit hicule, toute permanence du principe de la personna- , puis, dans le Grand Véhicule, jusqu'à l'existence des énomènes qui causent des attachements temporaires ; là leur « nihilisme » pur (en spéculation), et puis ce ihilisme réaliste » moins outrageant, où ils se sont fina-

lement arrêtés ; il enseigne seulement que les phéno
nes sont vides de toute essence propre, rien de
autre que celle de la réalité unique et indifférenciée
les supporte (ce qui est, disons-le tout de suite
Védânta). Mais nul n'a jamais mis en doute la rétribu
de l'acte, premier dogme, ni le Nirvâna, qui n'a été
inexistence que pour quelques *Sautrantika* tout au
Seulement (chez des penseurs hindous, qui sont touj
absorbés et hallucinés par la thèse présente, et la p
sent impitoyablement à la dernière extrémité, la c
est bien possible...), ils ne s'aperçoivent pas du conflit
compatibilité qui surgissait nécessairement entre
métaphysique négative, ou idéaliste, ou moniste,
répudiation des idées d'être, de permanence, de lib
et leur doctrine religieuse qui repose sur celles de rét
tion, de progrès spirituel par l'effort, de paradis (un
temporaire) et de Nirvâna (un bien définitif) offert à ch
personne. Au reste, leur dialectique, tendant uniquer
à écraser les défenseurs du « moi », qui étaient néce
rement, à leurs yeux, ceux du désir et de l'égoïsme,
vait bien être parfois un jeu peu sincère de polém
(voir p. 112). Resterait qu'ils n'ont été que des apol
tes hardis et malhabiles, utilisant divers courants pl
sophiques de l'Inde, non pas à la façon des Pères et t
logiens chrétiens qui ont su se bien servir de Plato
d'Aristote pour formuler exactement notre croyance,
pour fortifier un point — essentiel, du reste — de la
trine bouddhique, la nécessité du détachement, sans
loir convenir qu'ils ébranlaient et détruisaient ains
autres dogmes.

Deux autres points capitaux, ce fut toujours le Nirv
et la divinité du Bouddha.

L'auteur a fixé ses opinions concernant ce troub
problème du Nirvâna : ce n'est pas, comme dans le b

nisme et l'hindouisme, l'absorption en Dieu, ni la com-
gnie éternelle de Dieu, ni l'isolement inconscient et ata-
ique des *purushas,* c'est un idéal dérivé de l'extase in-
asciente du Yogi (car il est douteux pour l'auteur que les
culations métaphysiques et mystiques des Upanishads
ent antérieures au bouddhisme ; opinion, qui, à notre
naissance, lui est assez particulière). La recherche du
rvâna n'a donc que des origines d'expérience pratique ;
st l'expérience du bien-être qui suit l'extase inconsn-
nte des yogis, et qui leur fait supposer que l'état de som-
il d'où l'on sort devait être la béatitude même : béati-
de sans conscience, dont on a la jouissance rétrospec-
e ; une sorte d'entre-deux entre être et ne plus être, fin
la douleur, mais non pure absence : c'est une « chose »
lle, *dravyasat.* Si nous ne pouvons pas comprendre cela,
hons que les dieux eux-mêmes n'y comprennent rien :
ommage à toi, homme excellent », disent-ils à un saint
i touchait le Nirvâna dans son recueillement, « car
us ne savons pas sur quoi tu médites » (p. 92). On peut,
effet, y toucher momentanément en cette vie. Mais
and on est mort, que l'agrégat corps et pensées s'est
sous, en quoi consiste le Nirvâna définitif ? Là est la
osse question. Les Sarvastivadins, les plus réalistes
« Petit Véhicule », savent bien que l'entité Nirvâna
bsiste toujours inaltérable ; mais le « nirvâné », qui n'a
us rien pour « toucher », où est-il et que fait-il ? On
sait. Ils le laissent noyé dans l'ombre qui convient à
neffable (p. 158).

Tel le sort du saint, de l'*Arhat* ; mais le Bouddha
mortel du Grand Véhicule tout à la fois est dans le
irvâna et ne s'y absorbe pas, restant éternellement con-
issant et actif tant qu'il y aura des êtres à sauver ; car il
t Dieu. Ceci nous amène à dire un mot de la *Bouddho-
gie*, doctrine que la Vallée-Poussin juge essentielle à

toute forme de bouddhisme. C'est un des points les p
neufs et les plus intéressants qu'il a voulu scruter. Mê
chez les anciens ou « Presbytres » du « Petit Véhicul
le Bouddha est l'objet d'un culte de latrie ; il est *dev*
dieu, mais il le reste ; bien qu'il soit défunt et nirvâ
donc inactif en principe, il a voulu au cours de sa carri
terrestre que toutes les marques de vénération qu'on
donnerait, toutes les méditations qu'on ferait sur lui, p
fitent à ses disciples autant que s'il était vivant ; c
donc bien plus qu'un simple culte du souvenir. Et, d
le « Grand Véhicule », le Bouddha a toujours été D
un Dieu qui se manifeste en d'innombrables boudd
visibles, à travers les mondes et les âges, par la créat
illusoire ou magique de quelque apparence humaine
s'appelle *nirmâna* (presque analogue aux avatars hindo
tes), pour divulguer les secrets du salut suivant les bes
des êtres ; même sans ses manifestations docètes que s
Çakya-Mouni et les autres, il s'occupe d'eux toujours.

La différence entre Petit et Grand Véhicule ne c
siste pas d'ailleurs dans l'agnosticisme ou le phéno
nisme du premier, et le « nihilisme » ou l'idéalisme
second, ni même dans les degrés de déification du Bo
dha ; mais en ce que le premier ne propose comme i
que le Nirvâna, et le second la condition du Bodhisat
ce Bouddha futur, qui aspire à un Nirvâna conscient,
et sauveur comme celui de Çakya-Mouni. C'est le
religieux, bien plus élevé, qui caractérise propremen
« Grand Véhicule », non sa discutable philosophie.
distinction est d'ordre purement religieux ou bouddh
gique.

Pour le philosophe de toute école, le culte du Boud
est d'ailleurs toujours un moyen nécessaire pour acc
au Nirvâna ; et les bonnes gens, non philosophes,
des dévots sans plus (comme en toute religion théiste

si le bouddhisme, à partir de ses débuts même, par
numents figurés et des écrits de date diverse, nous
une richesse initiale qui dépasse de beaucoup les
du Canon pali.

résumé, il faut distinguer le dogme et le système,
arma et l'*Abhidharma* ; le bouddhisme fut une reli-
vant d'être une philosophie. L'Abhidharma, essen-
ient une théorie du « Non Je », prétendait servir la
n bouddhique en démontrant mieux l'absurdité du
et de l'égoïsme. En réalité, il aurait pu la compro-
e. Mais ce que disent les philosophes n'est pas très
tant. L'important est ce qu'ils veulent dire : ils
nt dire ce que tous les ascètes (de l'Inde) ont tou-
pensé, et détourner du désir par des méditations sans
nu. Le Yoga s'est donné l'appui précaire de cette
ophie, car l'Inde a toujours été aussi un pays de
ticiens ; mais la pérennité du bouddhisme lui est
nt venue des traditions rituelles et disciplinaires. Et
ujours été le culte d'un dieu (panthéiste), qui, en
compte, a été reconnu comme la Réalité unique,
nifiée ; de même que les grands dieux hindouistes
ou, Çiva (à la différence du saint védantiste qui,
e l'arhat, se perd en elle), étaient des hypostases
nelles et éternelles du Brahman.

les sont, au moins, les principales idées de ce livre
arque un grand pas vers l'éclaircissement du para-
bouddhiste. Il se termine par quarante-cinq pages,
ourries, de notes qui jettent parfois du jour sur d'au-
léments encore de la pensée indienne, en rapport
ou indirect avec la religion de Çakya-Mouni,
e le Brahman, les avatârs, etc.

mérite d'être beaucoup lu et avec grande attention.

E.-B. Allo, O. P.

« *Destin du siècle* » (1)

Sous ce titre, M. Jean-Richard Bloch vient de p
un livre incohérent et contradictoire, mais d'un
intérêt. Il y a là une série d'études assez disp
composées à différentes époques, mais reliées ens
par une commune inquiétude.
déséquilibre où nous voyons aujourd'hui l'hun
Du reste, un tel déséquilibre n'est pas précisém
phénomène contemporain. On le retrouve, plus ou
patent, à toutes les époques de l'histoire. Il résult
distance, toujours douloureuse à constater, entre l
humain de la perfection et l'issue décevante de no
leurs efforts. Un siècle dominé par l'idée de prog
perfectionnement indéfini dans tous les ordres, u
où les découvertes de la science paraissaient enfin p
tre à l'homme, dans un avenir pas trop lointain, la d
tion de la nature et la maîtrise de lui-même, s'achè
l'hécatombe de la guerre. Il y avait là de quoi fair
celer le plus ferme optimisme. M. Jean-Richard
appartient justement à cette génération qui, ayant
dans la tourmente de l'affaire Dreyfus, s'étant ga
ensuite des mots d'ordre socialistes, au moment
atteignait l'âge viril, au moment où sonnait p
l'heure d'agir, s'est vue enrégimentée dans ces im
armées qui, de 1914 à 1918, ont saigné flanc cont
d'un bout à l'autre de l'Europe. Nulle autre, pe
n'a reçu de l'événement un démenti plus tragiqu
rêve. Et, je le répète, le problème qui hante
Richard Bloch jamais ne s'est formulé en tern
âpres. Ajoutez que nous avons ici affaire à un Juif
dire à un fils de ce peuple qui, dans la honte et
persécution des siècles passés, ne cessa jamais d
à la vieille promesse d'une justice temporelle et d
nir plus heureux.

(1) Collection « Europe », Paris, Rieder, 1931.

présent que douze années se sont écoulées depuis la
ıente, à présent que les survivants du gigantesque
auste reprennent peu à peu le goût et la possibilité de
, M. Jean-Richard Bloch s'interroge sur notre destin.
ıstate avec quelque amertume que les vieilles bâtis-
ıu moins dans notre Occident, demeurent encore
ıt. La grande voix du Président Wilson qui suscita,
ı18, un tel enthousiasme, s'est tue, sans que les prin-
qu'elles proclamaient fussent passés dans la réalité :
volution russe, d'autre part, qui, en 1919, paraissait
e point d'envahir le monde, s'est stabilisée dans son
Dans ce double échec, M. Jean-Richard Bloch voit
ɔuble triomphe du Clémencisme. Mais qu'est-ce que
émencisme ? L'auteur ne s'attache pas suffisamment
léfinir, et c'est là une des premières faiblesses de son
Car enfin, c'est très joli de nous dire — ou à peu
— que toutes les colonnes de l'édifice où nous vivons
pourries, mais ceci n'explique pas qu'elles soient
re debout. M. Jean-Richard Bloch dit quelque part,
sant l'ouvrage de M. Ferrero sur la *Ruine de la*
sation antique, qu' « aucun pouvoir au monde ne
lrait une minute devant un peuple qui refuserait de
béir. Le respect est ce lien mystérieux qui relie le
au maître, qui rend consentante son obéissance,
prête à celui qui commande le droit magique de
nander, et un caractère jusqu'à un certain point
ı » (p. 208). Si ce respect, aujourd'hui, est mort, com-
: la société moderne peut-elle encore rester debout ?
sais bien que M. Jean-Richard Bloch n'est pas très
né de faire sien le dogme marxiste suivant lequel
e l'histoire humaine de nos jours se résume en un
ıatique conflit entre le Capital et l'Anti-Capital. Et
des caractères de cette époque serait précisément
lle a pris conscience de ce dualisme et ne le dissimule
, comme autrefois, sous une draperie verbale qui n'a
de sens. Nous verrions d'une part l'Anti-Capital
iner en U.R.S.S., tandis que d'autre part M. Musso-

lini aurait placé l'Italie sous la domination d'un ca
lisme désormais sans voiles. Et tout de suite on ape
les grossissements, et les simplifications arbitraires
suppose un pareil point de vue. Le Fascisme, par e
ple, se défend d'être un mouvement bourgeois, et il
drait l'examiner de plus près, au lieu de le conda
sans l'entendre. Il est facile pour les besoins de la
de traiter Lénine de géant et Mussolini d'histrion,
c'est un procédé de partisan où la vérité n'a ri
gagner.

Les choses ne sont pas aussi simples que voudraie
croire M. Jean-Richard Bloch et ses amis marxistes. N
ce point abuser, par exemple, que de considérer le c
licisme comme une religion morte et sans avenir ? N
elle pas un peu périmée cette opposition dont on se
fait, entre l'Église catholique et le sentiment chré
Notez bien que nous n'attendons pas de M. Jean-Ric
Bloch qu'il rende au catholicisme une exacte justi
faudrait pour cela qu'il partageât notre foi. Mais
pourrions exiger, d'un esprit qui se flatte d'être sans
ventions, un peu moins d'ignorance à notre égard. I
être cependant le stupéfiant aveu que l'on trouve
page 75 explique-t-il certaines choses : « Le problèm
Dieu, je dois le confesser, avait été réglé dès la sec
Je ne pense pas avoir eu l'occasion de l'aborder en
avec aucun de mes nombreux camarades de lycée
régiment, d'Université. Seul Huysmans, avec *En r*
m'a troublé un instant, parce qu'il troublait l'un de
meilleurs amis. » Je ne veux pas faire dire à ce t
davantage qu'il ne signifie. M. Jean-Richard Bloch
occupé à décrire l'état d'âme des jeunes Français
environs de 1900. Il ne dit pas que le problème de
n'ait préoccupé beaucoup plus tard quelques-uns d
jeunes gens. Mais ce qu'il dit est déjà fort grave, q
on songe qu'il y avait, parmi ceux dont il nous parl
Jacques Rivière et un Alain Fournier, pour ne citer
ces deux-là. Il faut que M. Jean-Richard Bloch n'ai

; yeux très perçants. Dès lors, comment s'étonner
n aveuglement actuel ? Je regrette qu'il n'ait pas
la fin de son livre un index des noms cités. On y
querait certaines omissions bien caractéristiques. Il
ès beau, sans doute, de citer Péguy, mais il serait
eur encore, quand on consacre au catholicisme mori-
quelques pages, d'évoquer le nom de Claudel. Evi-
ıent, M. Jean-Richard Bloch ne dressait pas un pal-
; et, d'autre part, son livre déborde la littérature en
que telle. C'est ainsi, par exemple, que je ne lui
aucune rigueur d'avoir omis Marcel Proust. Pour
lel, c'est autre chose. Il me semble que l'œuvre de
lel pose à un incroyant de bonne foi des problèmes
doit être passionnant de résoudre. Si le catholicisme
urt, comment expliquer ce prodigieux surgeon ? Sans
: je pourrais inviter M. Jean-Richard Bloch à faire une
te au couvent, — il y en a un de fort illustre pas très
le sa résidence poitevine. Il pourrait, considérant les
es au chœur, se demander si leur assemblée ne repré-
: pas autant de valeur humaine que « ces foules de
ings révolutionnaires, de réunions syndicales, d'as-
lées coopératives » qu'il oppose quelque part au
ıple morne, endimanché de la grand'messe de pro-
: ». Mais les couvents sont des lieux redoutés du pro-
Tandis que Claudel, grand bourgeois, ambassadeur
'rance en Amérique, et qui écrit en français, tout
ne M. Romain Rolland, est précisément un de ceux
'Église délègue au devant des hommes qui voudraient
oire morte.
ıfin, tant pis ! A quelque chose malheur est bon. Au
de nous plaindre que M. Jean-Richard Bloch nous
ɔnnaisse, peut-être serait-il plus profitable de nous
ander en fermant son livre si nous avons bien fait
notre devoir. Qu'il soit possible à un homme de
ıe foi de se tromper si complètement sur le Catholi-
e actuel, nous n'avons pas lieu d'être fiers et il ne
pas triompher trop bruyamment de certaines igno-

rances, car nous y avons une lourde part de responsab

Comment ! nous possédons le dépôt de la vérité hommes se débattent devant nous en proie à une in tude mortelle, et ils nous traitent à peu près com nous n'existions pas ! C'est notre rôle, ici-bas, d'être tredits et persécutés ; mais il est souverainement qu'on nous puisse ignorer. Chacun de nous a charge mes. Il nous sera demandé compte du talent qui avait été confié ; nous savons que la lumière n'est pas pour demeurer sous le boisseau. Je voudrais que d'entre nous qui auront l'occasion de lire le livr M. Jean-Richard Bloch ne s'en débarrassent pas ave haussement d'épaules. Ce livre est grave parce que, m ses insuffisances, et à cause même de ces insuffisanc est profondément sincère. C'est vrai que le mond malade ; c'est vrai que le siècle qui commence attend parole. Or nous avons entendu les paroles qui ne passe pas, et nous croyons en elles. Il dépend de nous, dans certaine mesure, que le destin de ce siècle soit une tauration des valeurs éternelles ou se perde, au contr dans un tragique chaos. Jamais la responsabilité chrétien ne fut plus lourde. Le mérite de M. Jean-Ric Bloch a été de dénoncer vigoureusement certains songes avec lesquels il ne faut plus pactiser ; de mo certaines plaies béantes qu'il serait vain de vouloir ign Les solutions qu'il propose, il va sans dire que nou pouvons pas les accepter. Mais il faut leur en opp d'autres avec la souveraine liberté des enfants de Di croit que nous sommes attardés dans le passé ; mont lui que l'homme qui s'appuie sur des sécurités éter regarde bien plutôt vers l'avenir. C'est un devoir de rité envers tous les hommes, auquel nous ne pouvon plus longtemps nous soustraire. Je sais bien que l déjà fait beaucoup dans ce sens, et je ne méconnai ces efforts. Seulement *Destin du siècle* nous montre faut faire encore beaucoup plus. Si nous ne voulon que les masses humaines s'enfoncent dans ce matérial

Jean-Richard Bloch veut voir la religion de l'ave-
est temps que nous élevions au-dessus des foules
Dieu, afin qu'elles ne puissent pas davantage Le
ınaître. Au fanatisme du relatif, opposons la certi-
de l'absolu. Il n'est pas dit que le succès temporel
ıccompagne, car nous ne connaissons pas les desseins
eu. Et si même, pour un temps, nous devions être
us selon le monde, nous pourrons du moins nous
der ce témoignage que nous n'avons pas failli à notre
ıaute mission.

JACQUES MADAULE.

Les études patristiques à l'Université catholique d'Amérique

:puis une dizaine d'années, l'Université catholique
ıérique a entrepris la publication d'une série d'*Étu-*
Patristiques, qui, à l'heure actuelle, ne comprend pas
ıs de vingt-six volumes, et qui continue à s'enrichir
lement. N'est-ce pas un fait caractéristique que cet
ressement mis par les catholiques d'Amérique à reve-
ıux Pères de l'Église et à demander à ceux qui res-
les ancêtres de notre foi des leçons de vie? S'il avait
croire des témoignages un peu superficiels, la jeune
se d'Amérique, fière de ses ressources matérielles, ne
ɜrait intéressée qu'aux problèmes pratiques et aurait
é à notre vieil Occident le soin des spéculations et
recherches intellectuelles. En réalité, nous la voyons
encher avec tendresse vers le passé, et apporter à l'é-
ɜ des Pères un zèle dont la sollicitude n'est pas sans
ɜs surprendre.

ous la direction éclairée du Professeur Roy J. Defer-
, qu'assistent dans sa tâche MM. J. Marshall Campbell
Martin Mc Guire, de nombreuses thèses de doctorat
aborent chaque année à Washington, et viennent
ıe après l'autre prendre rang dans la somptueuse

collection des *Patristic Studies*. Naturellement, c
surtout les Pères de la grande époque, je veux dir
du IVe siècle, qui retiennent l'attention des étudia
de leurs maîtres : saint Basile, saint Grégoire de Na
saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome c
Grecs ; saint Ambroise et saint Augustin chez les
Jusqu'à présent, nous ne relevons même pas d'
noms dans la liste des grands écrivains chrétiens à
consacré l'un ou l'autre des volumes de la collectio
peut espérer qu'avec le temps, nous verrons aussi p
des travaux relatifs à saint Jérôme, à saint Hilaire,
Athanase, à saint Cyrille dAlexandrie, à bien d'
encore. Il est d'ailleurs permis de louer sans rése
méthode prudente qui a été adoptée et reste fidèl
suivie : ne vaut-il pas mieux épuiser un sujet, mul
sur un seul écrivain les travaux de détail et qui s'ap
mutuellement, et ne passer à un autre que lorsq
complètement, ou presque, achevé une telle besog

On peut, semble-t-il, répartir en deux catégor
ouvrages qui constituent la série des *Patristic Stud*
première comprend des éditions de textes avec int
tions, traductions anglaises et commentaires ; la se
est réservée à des travaux de grammaire, de rhéto
de lexicographie, disons, si l'on veut, de philologie.

Les éditions des textes ne sont pas, au sens stri
éditions critiques : leurs auteurs ne prétendent pa
concurrence aux grands travaux entrepris sous les
ces des Académies de Berlin, de Vienne, de Cr
Toutes les fois qu'il existe, dans l'une ou l'autre d
lections publiées en Europe, un texte bien établi d
vrage qui les intéresse, ils se contentent de le repr
en y introduisant les corrections voulues. Et lorsqu
trouvent pas dans ces collections un texte satisfais
n'essaient pas de se substituer aux érudits qui doive
jour ou l'autre, le publier. Ils se contentent, fa
mieux, de multiplier, dans les manuscrits réput
meilleurs ou les plus anciens, des sondages qui le

tent du moins d'améliorer le texte reçu. La méthode
s inconvénients : à tant faire que d'aborder l'examen
manuscrits, pourquoi s'arrêter en route et ne pas
r jusqu'au bout dans une besogne de classement des
oins, d'établissement du texte, qui devra, un jour ou
tre, être faite? Mais il faut répéter que la collection
st pas destinée à remplacer les *Corpus* déjà existants.
ns la pensée de ses collaborateurs, la présentation des
tes reste un accessoire ; elle sert de point de départ à
traduction, grâce à laquelle pourront être multipliés
lecteurs des chefs-d'œuvre patristiques, et au com-
ntaire où les spécialistes trouveront en abondance
s les renseignements désirables. Ces commentaires
t d'une admirable richesse : comme toutes les œuvres
maines, ils demeurent imparfaits, et pourraient, en
lques détails, être complétés ou améliorés. Tels quels,
rendent d'inappréciables services à leurs lecteurs. Le
catechizandis rudibus et le IVe livre du *De doctrina*
istiana de saint Augustin, publiés l'un par J. P. Chris-
her, l'autre par Sœur Thérèse Sullivan, le *De obitu*
eodosii, le *De Nabuthae*, le *De Helia et Ieiunio* de saint
mbroise, édités respectivement par Sœur M. Dolorosa
nnix, le R. P. Martin Mc Guire, Sœur J. Aloysius Buck,
Vita Ambrosii de Paulin de Milan, commentée par
eur M. Simplicia Kaniecka, l'éloge funèbre de saint
sile, prononcé par son frère saint Grégoire de Nysse et
ésenté ici par Sœur J. Aloysius Stein, ont des modèles
ne érudition consciencieuse, parfois un peu sèche, un
u pointilleuse, mais toujours attentive aux difficultés
précise dans ses résultats.

Les travaux proprement philologiques ne sont pas
oins soignés. Qu'il s'agisse de grammaire pure ou de
étorique, on ne saurait trop admirer le soin méticuleux
ec lequel ont été faites ces études. La rigueur des statis-
es, qui en envahit presque toutes les pages, offre même
elque chose d'un peu déconcertant en premier abord
l'on ne peut guère s'empêcher de se demander à quoi

servent tant de chiffres, d'additions, de calculs, de co
raisons, lorsqu'il s'agit en définitive de faire compre
et aimer les ouvrages des Pères.

Mais il n'est pas nécessaire de réfléchir longue
pour expliquer ce mystère. Voici par exemple des o
ges consacrés à saint Augustin : Sœur Wilfrid Pa
s'occupe du vocabulaire et de la rhétorique de ses let
Sœur M. Columkille Colbert de la syntaxe du *De ci*
Dei, Sœur Inviolata Barry de la rhétorique des *Serm*
ad populum, M. Graham Reynold des clausules d
civitate Dei, Sœur M. Raphaël Arts de la syntaxe
Confessions, Sœur M. Daniel Madden des divinités p
nes citées dans l'ensemble de ses œuvres. Qui ne
qu'une idée d'ensemble a présidé à l'élaboration d
travaux, et que peu à peu l'on prépare ainsi les maté
grâce auxquels on construira quelque solide gram
de la langue écrite et parlée par l'évêque d'Hippone

Saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint
goire de Nysse, saint Basile, ont été l'objet de tra
analogues. On a étudié le vocabulaire des lettres e
œuvres ascétiques de l'évêque de Milan, la rhétoriq
évêques de Constantinople, de Nysse et de César
l'influence de la seconde sophistique sur leurs pro
oratoires ; on s'est particulièrement attaché à l'exam
l'emploi de l'optatif par les grands écrivains chrétie
l'Église grecque. Futilités, diront les sceptiques. Be
ingrate sans doute, mais profondément utile, répond
nous. Pense-t-on que ce soit par plaisir que des travai
et des travailleuses — car on a remarqué sans pein
beaucoup de religieuses ont collaboré à l'entreprise
sont condamnés pendant de longs mois, sinon de lo
années, à établir des fiches et à dresser des statisti
En réalité, il peut être important de bien connaît
procédés stylistiques, la grammaire, le vocabulaire
des Pères de l'Église. Ceux-ci ont été, surtout au I
cle, les seuls écrivains dignes de retenir aujourd'hu
tention, les seuls qui ont eu quelque chose de ne

e, de sérieux, à dire à l'humanité, et qui ont su le lui
Ne devons-nous pas apprendre comment ils ont
smis à leurs contemporains le message du christia-
ıe?

e style d'ailleurs n'est que l'expression de la pensée
ne. On parle et on écrit comme on pense, et les Pères
Église n'ont pas fait exception à cette règle. Formés
cole des derniers rhéteurs, imbus parfois des procédés
ıe sophistique, qui, chez les païens, s'épuisait à créer
formes vides, ils ont su employer la culture helléni-
qu'ils avaient ainsi reçue pour traduire la foi chré-
ne dont ils vivaient : c'est par là qu'ils ont atteint les
-its et les cœurs de leurs auditeurs et de leurs lec-
:s. Ni saint Basile, ni saint Jean Chrysostome, ni saint
gustin, n'ont rien ignoré des recettes de beau langage,
ısmises de siècle en siècle par les rhéteurs ou codifiées
les sophistes : on les a aimés en partie parce qu'ils les
ployaient. Seulement, ils ont fait passer toute leur âme
.s les phrases limées avec soin, dans les périodes régu-
.es, dans les mots choisis, et c'est ainsi qu'ils restent
ants pour nous.

Lorsque nous étudions aujourd'hui les moyens d'expres-
n qu'ils ont employés, ce sont eux, c'est leur vie inté-
ure que nous nous efforçons de pénétrer. Sans doute,
aurait pu se contenter d'études moins approfondies, de
tistiques moins détaillées. Mais qui ne comprendrait le
e que doivent jouer des travaux aussi minutieux que
ıx que nous présentent les *Patristic Studies*? Un jour
ndra sans doute où, de tous ces travaux d'analyse, il
a possible de tirer une synthèse puissante. Il faut bien,
ur préparer ce jour, commencer par l'analyse. Peu de
teurs se rencontreront sans doute pour étudier, comme
doivent l'être, les ouvrages parus dans la collection de
niversité catholique d'Amérique ; et il faut bien avouer
ıe ces ouvrages, écrits par des spécialistes, sont réservés
des spécialistes. Mais nous pouvons attendre le jour,
ut-être prochain, où un maître rassemblera les conclu-

sions de détail et nous donnera des portraits exac
vivants de saint Ambroise, de saint Basile, de saint
goire de Nysse. Il sera juste alors de ne pas oublier
qui auront permis, par leurs recherches plus ingrate
dification de ce grand œuvre.

Les *Patristic Studies* méritent assurément notre
pect ; ses directeurs et ses collaborateurs ont droit à
notre reconnaissance.

G. BARDY.

Religions du monde (1)

Le professeur d'histoire comparée des religions à l
versité de Bonn, C. Clemen, donnait récemment un m
commode, dont l'apparition ne passa pas inaperçue
nous. M. Paul Alphandéry avait alors beaucoup loué
vrage, le tenant même « pour le modèle d'un genr
ficile ». L'éminent professeur aux Hautes Études va
son utilité pour tous, ajoutant : « Dans les mille cir
tances où, pour un détail de l'histoire de la civilisatio
l'art, de la philosophie ou même de la vie courante
besoin de s'éclairer sur un usage ou un mode de p
religieux, on s'y référera sans craindre de se heurter
idée de parti-pris ou de s'enferrer dans une génér
tion banale. »

On doit donc se féliciter de voir aujourd'hui l'ou
prendre rang dans une collection française. Il est,
l'ensemble, étranger en effet à tout parti-pris, synt
que et historique à la fois, comme le signale son
titre. Cette encyclopédie rapide « se propose en pr
lieu (dit M. Clemen au début) de familiariser le

(1) C. CLEMEN, *Les Religions du monde, leur nature, leur h*
(1 vol. in-8°, 551 p., traduct. française par Jacques Marty ;
Bibliothèque historique, 1930. Prix : 50 fr.).

ic avec le contenu objectif de l'histoire générale des ;ions ». Elle est faite pour les lecteurs ordinaires (et ce qui permet à l'un d'eux d'en rendre compte ici). ; les divers chapitres sont écrits par des spécialistes ›uvés, qui seuls pouvaient établir des résumés aussi les dans leur aspect sommaire. La *religion préhistori-* et la *religion primitive*, toutes deux traitées par Cle- ı lui-même, forment une manière d'introduction. Les *ions nationales* comprennent : babylonienne (Schott), ɔtienne (Rœder), chinoise (Krause), indienne (Strauss), .e (Clemen), grecque et romaine (Pfister), celte (Cle- ı), germanique (Schrœder), Slave (Meyer), japonaise ıuse).

nfin, les *religions universelles* : le judaïsme présenté Leo Bæck, le bouddhisme par Henri Hackmann ısterdam), le christianisme par Eric Seeberg, l'Islam Franz Babinger.

n'est point d'article qui ne soit profitable et fort ɜssible. Comme il convient, la part la plus large a été ɜ au christianisme (123 pages sur 528) : M. Seeberg a ıposé cette section avec autant de tact que de science, ın effort d'impartialité qu'il faut reconnaître, — ne ıit-ce que pour reconnaître aussi, en toute liberté, son ıctère protestant. Çà et là, quelques retouches sem- ıt indiquées. Exemples : p. 456, saint François de es est rattaché à la *mystique quiétiste*! P. 462, Erasme à bon droit gardé parmi les catholiques, mais p. 483, .taire devient « l'Erasme du XVIIIe siècle »... On lit, 56 encore : « Le jansénisme marque la réaction anti- lastique de l'augustinisme dans l'Église catholique. » Chronologiquement, ceci paraît mieux applicable à ratoire, et logiquement aussi puisque le jansénisme, n'est pas resté *dans l'Église*. P. 457 : « Tous les ordres : été jésuites depuis la Contre-Réformation »?? A ce ›pos : la traduction est de M. Jacques Marty, « diplômé l'École des Hautes-Etudes, licencié en théologie ». ·ait-on, par hasard, *Réformation* et *Contre-Réformation*,

aux Hautes-Études, pour Réforme et Contre-Réfor

Enfin, — ce n'est pas un cas unique pour ce qu des ouvrages allemands — la bibliographie un peu germanique aura besoin d'être complétée par des ou ges français (et tout particulièrement puisqu'il s'agit d traduction).

Mais il ne faudrait surtout pas que ce compte-r laissât sur une impression défavorable. Le recueil place avantageusement le Chantepie de la Saussai complétera *Christus* (je ne dis pas qu'il le remplacera lecteur français, d'où qu'il vienne au point de vue co sionnel, aura de la sorte deux ouvrage de réelle va scientifique, et de consultation aisée, sur les princi faits de l'histoire religieuse. Nous voici loin d'*Orph*

A. G.

POLITIQUE ET QUESTIONS SOCIALES

STON RABEAU. *L'Autriche est-elle une patrie?*

A propos d'un livre collectif paru à Vienne (*L'Autriche éternelle*), on examine si l'Autriche actuelle a les éléments nécessaires pour former une patrie et la maintenir.

CQUES RIVIÈRE. *Progrès, civilisation, culture.*

Ces notes, analogues à celles qui ont été publiées dans *A la trace de Dieu*, sont le plan d'une conférence faite par Jacques Rivière au camp de prisonniers de Kœnigsbrück.

SPICQ, O.P. *Religion et culture.*

Sur le beau livre de M. Maritain, inaugurant la collection des Questions disputées.

ENRI GOUHIER. *Histoire du Saint-Simonisme.*

Réédition de l'important ouvrage où M. Charléty retrace cette étonnante comédie humaine.

DOUARD TROGAN. *Le problème France-Italie.*

Amicale et franche mise au point d'une question des plus épineuses.

DE LA VAISSIÈRE, S.J. *La psychanalyse à l'école.*

Progrès ou danger? Un éminent spécialiste, qui traite plus longuement la question dans le premier volume de la collection *Les Sciences et l'Art de l'Éducation*, donne ici nettement la réponse de l'éducateur chrétien.

ÉLINE LHOTTE. *Missions en banlieue.*

Le scandale de l' « apostasie des masses » et ses remèdes, définis et illustrés dans plusieurs livres récents.

L'Autriche est-elle une patri

L'Autriche est-elle une patrie? Les citoyens de c
nouvelle république ont-ils à son égard des idées et
sentiments capables de la faire durer? Cette si grave q
tion, tant de fois posée depuis 1918, préoccupait les ca
liques français qui en décembre 1929 discutaient à B
avec les catholiques allemands sur les causes de la mé
tente entre les deux peuples (1). Le chancelier Scho
pendant son voyage à Paris de l'an dernier, ne croyai
pouvoir éviter la troublante question, et, pour caracté
la situation de l'Autriche et de l'Allemagne, créait la
mule : Un seul peuple, deux États ou deux nations
sûrement beaucoup de Français se demandèrent qu
réalités recouvre cette formule. C'est que, selon la solu
donnée au problème autrichien, bien des conséque
surgissent, qui à leur tour en appellent d'autres de
en plus importantes. L'une, pour nous Français, se
sente avant tout : si l'Autriche n'a pas en elle-mên
fonds de traditions qui justifient aux yeux d'un peup
propre existence, nous voyons l'image d'une Allem
agrandie vers le sud et tâchant de devenir une puiss
méditerranéenne. Le jour où la Germanie sera inst
aux gares qui précèdent celles de Brenner et de Ta
ou, après Gratz, à celle de Spielfeld-Strass (2), elle vo

(1) Voir les *Documents de la Vie Intellectuelle* du 20 avril
p. 116-118, p. 157, etc.

(2) On sait que les gares de Brennero et de Tarvisio sont i
nes. Celle qui précède Brennero est Gries; celle qui précède
visio est Thörn-Maglern.

ıérir, non seulement Brixen et Botzen ou Goritz, rieste. Combien d'autres problèmes pose l'hypo- l'un *Anschluss* ! Celui du fédéralisme allemand la centralisation, celui du Catholicisme et de évangélique ! C'est aussi le problème d'un art et ulture en danger de disparaître. C'est, plus inquié- drame de deux conceptions du monde qui s'affron- ns que pour leur lutte on puisse conjecturer une entre la capitale socialiste marxiste et les provinces es à un ordre social chrétien, qui l'emportera, et toire est-elle même possible ? C'est enfin la ques- osée ici de manière plus aiguë qu'ailleurs, de ce qui ue une patrie. Les auteurs qui, en collaboration, mposé le recueil intitulé *L'Autriche éternelle* (1), ıc apporté des documents singulièrement attirants politique, le sociologue, le psychologue, le philo- voire le théologien.

écasyllabe de Schiller, écrit en frontispice à la pre- page, annonce immédiatement la réponse nette des teurs :

der Osterreischer hat ein Vaterland

Autrichien a une patrie. » Le pays d'abord est stablement une patrie, car il a ses caractères et qui se fixent dans l'âme des habitants. Comment jamais la poésie des villages des montagnes d'Au- le foin des prairies humides, le bruissement des s, le ciel au bleu toujours coupé de nuées, les s paysannes aux toits de bois chargés de grosses les crucifix sous les auvents triangulaires ? Et cha- ovince garde son individualité. La capitale elle- a beau avoir été le centre mondain de l'Europe

iges Österreich, in-8° 240 p. Wien et Leipzig, Manz Verlag,

centrale, elle reste l'image des provinces, qui av
dialectes se retrouvent dans les quartiers de Vien
vrai que les limites d'une région géographique ne
pas à définir la conscience d'un peuple. Les collab
de *l'Autriche éternelle* examinent donc, après le
littérature d'aujourd'hui (Richard Specht), le
(Joseph Grégor), la musique (Paul Stefan), les ar
ques (Franz Ottmann), la société (Gisela Berger)
(Erwin Rieger), l'Autrichien (Hans Prager). Le s
du livre, « miroir de la civilisation autrichienne
que bien ce que les auteurs ont voulu faire. Ce
la préface, ne cherche pas ce qu'apportera l'ave
ce que le présent contient : une tranche de notr
rituelle, ce que l'Autriche possède en propre.
l'analyse de ce que l'on est et de ce que l'on a,
du moins cela de préciser le sens de son destin
sorte que « confiants en notre étoile, nous levio
la tête et montrions à tous les autres ce que nou
toujours ».

Il est impossible, en quelques pages, de rés
exposé de la culture autrichienne. En nous arr
la littérature, sur la société et la capitale, sur le
autrichien, nous prendrons ce qui intéresse dav
lecteur français et ce qui sans doute fournit plu
ment la solution du problème : l'Autriche est
patrie?

I

La littérature autrichienne

M. Richard Specht a voulu donner une idée
rature autrichienne d'aujourd'hui. Sans remon
aux débuts du règne de François-Joseph, il est
tater suffisamment que cette littérature man

dualité tranchée; et elle continuerait à suivre sa ans se laisser absorber par les grands courants du anisme, même si la République d'Autriche venait à ıdre dans le Reich allemand. Jusqu'ici, cette littéra- ı été « plutôt flûte que trompette » : éloignée des èmes sociaux, elle fuit hors de la vie journalière et ugie dans le rêve. Vienne ne connaît pas, comme ı, les modes littéraires : elles y viennent mourir ıe les vagues du large sur une plage lente. La cause est pas tranquillité ou platitude, mais une sensibilité : détourne du vulgaire. Les tendances de cet esprit à l'européen, ou, pour mieux dire, à l'humain univer- elles vont au légendaire et à l'irréel : le trivial lui est rreur. Cet esprit est accessible à toutes les influen- ontemporaines, mais il ne les subit qu'en les trans- ınt et il demeure ainsi toujours autrichien.

Specht commence sa revue par « les deux épiques société autrichienne », Ferdinand von Saar et Marie Ebner-Eschenbach. L'un et l'autre sont des produits fiquement autrichiens. Le premier, à la fois roman- *Le lieutenant Burda — M. Fridolin et son bonheur*) et : qui ouvre de nouvelles voies, avait peut-être plus ıissance que l'autre, dont les dons limités sont plus its : chaleur de cœur, humour, satire, esprit, natura- : tempéré par une sympathie qui sait pénétrer à l'in- ur des âmes. Ces deux romanciers donnent une vue ılète de l'ancienne monarchie : du peuple, de ses con- ns, de ses affections, de ses misères. De même Peter gger, poète de la Styrie et des Alpes, qui écrit en cte, et qui est pour l'Autriche ce que Dickens est l'Angleterre.

.littérature jeune autrichienne est née au café Griens- : Hermann Bahr l'éveilla. Avec lui Peter Altenberg, ıur Schnitzler, Hugo von Hofmannsthal, Richard

Beer-Hofmann, Karl Kraus, Gustav Schwarzkop
Salten, C. Karlweis, Felix Dörmann, qui tous dét
le convenu et tenaient à exprimer la vie réelle
temps. La littérature de Vienne devient désorma
noise, même en affectant d'ignorer la politique et
nements publics. Littérature qui n'est jamais an
mais personnelle au plus haut degré : on pourra
en employant la langue des philosophes, qu'
« solipsistique ».

Hermann Bahr, comme presque tous les écriv
son époque, fut, dès ses premiers débuts, affubl
étiquette qui exprimait l'impression produite d'ab
ses contemporains. On le déclara « Verwandlung
ler ». En réalité, il n'était pas tant que cela l'hom
métamorphoses ; il restait même très fidèle à lui
Seulement il manifestait toujours l'immédiateme
sent, fallût-il pour cela annoncer ce qui paraissait a
Autrefois athée, il est maintenant catholique au pl
point : M. Specht estime que ce changement est
radical qu'il n'en a l'air, et qu'aux jours de son at
Bahr était plus croyant que beaucoup de gens qui
l'église. Bahr n'a pas écrit de vers : on trouverait
dant, dans ses pièces de théâtre, dans ses romans, d
essais, des morceaux du lyrisme le plus subtil. Après
dans des figures de la vie journalière, posé des pro
du mariage, de l'art, de la conduite morale, il a en
dans une série de douze romans (dont six sont pa
mettre toute l'Autriche : son essence, ses hom
constitution. Celui qui a pour titre *Drut* en est, p
un résumé extraordinairement fidèle.

Des écrivains de cette génération, le plus aimé
est encore Arthur Schnitzler, dont le talent con
exprimer en roman de manière transparente ce q
de plus fragile et de plus compliqué dans la vie (*Am*

a Voie Solitaire — Geronimo l'aveugle — Le Profes-Bernhardi — La flûte pastorale — Mademoiselle Else). : lui a reproché de mettre partout le jeu, la mort et ur. Ce à quoi il a répondu :

so seid getröst : in diesen ew'gen drei'n
ist alle Wahrheit und ihr Spiegelschein
und Sinn und Seel'von allen Erdendingen.

« Consolez-vous : dans ces trois choses éternelles
il y a toute vérité et son image
et le sens et l'âme de tout ce qui est terrestre. »

; drames et nouvelles (*Le Jeune Medardus — Le Lieu-t Gustl*) mettent en scène la société qui précéda ;diatement la grande guerre ; une société dépourvue ute conscience, irresponsable dans l'amour, riche : culture incomparable en fait d'existence mondaine : conversation. La corruption est là revêtue d'une tion quasi irrésistible. C'est la chanson d'automne Autriche qui menait les derniers jours de sa vie d'ap-ice, avant l'anéantissement de l'hiver.

us sommes surpris de trouver, dans la littérature chienne, tant d'efforts pour atteindre à la poésie pure, le travail de la forme à la manière de Flaubert ou s Parnassiens. Richard Beer-Hofmann est presque monomane » du style, voulant réaliser, par d'étran-irtuosités, les dernières possibilités d'imagination, nsée ou de musique. Ses paroles, chargées de mys-s'efforcent à dire l'indicible. Sa « berceuse pour m » (*Schaflied für Miriam*) mériterait d'être placée ; des poésies de Gœthe. Ses nouvelles (*L'enfant — lias — la Mort de George*) infléchissent le naturalisme un sens symboliste. Dans ces drames, il donne libre à sa poésie : il s'élève au dessus du temps et incor-dans ses personnages des symboles éternels, comme venait à l'origine des choses.

Le rêve de Jacob est le drame de la vocation, de l'
qui cherche Dieu et porte toutes les souffrances du
C'est le drame de l'appel du peuple juif : peut-êtr
aussi l'image du poète qui, jusqu'à la fin des jour
miroir de l'univers et a la mission de ramener les h
à leur origine spirituelle.

Aucune de ces œuvres ne suscita autant de s
qu'un poème intitulé : « le Péché de la Vi
produisait l'impression d'un fleuve gelé sous le
entendrait bruire un courant mystérieux ; ou
comme si notre terre était vue d'une étoile très lo
mais par un esprit pour qui les paradoxes de not
tence disparaîtraient dans une lumière de glace. U
poème suivit : « la Ville endormie ». Ces poèmes
« Loris », étaient l'œuvre d'un enfant de dix-se
encore sur les bancs du gymnase, et contraint, en
lité d'écolier, du publier sous un pseudonyme. S
nom était Hugo von Hofmannsthal. Ce début pro
a produit ce résultat que la génération du même
Hofmannsthal ne l'a pas justement apprécié : n
générations plus jeunes n'hésitent pas à voir en lui
sique de l'Autriche. Il a publié depuis des poème
ques, dans lesquels les voix de la vie indestructible
pas couvertes par celles des réalités basses. Mais ces
et ces drames appartiennent plutôt à des initiés
semblent étrangers à la nature et aux sociétés vi
ils sont comme des chefs-d'œuvre d'un ciseleur
médailleur de la Renaissance (*Hier — Le fou et*
— La mort de Titien — L'aventurier et la chan
Electre).

Après tous ces artistes, qui ont voulu et su réal
forme si parfaite, en voici un qui, tout à l'inverse
pur improvisateur, qui ne compose que dans l
Peter Altenberg, le Diogène et le Socrate de Vie

ure est un appel, un cri, un enseignement. La plus partie en a été d'abord déclamée à une table de e sont comme des sténogrammes que le lecteur terpréter. Car Altenberg note, au hasard, ce qui pe, ce qui lui passe par la tête, ce qui l'émeut ou ne. Le produit est comme une prose lyrique, les ments désordonnés d'une âme touchée d'une dexie spirituelle ». Altenberg donne donc moins ivres littéraires que des matériaux pour des œuvres res : des morceaux de vie, mais morceaux brefs, comme des livres. Depuis son premier écrit, « Come le vois », jusqu'au dernier, « Le soir de ma vie », esté le même, le grand enfant vagabond du monde es, l'ami des garçons de café, des bonnes, des nègres acrobates, le bon cœur qui déteste férocement l'é- bourgeois. Il est à la fois poète, crieur public, pro- charlatan.

utriche a un conteur éblouissant : Jacob Wasser- . A travers les hasards chatoyants des existences duelles, il prend le plus caractéristique, et il se livre travail de fanatique pour l'exprimer avec la plus e magie du style. Après *les Juifs de Zirndorf*, il a *Caspar Hauser*, dont le sous-titre, « l'inertie du », pourrait convenir à tous ses romans. Mais les der- sont comme des miniatures agrandies : ils ont une de rêve plutôt que de vie, on les dirait sortis d'hal- tions. Ce qui s'y passe se passe bien dans les crises tre temps ; seulement les acteurs y souffrent d'une trophie de vouloir coupable, et ils expient ce qui faute de la société, des ancêtres, des lois d'airain de iété. Tous ces gens ont des instincts corrompus ; et eux s'agite le juif allemand à la situation problé- que (Wassermann est juif). On croirait que l'auteur le exprès les eaux déjà sales pour les faire paraître

plus profondes. Ce sont des livres fascinants
Woytich, *Faber*), mais auxquels on ne croit pas.
on a fermé le livre lu passionnément d'un trait
veille d'un rêve : ce qu'on croyait saisir est resté
nuit.

Karl Schönherr, qui paraît simple, est complexe
de contradictions. C'est un tyrolien qui ne peut vi
Vienne ; il préfère la ligne droite et s'attarde
« scène à faire » ; il présente la réalité brutaleme
trahit comme homme de théâtre. Dans ses fresq
matiques, *Foi et Patrie, le Peuple en détresse*, *J*
Tyrol, il a mis des paysans de son pays : il en a
hommes étroits, durs, sans horizon, qui vous marc
sur le cœur avec leurs souliers à clous. On ne res
là l'air pur des glaciers, mais l'atmosphère de bo
sans air. Peut-être est-ce le signe d'une faiblesse
dans l'âme de l'écrivain. Ou plutôt il n'a nulle
don de l'humour (que seuls ont Bahr, Schnitzler,
berg), lequel consiste moins en un talent spécial q
une sagesse de la bonté. Schönherr ne rit jamais.
les petites tragédies des créatures végétatives, tr
conduites par la fatalité, par la Moira du théâtre g
reste vide quand il représente les gens de la vi
toute sa puissance quand il montre le Tyrol
robustesse silencieuse, son parler lapidaire avare d
ses sentiments cachés, sa piété peu cléricale.

Tels sont les écrivains marquants que nous fait
tre M. Richard Specht. Ceux qui suivent sont des
nes, nous retrouverions en eux des traits déjà vus
inutile de les énumérer. On ne peut se défendre,
courant cette galerie, d'éprouver un certain sentim
gêne : à savoir que cette littérature est beaucou
« littérature », qu'elle s'attache trop à l'anormal ou
moral, et qu'elle doit être bien loin de ce qu'épro

se la moyenne des habitants du Tyrol, du Vorarlberg, peut-être de pas mal d'autres provinces. Mais ce caractère est commun à beaucoup de littératures contemporaines : elles sont affaire de lettrés ou même d'initiés, ininteligibles au peuple, et, qui pis est, donnant du peuple une assez fausse image. Reste que cette littérature est autrichienne, qu'elle se développe en son cadre propre et avec ses tendances particulières, et qu'elle manifeste certains états d'âme communs. Ces états d'âme constituent-ils une psychologie assez nette et assez consciente pour être la base d'un patriotisme ?

Nous nous en rendrons compte en examinant la société autrichienne et surtout les traits particuliers de l'âme autrichienne.

II

La Société Autrichienne

Mme Gisela Berger, à qui est échue la tâche de décrire la société autrichienne, évoque les images les plus romanesques avant même d'entreprendre cette description. « La fille Autriche solitaire », dit-elle, est quelque chose de étrange que les politiques rationalistes déclaraient son existence impossible, et qu'aujourd'hui elle a l'air d'une légende très ancienne. Elle est comme un *Lied* sauvage que on chante seul sur la montagne. Elle constitue un ensemble qui n'a ni l'unité organique d'un être vivant, ni l'unité logique d'un tout rationnel, qui n'a même pas des caractères absolument communs et cohérents. Pourtant elle forme une unité, comme un artiste, qui, à travers ses contradictions, se retrouverait à l'intérieur de soi profondément le même. Cette unité est une unité de nature psychologique, l'unité *d'un Germanisme qui aurait perdu*

sa patrie (1). Ce Germanisme déraciné a autour de la tê
le voile de la mélancolie slave, sur la chevelure l'éclat
la beauté latine, il porte dans le sang l'ardeur d'un Orie
brûlant : Germanisme de légende, qui laisse la clarté po
le mystère, la froide habileté pour le caprice, l'ordre po
le rêve. Il s'était réalisé en un corps qui rassemblait l
plus éclatants contrastes en une cohérence impossibl
dans ce corps, en effet, se suivaient en une échelle
civilisations les plus raffinées et les plus primitives. Ce
échelle, en somme, allait de Paris à l'Asie. Cependant,
qui aurait pu n'être qu'une aventure d'un jour était
réalité « une âme puissante extrêmement vieille ».

Déjà, dans cette description un peu trop littéraire, no
croyons discerner plusieurs traits de première impo
tance : 1°) la société autrichienne ressemble à l'Allem
gne romantique de 1800-1850, 2°) cette société est, en
sens, déracinée, 3°) en vivant en commun avec des Slav
des Magyars et des Latins, elle a pris conscience de
nature transformée ; et désormais, cette transformati
est pour toujours.

Mme Gisela Berger n'hésite pas à chercher l'origine
la société autrichienne jusqu'au delà du Moyen-Age, ju
que dans les légendes : elle rappelle que les Nibelung
passent à Vienne dans leur voyage de noce. Cependa
pour elle, la vraie origine se trouve dans la chevalerie
dans la poésie chevaleresque. Les *Minnesänger* sont
poètes d'une époque où *la vie ne se distingue pas du th*
tre : voici encore un trait sur lequel insistent plusie
des collaborateurs d'*Ewiges Œsterreich*, pour l'attribu
à leur peuple. Courtoisie, intrigue, coquetterie, sont
fond de l'existence chevaleresque. Le chevalier, dont
déal se perpétuera presque jusqu'à nous, ou, pour mie

(1) *Dieses entheimatete Deutschtum...*, p. 184.

le cavalier autrichien plus récent, était galant sans faible ou sucré ; sérieux tout en étant spirituel ; fort en étant plein de charme ; jamais vide ; viril même le jeu, ne faisant qu'un avec la tradition et avec un tage de grand prix, possédant moins la connaissance 'humanité supérieure que l'incorporant et la vivant. si se forma une société qui était jeu. Elle avait l'art s le sang. Elle ne voyait pas les choses telles qu'elles , mais telles qu'on les rêve. L'équilibre sur un milieu le lui manquait. Ou elle s'enfonçait dans la vie vécue, elle abandonnait le réel pour la forme. Le peuple ichien murmure ou chante, il ne parle pas des choses : dangers opposés qui le menacent toujours sont de enir bohème ou de devenir bureaucrate. Malgré le anisme espagnol apporté par les Habsbourg, la société ichienne demeura éminemment personnelle. L'étitte ne la fit pas raide, le cérémonial ne la fit pas froide. iquette était un habit de cour qu'elle portait en s'asant ; le cérémonial était un pas de danse qu'elle exéait en riant ; la convention elle-même n'était qu'une ure grillée à travers laquelle elle regardait avec son ur.

Après les rudes temps du Rococo (on sait que ce mot igne en allemand ce que nous appellerions l'art clasue), la société viennoise atteint son âge d'or. C'est le ips de Haydn, de Mozart, de Beethoven. Sans avoir la ndeur de ces génies de la musique, Grillparzer est rs pour la poésie un maître. Strauss et Lanner créent valse viennoise, et sont continués par Johann et Josef auss. Plus que jamais, le jeu, la valse et la musique sont utriche. Le prince de Ligne disait du Congrès de enne : « le Congrès ne marche pas, il danse ». Après te période d'apogée, la vie se limite. La cour prend de is en plus l'étiquette espagnole. Par contre, à côté d'elle

brille une société moins aristocratique et tout aussi distinguée : les salons intellectuels commencent (Karoline Pichler, les sœurs Fröhlich). Le Burgtheater devient « l'expression artistique et la conscience artistique de la société ». Mme Berger parle avec émotion de ce monde viennois du XIXe siècle : il y avait là, dit-elle, une distinction d'âme, une union rare de la culture et de la tradition, un goût, un tact, une grâce du cœur. Cette aristocratie n'était pas haïe des classes inférieures, elle leur appartenait plutôt comme un trésor dont elles étaient fières.

Puis arriva la catastrophe. La société actuelle ne représente pas l'Autriche, mais un dilettantisme. S'il y a pour l'Autriche un salut, non dans l'ordre économique et politique, mais dans l'ordre spirituel, il ne peut consister qu'à reprendre conscience de ce qu'elle a été et de ce qu'elle demeure en son fond.

A cette peinture de la société autrichienne par Mme Berger, correspond celle de la capitale par M. Erwin Rieger. Nous allons y retrouver les mêmes traits de caractère.

Pour ses habitants d'âge mûr, Vienne reste le souvenir de leur enfance : l'apothéose d'un puissant Empire écroulé. Les longs rivages de cet Empire étaient baignés par les flots bleus de l'Adriatique ; ses montagnes étaient couvertes de glaciers. Dans les vallées alpestres, avec les cabanes de bergers au dessus des cascades, retentissaient les cloches des églises et des troupeaux. Comme une aorte puissante, le Danube apportait la vie ; il passait le long des villages aux églises baroques (1), et d'immenses champs de blé s'étendaient entre des chaînes de collines vertes. Dans ces régions si diverses, des hommes de tout costume, de costume sombre ou bariolé, même des hommes en

(1) Baroque signifie en allemand l'art de la Contre-Réforme.

longs habits noirs avec de bizarres boucles de cheveux descendant le long de la tête. Et la capitale de l'Empire était ceinte d'un diadème éblouissant de villes.

Tout cela est disparu. Après les jours de la guerre, de la faim, du froid, des régiments de vieillards et d'enfants, où Vienne était envahie par les parasites, elle est devenue la ville rouge. Malgré son gouvernement socialiste et la spoliation des bourgeois, elle revient à la vie. Dans d'autres conditions, elle continue à être elle-même.

Les Allemands du Reich, quand ils y viennent, sentent intensément ce qu'il y a en elle de non allemand. Un mélange de races s'est accompli, et on ne peut l'abolir. Nulle part ailleurs, note M. Rieger (serait-il juif ?), ne s'est réalisée une aussi heureuse alliance de sang aryen et de sang sémite : nulle part les Juifs n'ont atteint une telle puissance et manifesté une telle activité créatrice. Vienne perdrait sa nature, si elle cessait d'exercer sa mission à l'égard des races humaines.

Peut-être cependant la renaissance actuelle de Vienne n'est-elle qu'une apparence, le sentiment d'euphorie qui accompagne une agonie. Les Viennois souffrent de ce que l'on ne connaît pas et n'aime pas ce qui vaut en eux : on n'aime que leur sourire, et on les échange pour une parodie d'eux-mêmes. Ils ont peur de déchoir à leurs propres yeux, de devenir des provinciaux quelconques, et ils préféreraient un cataclysme total et brusque au marasme d'un lent déclin. Tant qu'il y aura une Europe, elle se devra de défendre Vienne comme un de ses plus précieux bijoux. On peut bien dépecer les États les plus anciens : « l'âme millénaire d'une ville illustre commande le respect. La Vienne de nos grands musiciens et de nos savants, la Vienne aux trésors séculaires et à la grâce d'aujourd'hui appartient, comme à peine deux ou trois autres lieux sacrés, à l'essence même de l'Europe. Et c'est le rôle de

l'Europe d'employer toutes ses forces à ce que notre Vienne reste à l'avenir ce qu'elle a toujours été : européenne » (p. 209).

III

L'ame autrichienne

Ce qui précède fournit déjà des éléments importants pour construire la solution du problème posé. Un pays géographiquement déterminé, une littérature autonome, une tradition historique, une société ancienne marquée de caractères nets, il y a de quoi porter l'idée d'une patrie. Peut-être même, lorsqu'il y a une dizaine d'années, après la grande guerre, avaient lieu les controverses nationalitaires, plus d'un eût-il estimé que les éléments énumérés sont tout à fait suffisants pour être la base d'un patriotisme. Cependant, les sociologues les plus profonds étaient d'avis que certains éléments (ceux dont nous venons de parler) sont comme la matière du patriotisme, et restent informes et sans vertu tant qu'ils ne sont pas vivifiés par une forme : cette forme est la communauté d'âme, la conscience qu'ont les hommes d'un groupe de former une unité (1). Il s'agit donc de savoir s'il y a une âme autrichienne, et si les Autrichiens ont conscience d'avoir cette âme commune. M. Hans Prager l'affirme, et il apporte, pour preuve de son affirmation, des analyses psychologiques fort intéressantes.

Autriche signifie actuellement la république qui s'étend du lac de Constance à Bratislava (2), à quelques

(1) Outre les travaux de M. René Johannet, on peut consulter, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, l'article de M. Ruyssen, *La controverse nationalitaire* (novembre-décembre 1919).

(2) Plus connue de nous sous son nom germanique de Presbourg.

kilomètres de Vienne à l'est, et de Breclava au nord (1), à Spielfeld-Strass, un peu au sud de Gratz. Mais l'Autrichien vit dans deux mondes : dans la République actuelle qui est son destin, et dans l'Empire dont la République n'est qu'un petit reste. Il lui faut sans cesse faire effort pour prendre conscience des limites si étroites entre lesquelles son pays est réduit. Mais cette réduction n'a été possible que parce que lui-même avait déjà la capacité de se réduire.

Vienne, centre de civilisation si important, avait en réalité perdu son rôle. Car les divers peuples de la monarchie, par leurs luttes intestines, s'annihilaient les uns les autres. Dans ce corps dont les organes arrêtaient réciproquement leur fonctionnement, la tête manifestait de la vie, mais elle ne vivait pas. L'Autriche passait ainsi, comme une hallucination de l'histoire. Et les Autrichiens prenaient ce caractère fantomatique. Ce qui donne force à une nation est la substance commune qui vit dans l'essence personnelle des habitants. Or l'Autriche ne connaissait pas cette fusion intime du social et de l'individuel, parce qu'elle portait en elle-même une contradiction : les énergies extrapersonnelles étaient pour l'individu comme un accessoire. L'unité impériale avait été réalisée par des contrats de mariage : par ce procédé, on avait réussi à mettre des documents dans un coffre commun, on n'avait pas créé une communauté d'hommes. La communauté extérieurement réalisée était donc un problème, et les Autrichiens étaient par là problématiques. L'unique synthèse obtenue était la coïncidence de tout ce qui n'est pas puissance de vie.

Après une telle analyse cruelle, le lecteur s'attend à ce que toute possibilité disparaisse d'un patriotisme autri-

(1) En allemand, Lundenburg.

chien. Mais il se trompe. Ce qui paraît enlever à l'Autriche la capacité d'être une patrie est au contraire ce qui en fonde la réalité. Si en effet un pays ne modèle pas, ou ne modèle qu'en petite partie le caractère de ses habitants, il y a des conditions d'existence qui créent une atmosphère spirituelle, qui engendrent un style de vie et d'action. Chaque homme vit sa propre expérience à la fois comme faits bruts intérieurs et comme effets des influences extérieures ; il n'éprouve son bonheur et sa souffrance que mêlés aux bonheurs et aux souffrances de ceux qui partagent sa destinée. Ainsi se forme comme un style de vie, comme un rythme de vie. Et rien n'est plus fort pour constituer une communauté d'âmes. C'est ainsi qu'il existe une communauté d'âmes autrichiennes.

L'autrichien de langue allemande avait la sensation que sa patrie (1) à lui, dans le grand Empire, n'était pas déterminée par un système fixe de coordonnées. L'Empire était un devenir, non un asile immuable. *Heimat*, *Vaterland*, *Monarchie*, étaient des réalités qui se touchaient ou qui se croisaient, elles ne coïncidaient pas. De là une oscillation qui a duré si longtemps qu'elle continue encore : l'Autrichien d'aujourd'hui, ne pouvant plus s'orienter vers la monarchie détruite, s'oriente vers la culture allemande ; il n'est plus capable d'exister sans cette espèce de tropisme qui le tourne vers ce qui est au-delà de ses frontières. De là encore une tendance à l'illusion, un besoin de penser et de sentir relativement aux autres, c'est-à-dire souvent d'une façon fausse. Même le paysan des Alpes éprouve ce besoin. L'homme ainsi constitué cherche toujours sa patrie, car elle n'est pas pour lui une certitude immédiate, il a une peur de la perdre.

(1) Heimat. Nous n'avons qu'un mot, en français, pour traduire Heimat (la Provence, la Bretagne) et Vaterland (la France).

L'Autrichien ne possède pas la puissance stable qui emeure dans l'être propre ni la puissance créatrice qui rée le monde : l'Autriche n'a pas eu de grand philoso-he. Il n'a pas davantage la force de renoncer à soi : l'Au-riche n'a pas eu de grand mystique. Car il est un déra-iné : sa recherche de ce qui est étranger est bien connue. l est bon, cordial, il a une chaleur de sentiments. Sa onté est simple et presque humble : on dirait qu'il emande une permission ou un pardon, comme s'il avait esoin de la bonté des autres. Mais sa bonté est moins ctive que passive, s'exprimant dans la formule « leben nd leben lassen », « réduite » à garder ce qu'offrent les irconstances : elle est le résultat des instincts qui vont faciliter la vie sans nuire aux autres. L'Autrichien n'est as capable de se prodiguer grandement, de se répandre nfiniment. Sa cordialité est la joie de ce que le jour pporte, la joie de ce que le prochain y a part. Bonté éelle et sympathique, mais faible. Ses forces spirituelles, ujours à la poursuite d'un équilibre impossible, se croi-ent autour d'un centre de gravité toujours oscillant. Sa ordialité a une tristesse.

La tristesse autrichienne est célèbre. Elle est inhérente u développement même de la personnalité. Elle ne vient as de la terre, qui est belle et reposante, mais de ce que personne se sent en rapport avec quelque chose de ointain qui lui demeure étranger et qui pourtant doit énétrer dans sa conscience. Le Russe est chez lui dans la istesse : elle se dégage de la neige et des steppes, elle st sa patrie et sa nature. « Pour nous au contraire la istesse est lointaine et a été introduite en nous par orce. Nous ne percevons pas notre souffrance avec le entiment doux d'une volupté comme le Slave, mais avec amertume de son insupportabilité. Cette amertume ésulte de ce qu'une partie de notre connaissance est res-

tée libre de cette tristesse, parce que nous savons pourquoi nous souffrons. Le triste passionné ne sait rien de plus sur sa tristesse, il l'a, elle l'a, lui et elle ne font qu'un. Notre tristesse est la plus débile, elle est plus intellectuelle, par là plus amère et toujours mauvaise pour soi-même. Moindre en sa grandeur, plus faible en sa puissance, elle est donc plus dure et à peine supportable, les meilleurs tombent ses victimes. » (p. 225-226)

Cette tristesse n'est pas une douleur qui stimule : les hommes qui en sont atteints ne trouvent pas une place où se reposer ; ils voient ce qui manque, et n'ont pas le courage de le faire. Bien plus, cette tristesse consiste à savoir que la joie ne réussit pas à augmenter les forces. Elle est à la limite entre les deux tendances extrêmes de l'âme : la tendance à grandir en puissance et bonheur, la tendance à se perdre en un anéantissement de douleur. Elle est paralysante. Un étranger s'est installé dans l'âme et l'on se demande si demain on ne sera pas chassé par lui, et « ainsi notre joie est un hôte de passage dans notre propre maison ».

Ces hommes oscillants ne savent pas se décider. C'est cela qui étonne l'Allemand du Reich : des énergies qui ne sont pas dirigées nettement vers un but. Il comprend peu ces hommes qui sont à la limite entre l'existence réglée du bourgeois et l'existence demi-bohème de l'artiste. L'âme de l'Autrichien comprend toutes les possibilités, elle ne choisit pas entre elles. Ne pouvant vivre sans que les autres entrent dans ses sentiments, elle a besoin d'écouter et de recevoir tous les échos.

L'Autrichien vit dans la musique : il se fait par elle un monde artistique dans lequel ses désirs trouvent ce dont ils ont besoin. Les arts plastiques, liés à une matière, imposent à l'imagination des voies trop déterminées. La musique laisse une bien plus grande liberté, elle enlève

leur pesanteur au temps et à l'espace. Peu doué pour la vie pratique, parce que son sens du réel est surpassé par la capacité de penser et de sentir tous les possibles, l'Autrichien s'établit dans son monde musical où l'indéterminable et l'incompréhensible l'emportent sur le précis et le clair. Il a pourtant réussi dans les arts plastiques, et son art typique a été le baroque. Car le baroque, à sa manière, exprime son âme. Le baroque est, en effet, le mouvement qui revient sur soi, la pesanteur devenue légère, le mouvement incompréhensible autour d'un centre indéterminé pour lequel toutes les dimensions se valent. Mouvement qui « ne se termine jamais à un sommet, à un point abstrait ; il demeure riche et entortillé comme notre genre de vie... Nous ne nous cramponnons pas à l'amour et à la haine comme le Russe ; nous ne sommes pas bourgeois comme l'Anglais ou systématiques comme l'Allemand. Nous connaissons toutes ces richesses de la création et de l'action, nous les comprenons, nous vivons dans leur large espace, mais nous ne les réalisons pas. Par l'abondance de nos dons nous gagnons le plaisir de vivre dans cette plénitude, parce que nous sommes les hommes de beaucoup de possibilités, mais non les hommes de réalités déterminées » (p. 230). En somme, conclut M. Hans Prager, l'Autrichien vit au milieu de toutes les destinées, de toutes les formes de vie et de tous les états psychologiques. « Nous sommes surtout des hommes du milieu et de la limite. »

Mais, après avoir décrit le type ancien et encore durable, M. Prager déclare que la jeunesse présente des traits nouveaux. Elle est déchargée d'un passé qui ne peut rien signifier pour elle : « à la jeunesse autrichienne d'aujourd'hui finit le problème autrichien. » Pour elle, les frontières sont les frontières des classes et les frontières des partis. Les problèmes et la tragédie des générations précé-

dentes ne font pas partie de son expérience ; à la place des questions territoriales se posent pour elle des questions sociales. Et c'est le résultat de l'histoire : parce que les Autrichiens d'autrefois n'ont jamais pu se décider pour une forme de vie, la décision leur a été enlevée. Le rythme de vie change : une nouvelle période imprévisible commence. Il reste cependant qu'un peuple s'est montré, dans son art, dans sa vie spirituelle, dans sa destinée historique et dans ses hommes, une unité : les forces opposées qui étaient en lui et les circonstances les plus dangereuses n'ont pu rompre cette unité. Ainsi se justifie une devise de la Maison d'Autriche : « Indivisible et inséparable. »

IV

Il ne nous appartient pas d'apprécier la valeur de cette documentation et le sérieux de ces analyses psychologiques. Avoir traversé l'Autriche plusieurs fois et éprouver pour ses habitants une vive sympathie ne donne pas une compétence pour pénétrer leur âme. Du moins nous avons le droit de nous demander si la documentation est complète.

Déjà, en parcourant le tableau de la littérature, nous aurions voulu être sûr que ces artistes raffinés représentaient vraiment l'ensemble de leur peuple. La mort tragique de Hugo von Hofmannsthal ne serait-elle pas le signe d'un déséquilibre et d'une fausseté de cet art ?

Mais il y a une lacune certaine et beaucoup plus grave. Plusieurs fois, dans *Ewiges Œsterreich*, on mentionne les Juifs et on parle d'eux avec sympathie. Nous ne nous en plaignons certainement pas. Au contraire. Mais nous constatons, p. 227, que le Catholicisme est traité par M. Hans Prager de manière incroyable. Pour l'honneur

de l'auteur, nous aimons à croire qu'il est un Juif ignorant tout de l'Église de Jésus-Christ. En tout cas, il est très étonnant de faire intervenir les Habsbourg et l'Espagne dans la formation psychologique de l'âme autrichienne (p. 225 et suivantes) et de ne pas faire intervenir le Catholicisme. Sans doute, les interventions abusives du gouvernement impérial ont souvent immobilisé et stérilisé la religion ; cela n'empêche pas que, depuis Jean de Capistran, dont le souvenir est attaché au chevet de la cathédrale de Vienne, bien des saints ont agi sur les peuples d'Autriche. Aujourd'hui encore, pour le visiteur étranger, le « gelobt sei Jesus Christus » atteste une puissante tradition séculaire : depuis les rives de l'Adriatique jusqu'au-delà de celles de la Vistule, quand les enfants rencontrent un prêtre, cette invocation retentit sur leurs lèvres dans toutes les langues de l'ancienne monarchie.

Une seconde lacune (voulue peut-être) est aussi grave. Pour des peuples encore en partie illettrés, la patrie s'identifie à la religion et à tout ce qui vaut absolument. Pour les civilisés, la patrie est le véhicule des valeurs suprêmes, elle ne peut être la valeur suprême. Parce qu'elle peut imposer aux individus les plus douloureux sacrifices, elle est en rapport étroit avec ce qu'il y a de plus haut, elle n'est pas ce qu'il y a de plus haut. Si la patrie venait à ruiner absolument ce qui pour le civilisé donne un sens à sa vie, il renoncerait à elle. Imaginons une France bolchévisée : nous voudrions qu'elle durât encore, parce que nous espérerions sa libération. Mais si elle devait être bolchévisée à jamais, nous préférerions qu'elle fût engloutie sous les flots.

Or l'Autriche d'aujourd'hui est partagée entre deux conceptions de la vie absolument opposées : le Christianisme social et le socialisme matérialiste de Marx. Nul doute que, pour un chrétien, mieux vaut la mort de l'Au-

triche que la domination de Moscou. Nul doute que, pour les disciples de Marx, mieux vaut la disparition de la République que la persistance d'une hégémonie catholique. Pour savoir si l'Autriche peut être une patrie, il faudrait donc étudier, non seulement les idéologies, mais les dispositions et les situations réelles des deux grands partis qui se disputent le pouvoir. Un peuple peut posséder tous les éléments qui constituent la patrie : il n'aura une patrie que s'il veut en avoir une. Et que celui-ci veuille en avoir une, cela dépend, au fond, des possibilités de sa religion et des possibilités de son matérialisme.

Reste en tout cas — et cette conclusion est de première importance — que le peuple autrichien a de quoi avoir une patrie. L'enquête des écrivains d'*Ewiges Œsterreich* le prouve, et elle aurait pu remonter bien plus haut dans l'histoire : montagnes et fleuves, paysages, art, littérature, habitudes sociales, traditions, sentiment d'une communauté de vie, religion, tous les éléments normaux des patriotismes se rassemblent ici pour former une âme commune. On a le droit de penser que, si les Habsbourg avaient eu pour eux assez de siècles et assez de sagesse, ils auraient pu, en se fondant sur l'esprit collectif de leurs sujets d'Autriche, gagner de proche en proche Magyars, Transylvains, Tchèques, Slovènes, Croates, Polonais, Ukrainiens, et réaliser un Empire unifié comme les Capétiens ont fait la France. Mais la catastrophe de 1918 a rejeté cette hypothèse dans le domaine de l' « Uchronie ». Et peut-être qu'en rendant à jamais impossible le grand Empire unifié, elle a également rendu impossible l'existence de ce qui reste d'Autriche.

Tant qu'il y avait une Hongrie, une Bohême, une Galicie, etc., soumise à leur influence, les gens de Vienne, de Gratz, de Salzbourg et d'Innsbruck prenaient conscience de leur germanisme si particulier. Point d'aboutissement

l'une histoire qui était la leur, ils avaient à organiser l'avenir d'un monde qui ne se confondait avec aucun autre. L'importance de leur originalité était évidente. Maintenant que leur Autriche est réduite au rang d'une Suisse, il leur semble n'être plus qu'un satellite par rapport à l'Allemagne. Une loi d'attraction s'exerce aussi entre les peuples : une masse de civilisation puissante et dense attire les masses de même nature. Ainsi, tant que Chambéry et Nice gravitèrent autour de Turin dans la petite monarchie piémontaise, ces villes, conscientes de leur rôle, ne souhaitèrent rien de plus. Le jour où le Piémont fut absorbé dans une Italie unifiée, Chambéry et Nice comprirent que l'axe de la nouvelle Italie était séparé d'elles, et alors s'exerça sur elles la toute-puissante attraction de la France. Est-il possible qu'une attraction de ce genre n'entraîne pas la trop petite Autriche? Cette attraction est-elle d'une autre nature que celle qui fit tomber Venise et Rome sur la monarchie italienne, Venise et Rome qui pourtant avaient leurs particularismes tant de fois séculaires et combien puissants ?

Lutte possible entre une attraction de masses et un esprit collectif qui voudrait survivre. Mais il y a plus grave : tout le monde sait que la République d'Autriche, formée d'une capitale industrialisée et de provinces montagneuses, constitue un État économiquement inadapté. Elle est obligée d'acheter beaucoup plus qu'elle ne vend. Sans doute, prétendent les économistes, elle est capable de trouver de nouveaux débouchés, et elle parviendra un jour à se suffire. Mais, s'il faut attendre trop longtemps, les Autrichiens ne perdront-ils pas patience et n'estimeront-ils pas plus simple de s'unir avec l'Allemagne, dont la grandeur économique passée peut être tenue pour un gage d'avenir ?

Ce sont là des points d'interrogation qu'il fallait au

moins poser. A comprendre la gravité des problèmes qui mettent en jeu le salut éternel et le bien-être temporel de tant d'âmes, on éprouve de l'admiration et de la sympathie pour Mgr Seipel et le groupe chrétien-social qui ont tâché, parmi tant d'écueils et de tempêtes, de guider le frêle esquif autrichien.

GASTON RABEAU.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Progrès — Civilisation — Culture

Février 1916.

I. — La guerre change les idées. Elle en remet toute une quantité en question. L'une des principales est l'idée de progrès. La plupart des gens croyaient ferme comme roc au progrès. Aussi on les entend s'étonner, se scandaliser de la guerre : « Au XXe siècle, dans un siècle de progrès ! » Cette notion de progrès était un dogme de la religion laïque, que voici terriblement attaqué.

II. — Mais d'abord qu'entend-on par progrès généralement parlant ? C'est une notion assez vague en somme. C'est l'idée à la fois que les connaissances humaines augmentent sans cesse, que la vie pratique est de plus en plus améliorée par les inventions scientifiques, que les conceptions morales se raffinent et que le respect de la personne humaine devient plus délicat. Rôle de l'idée d'évolution.

III. — Avant de nous interroger sur la réalité du progrès ainsi conçu, il est important de noter :

A) d'abord qu'elle est assez récente : querelle des Anciens et des Modernes. Fontenelle. Condorcet. Le XVIIIe siècle. La Révolution.

B) que pour beaucoup de grands esprits le progrès est une pure illusion, au moins le progrès moral.

a) Église catholique : point de vue à indiquer plus tard.

b) Rousseau : lettre sur les Sciences et les Arts. Loin de développer la moralité, les sciences et les arts ont produit la décadence. Instinct de propriété, etc...

c) Nietzsche : le soi-disant progrès moral est un affaiblissement des mœurs ; elles ont tourné au douceâtre. Les valeurs initiales étaient les bonnes, parce que c'étaient celles qui avaient été posées par les maîtres : bon : violent, etc... Etymologies. Les vertus guerrières et de proie sont les vraies. Le christianisme comme agent de démoralisation. La révolte des esclaves dans la morale. Proclamation de l'égalité. Encensement de la pitié et du respect des faibles comme de vertus capitales. Création des valeurs propres à protéger les inférieurs. Épanouissement du ressentiment nourri pendant des siècles pour le monde juif, mais sous des formes doucereuses. Ruse des prêtres. Démocratisation — Amoindrissement du type : homme. Rabaissement de la capacité humaine. En somme avilissement de plus en plus grand au lieu de progrès.

Aussi nécessité d'un renversement de toutes les valeurs. Apologie du paganisme. La vie parfaite, la vie rude. Égoïsme héroïque. Le surhomme. La morale rapprochée de l'esthétique : se prendre pour matière de quelque chose de plus haut, de mieux ; se forger, se construire.

d) Darwin : Sélection naturelle. L'idée d'évolution semble favorable au progrès. Mais il va à l'encontre de la sélection qui en est une loi. En effet d'une part les progrès scientifiques permettent de conserver les vies fragiles, et la morale plus délicate y oblige. Ceci contrarie la sélection, encombre la société d'existences inutiles. L'œuvre de la civilisation consiste à neutraliser les effets de la sélection naturelle.

Nietzsche et l'Évolutionnisme : deux façons de considérer le progrès comme tout autre chose qu'une amélioration. Le progrès n'est donc pas un fait d'une évidence absolue.

IV. — Pour s'y reconnaître, nécessité de distinguer plusieurs sortes de progrès :

a) progrès scientifique ou des connaissances. C'est un fait. Il ne sert de rien d'invoquer les connaissances dynamiques des hommes qui ont dressé les pierres levées, etc..., ou des Égyptiens. Il a pu y avoir des catastrophes qui ont englouti certaines acquisitions qu'il a fallu ensuite retrouver. Mais dans l'ensemble on n'a cessé d'avancer. Progrès même en psychologie. Meilleure connaissance de l'homme.

b) Progrès pratique. Étroitement dépendant du premier et également incontestable.

c) Mais le progrès moral c'est autre chose. Il ne suffit pas à l'homme de savoir davantage pour valoir davantage. Erreur platonicienne. La nature humaine est toujours la même. On peut la connaître mieux et prévoir et prévenir ses effets (Prévoyance sociale, lois, organisation des sociétés), mais on ne la change pas dans son fond. L'individu est toujours le même. Pas un sentiment n'a été aboli, pas un seul n'a été créé. On a pu apprendre à mieux les voir ou les exprimer ; on a pu aider par là à leur nuancement ; mais on n'a rien ajouté de nouveau au cœur humain, pas plus qu'un nouveau sens à l'organisme ou une nouvelle faculté à la raison. Ainsi s'explique que des opinions aussi divergentes que celle de Nietzsche et celle du vulgaire puissent se former. On croit voir l'homme marcher tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, parce qu'en réalité il ne bouge pas.

V. — Il faut arriver à cette idée que les civilisations sont des produits divers, absolument impossibles à hiérarchiser et que l'ordre historique ne correspond à aucun ordre moral. Qui oserait dire maintenant que le moyen âge était une époque moins civilisée que l'âge moderne? Songer à tous les sentiments qu'il a connus et que nous ignorons ; ce qui est tombé compense largement ce qui

est apparu. Foi, mépris de la mort, facultés mystiques. Si nous avons acquis un sentiment plus exact de l'égalité, de la liberté, de la justice, nous avons perdu peut-être celui de l'espérance, de la charité. Nous sommes dans un autre règne moral ; mais le soleil qui l'éclaire n'est pas plus brillant. Et l'on comprend même qu'à certains esprits il puisse sembler plus terne. Survivances : gens qui vivent dans leur temps comme en un autre âge.

Pour bien comprendre, il faut penser à l'art. Pas de progrès artistique. Des écoles : des conceptions différentes. Les primitifs ne sont pas des précurseurs ; ils sont les représentants d'un art particulier, différent de l'art antique comme de celui de la Renaissance. Et de même que dans une forme d'art tel ou tel élément : dessin ou couleur, décoration ou vérité immédiate, tient une place prépondérante, de même dans une civilisation. Ce peut être une civilisation surtout matérielle, ou surtout morale, ou surtout intellectuelle. Aucun élément n'est jamais absolument absent ; mais il y a une certaine proportion qui peut être en faveur de celui-ci ou de celui-là. La civilisation romaine était une grande civilisation intellectuelle et politique. Celle du moyen âge une grande civilisation religieuse et mystique, etc... Mais en aucun cas l'élément matériel ne suffit à lui seul à faire une civilisation. Il est ridicule de dire que le XVIIe siècle est une époque de plus grande civilisation que le Moyen Age parce qu'on y connaissait l'omnibus. Et il est aussi ridicule de dire que notre époque est plus civilisée que la précédente à cause du chemin de fer ou de l'aéroplane.

Ainsi les notions de civilisation et de barbarie sont des notions relatives. Pour une civilisation donnée, les autres civilisations apparaissent comme des barbaries. Et il y en a toujours une en particulier qui, étant l'antagoniste directe, semble un résidu de toutes les barbaries : ainsi

l'Ancien Régime pour l'âge révolutionnaire, et réciproquement, si l'on peut dire. Exactement comme en art. Chaque école a son antagonisme, qui lui apparaît comme la somme de toutes les erreurs.

VI. — Est-ce à dire que civilisation et barbarie soient des mots absolument interchangeables suivant les points de vue et n'aient aucun sens positif? Il est absurde de dire que toute société est civilisée, et au même degré que toutes les autres. Il y a des nègres et des blancs. Il n'y a civilisation que quand il y a une certaine indépendance de l'esprit par rapport à la matière, une certaine spéculation, un certain arrachement à l'utilité immédiate, un certain désintéressement général des esprits, une certaine façon de concevoir le monde et la place de l'homme dans le monde, une philosophie, une religion. Mais nous avons voulu dire seulement qu'il y avait plusieurs formes possibles de cet état.

JACQUES RIVIÈRE.

Religion et culture

C'est une fort heureuse idée qui a inspiré la collection des *Questions disputées*.

Comme son titre le suggère, celle-ci publiera des études, qui ne prétendent pas être définitives et fermes en tous points, sur les problèmes nouveaux qui ne sauraient être, d'ores et déjà, résolus avec une entière certitude. Cette modestie est de bon aloi et sagesse véritable. Tant de questions sont actuellement controversées, tant de difficultés se rencontrent dans leur examen, qu'on ne peut raisonnablement prétendre apporter, sur-le-champ, une réponse nette et décisive, fût-ce au nom du christianisme.

Celui-ci fournit des principes, un esprit, une méthode, mais de là à déclarer les applications pratiques, à donner des solutions à tous les conflits, il y a un monde. On ne peut procéder dans l'étude de ces problèmes que par approche et élaboration partielle. C'est, au vrai, une entreprise collective, une coopération de tous les travailleurs. Des points de vue et des recherches individuelles, se corrigeant et se complétant peu à peu, naîtra la pleine lumière.

M. Maritain inaugure cette collection par une étude vigoureuse et alerte sur les rapports nécessaires de la religion et de la culture (1). Le terme de *culture* est choisi de préférence à celui de *civilisation*, parce qu'il implique un élément rationnel, alors que la civilisation met surtout en valeur l'aspect politique et social du développement humain ; ainsi entendue, elle est naturelle à l'homme comme conforme à ses inclinations primordiales. Si ce développement est moral, il va de soi que la religion doit y jouer un rôle prépondérant ; non toutefois une religion naturelle et nationale, limitée à telle forme de culture, mais une religion surnaturelle et universelle, apte à favoriser et achever toute civilisation humaine.

Or la culture « moderne » est anthropocentrique, un « humanisme séparé de l'Incarnation » où s'affirme la suprématie de l'économique dont l'idéal est celui de la production, de l'accroissement sans limite des richesses. A l'opposé, la culture chrétienne est véritablement humaine, respecte les hiérarchies essentielles et met la vie contemplative au-dessus de la vie active. Si, d'ailleurs, la religion du Christ doit pénétrer la culture pour le bien même du monde et des âmes, il est clair que l'Église n'est pas la civilisation, et que celle-ci, même chrétienne, demeurera toujours, par bien des attaches, terrestre, temporelle et même déficiente ; on ne saurait en rendre le christianisme responsable.

Dans la conclusion sur la pensée catholique et sa mis-

(1) Paris, Desclée, de Brouwer.

sion, M. Maritain définit la tâche intellectuelle du catholique : penser le monde moderne dans l'éternel ; développer un esprit de conquête, libéré des formes caduques du passé, pour s'adapter aux questions et aux besoins d'aujourd'hui. Bref, on retrouve dans cet opuscule l'application lucide et rigoureuse de deux idées chères à l'auteur : primauté de l'intelligence, transcendance du spirituel.

Puisqu'il s'agit de *Questions disputées*, il est permis de se séparer de l'auteur sur quelques détails. Le Dieu d'Israël n'a-t-il jamais été un Dieu national ? (p. 23 et 24) La politique d'Aristote est loin d'être à l'abri de tant de reproches et, par certains côtés, serait bien « moderne ». Surtout, le tableau du monde actuel est parfois poussé trop au noir (p. 44, 47). J'entends bien que l'auteur condamne les tares de la culture moderne comme telle, mais celle-ci est, qu'elle le veuille ou non, héritière d'un passé chrétien qui lui a fourni ce qu'elle a de meilleur et dont on ne peut faire abstraction.

Quoi qu'il en soit, cette étude est fortement pensée et extrêmement suggestive. Si elle ne prétend pas être complète, les notions qu'elle élabore sont bienfaisantes et d'une particulière opportunité.

C. Spicq, O. P.

Histoire du Saint-Simonisme

L'*Histoire du Saint-Simonisme* (1) de M. Sébastien Charléty est un livre dont l'importance aurait depuis longtemps justifié une nouvelle édition. Sa présentation fait honneur au goût du libraire Paul Hartmann : bon

(1) Sébastien Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme (1825-1864)*. Paris, P. Hartmann, 1931, 1 vol. in-8°, 386 p. 45 fr.

papier, impression soignée et, ce qui n'est pas un luxe dans une étude historique, seize héliogravures. Comment suivre les aventures des apôtres saint-simoniens sans voir quelques décors, l'ancienne rue Taranne où Bazard venait commenter la doctrine, la maison de Ménilmontant où quarante membres de la Famille essayèrent de vivre en commun? (1) Et surtout, comment ressusciter cette étonnante comédie humaine sans voir les acteurs : Enfantin, la main sur une poitrine où « Le Père » flamboie en lettres capitales ; Michel Chevalier, dont les yeux trop vifs ne pourront pas rester toujours fixés sur un rêve ; Félicien David, une tête de Christ pour opéra italien ; Hippolyte Carnot, généreux, mais confortable ; Duvernier, aux traits si distingués, l'apôtre qui écrit des vaudevilles ; Arlès-Dufour, l'ami généreux, trop lucide pour entrer dans la Famille, trop bon pour l'abandonner ; Henri Fournel, près duquel on voudrait voir sa femme Cécile.

M. Charléty n'a pas sensiblement modifié le texte de sa première édition. Quelques sondages nous ont montré de multiples retouches purement littéraires ; on aura une sensation très nette de ce polissage raffiné en comparant les deux rédactions de l'alinéa qui établit l'influence du Saint-Simonisme sur le libéralisme (2). Le calendrier saint-simonien a disparu, ce qui est regrettable. Une table des noms cités manquait à l'édition de 1896 : pourquoi n'avoir pas fait disparaître cette grave lacune? Enfin l'excellente bibliographie a été complétée par les soins du *Centre de documentation sociale* : ajoutons pourtant le « Bulletin de la Société française de philosophie » : *Célébration du centenaire de la mort de Saint-Simon* (janvier 1925), l'intéressant article de M. Harold A. Larrabee, *Un chapitre*

(1) C'est le n° 145 de la rue de Ménilmontant. La pioche des démolisseurs ne la menace pas encore.

(2) P. 470 de la 1re édition et p. 358 de la nouvelle. Certains changements à la fin de l'Avant-Propos et dans les dernières lignes du livre.

u connu de la vie d'Henri de Saint-Simon. Son rôle dans s négociations de Lille (1), et surtout la collection si nportante de notes publiée par M. Albert Mathiez dans *es Annales historiques de la Révolution* (2).

Il est vrai que dans l'histoire du Saint-Simonisme la ersonnalité de Saint-Simon a plutôt la valeur d'une nbre. En relisant l'ouvrage de M. Charléty, les Saint-moniens apparaissent infiniment plus intéressants que aint-Simon ; pour une fois, ce sont les disciples qui font gloire du maître. Saint-Simon ne fut pour eux ni le essager d'une parole inspirée ni le théologien d'une octrine : il fut plutôt le personnage mythique qui leur oargnait l'impression désagréable d'être des enfants sans ère.

« Les Saint-Simoniens ne virent et ne cherchèrent dans vie aucune grossière apparence de surnaturel ; elle leur embla, pourtant, comme sa pensée, marquée d'un signe. 'il leur arriva de s'écarter de ses vues au point de les endre quelquefois méconnaissables, ils eurent toujours oin de montrer que leurs propres idées n'étaient qu'un éveloppement de celles du maître. Ils lui firent hommage e toute leur raison et de toute leur folie. » (p. 1) M. Sébas-en Charléty écrit encore : « L'obscurité même de sa ensée difficile à suivre et surtout les lacunes faisaient de ui un initiateur, un prophète... » Il n'y a là nulle ironie ; u plutôt, comme il arrive parfois avec les réformateurs ociaux de ce siècle, l'ironie est dans les faits, non dans les ntentions de l'historien. Qu'apporte Saint-Simon ? Une nspiration sans paroles, une invitation aux voyages, ce u'un autre mage journaliste, Keyserling, appelle mysté-eusement « le Sens ».

C'est pourquoi il rebuta tous ceux qui ne pouvaient se

(1) Dans *La Révolution française*, 1929, p. 194-316

(2) En 1925 (en particulier le compte-rendu de *La Vie de Saint-imon* publiée par Maxime Leroy aux *Cahiers verts*), 1926, 1928 et 929.

contenter d'un trépidant dynamisme mental : Augus
Thierry renonça à ses fonctions de secrétaire ; Augu
Comte le quitta en cassant les vitres ; l'économi
Dunoyer ne le prit pas au sérieux ; Charles Fourier le tr
tera de « radoteur économiste ». Le Saint-Simonisme
effet ne pouvait exister qu'à la condition d'être un péc
de jeunesse.

Felix culpa... « Les jeunes gens trouvèrent dans
Saint-Simonisme l'orgueil d'une initiation aux mystè
des plus graves problèmes et la joie d'appliquer sans pei
une rapide et décisive réponse aux plus hautes question
Tous ceux dont l'âme était désemparée, en quête d'u
croyance ou impatiente d'agir, tous ceux qui, las de
banalité des opinions reçues, désiraient *autre chose*, q
fatigués de l'inaction où quelque insuffisant métier laiss
sommeiller leur âme, avaient pour elle de l'ambition, to
ceux-là vinrent à eux, comme en d'autres temps on
vers le cénacle littéraire ou le club politique. » (p. 46)
n'étaient pas des ratés ou des snobs ; il y avait des po
techniciens, des médecins, des ingénieurs ; certains bri
rent leur situation, sacrifièrent leur fortune. Pour les u
ce fut une folie passagère, avant de devenir fouriérist
catholiques ou hommes d'affaires ; pour quelques ra
fidèles, ce fut une foi de toute la vie ; pour tous, ce
notre passé.

La retraite à Ménilmontant, les cortèges en uniform
dans les rues de Paris, les Pères qui prêchent en co
d'assises, l'expédition égyptienne des Compagnons de
Femme, la naïveté déconcertante des projets et des at
tudes, tout cela paraît bien ridicule parce que nous so
mes dans une ville où un défilé de l'Armée du Salut f
rire et parce que nous avons oublié nos grands-pères c
promenaient la déesse Raison dans Notre-Dame. Comte
Auguste Comte, grand prêtre de la Religion de l'Hun
nité, les Saint-Simoniens sont les héritiers directs c
théophilanthropes, des révolutionnaires qui proposaient
culte de la Raison, des Parisiens qui acclamaient Rob

pierre pontifiant au nom de l'Être Suprême. Lorsqu'on pense à la nature essentiellement religieuse de la Révolution française, à la violence de cette secousse spirituelle, à la misère philosophique de l'Empire, la rêverie saint-simonienne s'élève au-dessus des caricatures que les Saint-Simoniens eux-mêmes nous ont léguées. C'est un chapitre assez pauvre de l'histoire intellectuelle du XIXe siècle, mais un chapitre émouvant de son histoire sentimentale.

C'est aussi un chapitre bien curieux de son histoire économique. Le Père Enfantin fut en effet administrateur de la compagnie P.-L.-M. On sait que les Saint-Simoniens furent les premiers apôtres du canal de Suez, ce que M. de Lesseps oubliait volontiers, ne se souciant peut-être pas de collaborer avec des ingénieurs qui attendaient la révélation de la Femme-Messie. Mais les travaux très réels de l'équipe égyptienne ne représentent qu'une partie de leur activité. Dans la banque, dans l'industrie, dans les chemins de fer, dans les conseils de l'État, on les retrouve plus ou moins saint-simoniens, mais toujours actifs, ouverts aux grandes entreprises, ayant un sens poétique des affaires.

En même temps qu'il réédite sa thèse, le recteur de l'Université de Paris publie des pages choisies d'Enfantin groupées sous quatre rubriques : *Economie politique*, *Religion*, *Politique* et *Projets pratiques* (1). Les appels à l'Orient où surgira la Femme voisinent avec un rapport à la Société d'études du Canal de Suez et des vues sur la colonisation de l'Algérie. Ces textes livrent le secret du Saint-Simonisme : une religiosité condamnée à un perpétuel tourbillonnement.

HENRI GOUHIER.

(1) S. Charléty, *Enfantin*, dans *Réformateurs sociaux*, collection de textes dirigée par C. Bouglé, Alcan. 1930, 1 vol. de 110 p. 15 fr.

Le problème France-Italie

Il serait difficile de dénombrer tous les livres qui ont été publiés sur le fascisme italien. Sauf de rares exceptions, ils sont à ce point l'œuvre de partisans dévoués jusqu'à l'aveuglement ou hostiles jusqu'à l'injustice, qu'ils ont peu de prise sur l'opinion publique de France. Le dernier venu, bien qu'il soit un plaidoyer fort habile, comporte de telles marques de sincérité et de sympathies françaises qu'il peut n'être pas sans intérêt d'y rechercher le dernier état de ce que le volume appelle bravement lui-même « le problème France-Italie (1) ».

Pour suivre l'auteur sur le terrain où il se place, on est contraint de faire délibérément abstraction du point de vue religieux et des rapports du fascisme avec le Vatican. Non que l'auteur ne tienne compte, en trois ou quatre passages, de la formation catholique de l'esprit italien; mais il a l'évidente volonté de ne pas insister sur une situation où sa thèse risquerait de trouver moins de confirmations que de difficultés. C'est donc sous le bénéfice de réserves formelles à ce sujet — qui nous tient particulièrement à cœur — que l'on peut aborder la grave question qu'il a le dessein de traiter.

Rendons-lui d'abord cette justice, après son ami et préfacier Émile Buré, que si, inversant le mot de Pascal, il ne s'est pas fait égorger pour l'histoire en faveur de laquelle il témoigne, ce n'est vraiment pas de sa faute. Accouru à notre aide dès août 1914 avec les premiers volontaires italiens, il s'est vaillamment battu en Argonne, y a été grièvement blessé et y a conquis la Légion d'honneur. Il n'a quitté le front français que pour rejoindre, en Italie, d'Annunzio et Mussolini, et prêcher à ses compatriotes l'entrée en campagne aux côtés des Alliés. Après

(1) Par Camillo Marabini, avec une préface d'Emile Buré, xv-203 p. in-16 (Les Éditions européennes, Paris, 1931).

quoi il se battit dans leurs rangs pour la cause commune. Voilà pourquoi il a droit à être écouté et discuté avec une sincérité égale à la sienne.

Commençons d'abord par marquer les points où nous sommes spontanément de son avis, et ceux où, à la réflexion, nous pouvons loyalement le partager.

Nul Français, je crois, ne sousestima l'importante efficacité à notre profit de la neutralité déclarée par l'Italie dès le début de la campagne. La sécurité acquise de notre frontière du Sud-Est libéra, pour la future bataille de la Marne, les troupes dont le contingent était nécessaire pour infliger aux ennemis ce coup d'arrêt qui changea définitivement l'orientation de la guerre. De même, tous, ici, ont apprécié à leur juste valeur la collaboration des unités italiennes sur le front de France, la valeur légendaire des « Alpini », le redressement sur le Piave, et même Vittorio-Veneto, — bien que (j'essaierai plus loin d'en montrer les raisons) nous ne puissions entièrement partager, sur cette victoire, l'appréciation de l'auteur.

Il est exact, d'autre part, de dire que l'existence du fascisme en Italie ne peut ni ne doit rendre impossible une entente, pas plus que l'existence du tsarisme en Russie ne rendit impossible une alliance. Il paraît bien avéré que, surtout dans nos partis de gauche, on ait eu, sur ce point, des aversions ou des scrupules vraiment hors de matière et de saison.

Plusieurs pages de notes très intéressantes font connaître ou rappellent dans quelles conditions — car l'Italie posa des conditions formelles — fut décidée, sur les instances des Alliés, la collaboration militaire de la péninsule. Il n'est guère, entre les deux pays, de question plus épineuse. Elle perd beaucoup de ses difficultés, — sans y gagner, du reste, aucun agrément, — à être considérée à sa stricte place, c'est-à-dire dans le cadre de stipulations internationales dûment notariées. Elles avaient été longuement et soigneusement préparées par les hommes de « l'égoïsme sacré », qui avaient, alors, sur les nôtres, cette supériorité

de la liberté d'esprit que donne la paix, et qui, pour en sortir, exigeaient le fameux « parechio », c'est-à-dire des compensations qu'ils déclaraient être un minimum. Ces compensations ont-elles été fournies, à cette heure, dans l'exacte exécution de la lettre et dans l'exacte interprétation de l'esprit? Très simplement, textes et réalisations envisagés et comparés, il me semble difficile de le soutenir, et plus encore peut-être de le prouver. Il y a là des gonds qui grincent encore, et où il serait possible de mettre de l'huile.

De même peut-on comprendre, au moins partiellement, l'agacement assez énervé de l'Italie à se heurter sans cesse à cette sorte de mystique balkanique qui se résume à faire de la Serbie la prunelle de l'œil européen. Singulière, tragique, et à la fois un peu redondante destinée de cette nation ressuscitée, au sort de laquelle finissent par aboutir, malgré de longs détours et cheminements, les préoccupations et tractations des chancelleries et les houles de l'opinion. Là-bas a couvé la guerre de 1914, et les appréhensions d'un incertain lendemain y élisent de nouveau domicile, pour une part très notable. La Serbie fut — on sait à quel point de mépris inconsidéré et d'injuste haine — le *Delenda Carthago* de l'Autriche. Elle obsède aujourd'hui le fascisme à un point qui devient chroniquement dangereux; et la façon dont elle a gobé le Monténégro n'est sans doute pas pour lui rallier les particulières sympathies de la dynastie italienne elle-même. (Étrange, au demeurant, cet escamotage de la Principauté devenue petit royaume, et qui, en 1914, se dressa sur ses ergots, avant tout le monde, contre l'ennemi, à la voix de la Russie. Tout cela, en 1919, disparut comme muscade et sans crier gare!)

Si l'on tente de totaliser la puissance que donnerait une entente ou une alliance franco-italienne, il n'est pas malaisé de concevoir quel axe elle fournirait à la politique générale de l'Europe. M. Marabini a beau jeu d'y insister et de multiplier les considérations les plus favorables à ce

ıi fut longtemps un rêve, et qui pourrait, avec quelque plication réciproque, devenir un projet plein d'attraits. ır — encore un point où ses appréciations apparaissent stes — l'Italie, et l'Italie fasciste, expressément, sont, en it, fort au-dessus des railleries, blessantes parce qu'in-stes, qui furent trop longtemps de tradition sur les sol-ıts du roi de Naples.

Ce n'est pas en vain qu'avec une méthode et une gueur viriles, le Duce malaxe depuis plusieurs années, ɔn seulement la jeunesse, mais l'adolescence et même enfance. A cette sorte de dressage national, des généra-ons se forment et s'élèvent, dont la force physique étaie fierté patriotique et qui font, à la nation, des cadres ilitaires d'élite et des cohortes d'une allure martiale, ɔire conquérante. Dans les trois directions, sur terre, sur ıer et dans l'air, une force croît sans cesse qui s'impose la considération et dont l'hostilité serait grave, comme collaboration serait précieuse.

Les diverses considérations que nous venons de faire et ue l'on pourrait encore compléter sont autant d'adhé-ons à la thèse soutenue par l'auteur. Nous relèverons, vec la même sincérité, les lacunes de son exposé qui ris-uent d'en fausser partiellement la portée, et par où son laidoyer s'amenuise.

Essayons d'abord de liquider cette question sans cesse enaissante de la victoire de Vittorio Veneto, à laquelle n attache, à mon avis, une importance exagérée d'un ôté, et de l'autre insuffisante. Une longue note de sept ages, dans le livre de M. Marabini nous fournit les élé-ıents essentiels en l'espèce. « Du 24 octobre au 4 novem-ıre 1918, l'Italie triomphe à Vittorio Veneto », dit l'au-eur. C'est incontestable. La défaite de l'Autriche-Hon-grie, par l'armistice signé à la villa Giusti, mettait les chemins de fer autrichiens à la disposition de l'armée ita-ienne qui, par la Bavière, pouvait pousser sa pointe dans a direction de Berlin.

Foch se préoccupa aussitôt de l'exploitation de cette

nouvelle route, comme il faisait monter en France le pr
jet d'offensive de l'armée Castelnau ; tandis que Lude
dorff et Hindenburg, devant la débâcle autrichienne, pe
daient tout espoir. La lettre de Ludendorff qui e
témoigne, datée du 7 novembre 1919, est reproduite p
l'auteur d'après la publication toute récente qu'en fit u
journal bavarois.

Tout cela tient fort bien : fin octobre, grande victoi
italienne qui ouvre la Bavière à l'invasion, décourag
définitivement l'État-major allemand et précipite l'armi
tice. D'accord. Mais nous ne le sommes plus sur ce qu
s'est passé dans les mois précédents.

Vittorio Veneto est de fin octobre. Or, dès l'été 191
note l'auteur lui-même, Foch réclame de Diaz une offen
sive de grand style sur le front autrichien, en concordanc
avec l'offensive menée en France. Après une défait
autrichienne, en juin, l'occasion se montrait d'autant plu
opportune. Malgré l'insistance de Foch et de Clemenceau
Diaz refuse. Pourquoi ? Parce que, dit l'auteur, des info
mations sûres lui donnent comme certaine et imminent
une formidable attaque autrichienne, qu'il veut l'attendr
de pied ferme, lui tenir tête et passer ensuite à la pour
suite.

D'où il ressort : d'abord que l'attaque annoncée d'un
façon sûre, imminente, durant l'été, Diaz l'attendit jus
qu'à fin octobre ; ensuite qu'il refusa pendant plusieur
mois de se conformer aux instances du chef suprême de
armées alliées, rendant ainsi partiellement inefficace l
commandement unique dont c'était précisément le bu
de coordonner les activités de toutes les armées. Cela aus
est incontestable.

Ajoutons encore que, dans la lettre de Ludendor
publiée par M. Marabini, le Quartier-maître général alle
mand écrit formellement qu'après la défaite autrichienn
de juin, il ne pouvait plus compter sur l'aide austro-hon
groise. « Il était incertain que l'Autriche elle-même pû
résister à une forte attaque italienne ». Tel était évidem

ment l'espoir de Foch, et c'est pourquoi il réclamait cette offensive que Diaz refusa pendant plusieurs mois.

Si donc je ne conteste nullement la portée de Vittorio Veneto au moment où se produisit la bataille, il ne me parait pas, d'autre part, contestable qu'une offensive, déclenchée et poursuivie selon les désirs de Foch, aurait amené beaucoup plus tôt un résultat, sinon aussi éclatant, du moins pareil, et qu'en tout cas, la « formidable attaque autrichienne » eût été rendue radicalement impossible par la nécessité de répondre à l'offensive talonnante.

On voit donc, d'après la précieuse note de M. Marabini elle-même, que, sans rabaisser la valeur, en soi, de la victoire de Vittorio Veneto, il n'en reste pas moins qu'elle fut tardive et payée, durant au moins trois mois, par les durs efforts des autres alliés. C'est peut-être beaucoup demander que d'oublier ces efforts sanglants et surérogatoires, dans l'imminence trimestrielle d'une victoire dont on répète ailleurs un peu trop souvent qu'elle a sauvé la France. Convenons, sans nous fâcher, que, même si c'était exact, elle y aurait mis le temps...

Ceci est un exemple, entre bien d'autres, d'une faculté d'oubli ou de dérivation assez décevante, puisqu'elle affecte même les plus amicalement intentionnés. — Je n'ai pas vu davantage qu'il fût fait la moindre allusion à la défaite bulgare sur le front balkanique. — Pas plus, du reste, qu'à la moindre participation active de nos troupes après Caporetto : leur intervention fut cependant autre chose qu'une excursion militaire au Monte Tomba et sur les bords du Piave. — Qu'un italianissime « cent pour cent » comme l'auteur regrette l'action de la France en faveur de la Papauté sous le Second Empire, soit ; nous ne pouvons être d'accord à ce sujet. Mais qu'il reproche à Napoléon III la cession de Nice et de la Savoie, sans même faire allusion à la transmission de la Lombardie, c'est déjà fâcheux. — Et qu'après avoir reconnu que l'Italie doit à la France les étapes décisives de sa résurrection et de son unité nationales, l'auteur voulant prouver, cent pages plus

loin, que son pays est le pivot de l'équilibre continental européen, il juge à propos de rappeler que, déjà en 1870, lorsque l'Italie venait à peine de naître, sa neutralité fut suffisante pour favoriser la victoire de l'Allemagne, n'est-ce pas encore plus inattendu?

Ce sont de telles antinomies, de semblables contradictions, de pareilles inadvertances, exposées le plus naturellement et le plus sincèrement du monde, qui expliquent, à le bien prendre, l'instinctive hésitation à croire à la solidité durable d'une entente. Il faudrait presque un volume pour coordonner et comparer les réflexions qui m'ont fait noircir de notes les marges de celui que j'analyse... Tant il bouillonne d'idées, de tendances et trop souvent d'involontaires contrastes. Ne dirait-on pas, à le lire, que l'Italie entra en guerre contre l'Allemagne dès le début de son intervention, alors qu'il fallut de longs mois pour l'y entraîner après sa déclaration de guerre à l'Autriche, de sorte que l'on coudoyait à Rome les alliés des ennemis?

Je n'insisterai pas sur la thèse fasciste en elle-même, ni sur la psychologie qu'il en déduit, ni sur l'apologie qu'il en fait. Nous ne nous convertirions pas réciproquement et ce serait du temps perdu ; d'autant plus que le plaidoyer est fort habile, souvent fondé et parfois captieux. Mussolini est au moins un demi-dieu qui règne au milieu des éclairs et du tonnerre et dont la droite est terrible. Dont acte.

Certes nous n'aurons jamais l'idée de faire fi, notamment en ce qui concerne d'Annunzio et Mussolini, de concours qui nous furent très chers et dont la mémoire nous demeure précieuse. Mais enfin ce sont des hommes et il leur est arrivé de se tromper. D'Annunzio, ne serait-ce qu'à Fiume qui est en train de mourir de son « fait accompli », et Mussolini, ne serait-ce qu'à Corfou, que l'auteur résume d'une assez elliptique façon. Où diable a-t-il vu que la Grèce se mit à genoux? Des deux hommes qui s'affrontèrent alors, l'homme d'État ce fut Politis, le ministre des Affaires étrangères de Grèce, qui, le trésor vide et sans le sou, n'hésita pas à répondre oui à l'exigence

'une soulte pécuniaire! Il eût, à ce moment, tendu les ıains à la ronde qu'il eût récolté des millions, tant le este brutal du Duce avait fait l'unanimité contre lui : ce ui montra au monde stupéfait comment un homme vio- ent peut faire tort à la plus juste cause, comme l'était 'abord la sienne.

On nous a dit, et l'auteur nous assure que ses violences erbales, en un trop grand nombre d'interventions qu'on 'a pas oubliées, ne doivent pas donner le change sur sa ensée profonde qui est plus calme et constructive qu'elle e le paraît à travers de fulgurantes expressions. Soit. Mais peut-on, du moins, marquer, avec la déférence la lus congrue, qu'il est parfaitement inopportun et inopé- ant de nous parler comme on le ferait à la tribu des Botocudos créée par le fantaisiste Caliban-Bergerat? Il st inutile d'hypertrophier les mots, le demi-mot nous uffit depuis un certain nombre de siècles.

Je me permets donc de trouver sans attraits des décla- ations comme celles que je lis à la page 80 : « Ce secta- isme, le fascisme l'applique, il est contraint par sa logi- ue interne de l'appliquer dans sa politique extérieure *mutatis mutandis* »... Dans la pensée de Mussolini, Italie t fascisme sont une seule et même chose. Il pourrait rendre à son compte le mot de Louis XIV en l'adaptant : 'État, l'Italie, c'est le fascisme, c'est moi. Et l'Italie, sous on impulsion et par la vigueur croissante de son peuple, st déjà devenue une puissance assez athlétique pour qu'il it pu dire d'elle et du fascisme qu'ils offrent « une pré- ieuse amitié ou une dure inimitié ».

Si l'on doit parler sérieusement des choses sérieuses, il 'est pas possible qu'une minute de réflexion n'arrive acilement à convaincre qui de droit de la vanité, pis ncore du danger, du langage que l'on affecte trop sou- ent dans ces monologues internationaux de tribune ou le presse. Nous ne parlons pas sur ce ton, chez nous, à le mauvaises cuisinières, et la France n'est pas encore lassée, que je sache, au rang des Maritornes. Nous vou-

lons bien, sur le plan international, faire abstraction — bien qu'il nous en coûte — et des procès de l'espèc Mateotti, et des relégations aux îles Lipari, et des violen ces antireligieuses, et de la singulière façon dont on appli que les accords du Latran et d'une foule d'autres incidents nous rendons pleine justice aux améliorations nombreuse constatées dans le pays; mais nous ne parvenons pas découvrir de raisons majeures, ou au moins justifiables, des violences trop visiblement factices et qui paraissen d'autant plus désobligeantes. Le jour où l'on se sera rend compte que cette *facia feroce* a fait, si l'on peut dire, lon feu, et, au lieu d'une action concordante, ne provoque e ne peut amener qu'une réaction désabusée, la moitié d chemin sera faite vers une entente qui a besoin d'êtr cordiale pour être durable.

Tous ceux des nôtres qui l'ont approché affirment qu le Duce est, dans le privé, un homme parfaitement sédui sant et même charmeur. Je ne demande pas mieux qu de le croire. Mais je ne suis pas le seul à ne pouvoir alle à Rome. Et cette grande masse, dont je suis, aimerai bien pouvoir causer paisiblement sans risquer d'êtr rabrouée. Question de forme, donc sans importance, dit on. Erreur grave, car les discussions qui peuvent suggére et préparer un accord sont tout en nuances et exclusive des éclats de voix. Il y a des gens — en foule, paraît-il — qui chantent ou clabaudent pour se donner du cœur. J ne pense pas que ce soit le cas de Mussolini, qui n'a r intérêt ni besoin de tromper ou de se tromper ainsi. Pou parler — comme on y viendra — de rectifications de cor fins, d'organisation de l'émigration ou même de trans mission possible de mandats, les trois grandes assises d'un collaboration qui pourrait être féconde, il faut au moin pouvoir s'entendre. Et comment s'entendre avec que qu'un qui vous dirait bonjour comme s'il vous envoya au diable? Il ne s'agit plus, entre nous, de jouer à la mai chaude ou à colin-maillard.

ÉDOUARD TROGAN.

La psychanalyse à l'école

La psychanalyse à l'école fait partie de la *Collection Éducation* (1), dont le but est ainsi défini : « Faire connaître les découvertes relatives à l'enfant, sa nature, ses besoins, sa psychologie, les plus remarquables réalisations d'éducation nouvelle du monde, les méthodes et les techniques les plus récentes; publier les œuvres capitales des grands pédagogues contemporains et de leurs précurseurs. » Les intentions visées sont en partie semblables à celles d'une autre collection *Les sciences et l'art de l'éducation* publiée par les Éditions du Cerf; mais cette dernière se propose une fin ultérieure : non contente de révéler les initiatives, elle veut aussi « apprécier leur valeur scientifique, les juger dans la lumière catholique, les utiliser, autant qu'il se peut, pour le développement harmonieux de la nature et de la grâce dans l'âme enfantine ». Afin « d'aider les parents et les éducateurs de bonne volonté, en leur offrant des guides pratiques qui les seconderont efficacement dans leur tâche délicate (2) », il ne suffit pas en effet d'indiquer les réalisations nouvelles, si l'on ne renseigne pas sur leur valeur scientifique et la possibilité de les concilier avec la foi et la morale, règles supérieures de toute éducation. Sans un avis autorisé, comment discerner l'ivraie du bon grain dans les écrits d'un pêle-mêle d'auteurs tels que Bakulé, P. Bovet, le Dr Decroly, J. Dewey, A. Ferrière et d'autres, aux conceptions pédagogiques très originales, mais quelquefois très fausses?

La psychanalyse à l'école! Le titre seul du livre soulève la question préalable. Beaucoup d'auteurs, à la suite

(1) *La psychanalyse à l'école* par Hans Zulliger, trad. par J. P., *Collection Education*, Paris, Ernest Flammarion.

(2) Programme de la Collection « Education ».

du grand psychologue W. Stern, estiment qu'appliqu
la psychanalise à l'enfance est à la fois erreur psycholo
que et péché pédagogique (1). Péché pédagogique, par
que l'exploration du subconscient a un retentisseme
fâcheux sur l'évolution morale de l'enfant et peut mett
en danger son innocence. Faute psychologique : l'âm
enfantine ne présente pas d'organisations constitué
susceptibles telles quelles d'influencer l'avenir. On
découvre pareils ressorts que par un artifice de perspe
tive, en observant l'enfant du point de vue de l'adult
procédé contre lequel proteste toute la psychologie péd
gogique.

Admettre ces graves objections ne suffirait pas cepe
dant pour opposer aux doctrines du livre une fin de no
recevoir. On n'y parle pas, en effet, de soumettre les éc
liers à la technique des analyses, mais, comme l'aute
Hans Zulliger l'a déclaré lui-même au Congrès d'Oxfo
en 1929, « de conduire les professeurs à faire de leurs él
ves un groupe au sens freudien du mot et d'en assumer
direction (2) », c'est-à-dire avant tout de soustraire
plus en plus l'éducation à l'influence des parents et de
mettre entre les mains de l'éducateur professionnel (3
Pour atteindre ce but exigé par l'évolution sociale, l'
tude de la psychanalyse est nécessaire au pédagogu
Assurément il ne sera pas donné à tous, comme à Zull
ger, de dominer les théories de Freud, Adler et Jun
encore moins de posséder « un don naturel d'intuitio
pour pénétrer et saisir le caractère des autres (4) » ; tout a
moins chacun devra se pénétrer suffisamment de la men
talité psychanalytique pour en faire bénéficier les élève
Le grand moyen de succès, au fond le seul vraiment eff

(1) Psychologie der frühen Kindheit und Psychoanalyse, *Zei
schrift für pädagogische Psychologie*, 1923, pp. 282-296.

(2) *Revue française de psychanalyse*, 1929, p. 601.

(3) *La psychanalyse et les écoles nouvelles* par Hans Zulliger, *R. f
de Psychan.*, 1929, pp. 732, 733.

(4) *La psychanalyse à l'école*, pp. 265, 266.

cace, serait que le pédagogue se fît psychanalyser lui-même ; la peine, le temps, la dépense, ne doivent pas entrer en ligne de compte avec les avantages d'une analyse bien réussie. Et Zulliger salue d'avance avec assurance le règne de la psychanalyse à l'école : « Là où il y a des besoins se trouvent aussi des voies de réalisation qui, aux yeux du sceptique, paraissent encore aujourd'hui douteuses ou impossibles (1). » Son prosélytisme n'a d'ailleurs rien épargné pour hâter l'avènement de cette ère nouvelle : secrétaire de la Société suisse de psychanalyse (Zurich), il a multiplié les articles, les ouvrages, les rapports aux congrès, les conférences aux parents, maitres et maîtresses ; surtout il a cherché à faire vivre son idéal parmi ses élèves. Le président de l'Association psychanalytique internationale a solennellement déclaré en 1929 : Zulliger a prouvé que le professeur pouvait pratiquer quotidiennement la psychanalyse.

Son livre est en somme le récit anecdotique des expériences vécues faites sur ses élèves ; il est donc particulièrement qualifié pour révéler ce que doit être la mentalité psychanalytique des éducateurs nouveaux.

Tout en narrant d'une plume alerte comment il est parvenu, non sans une réelle habileté, à guérir des fumeurs précoces, des rapporteurs, des cruels, à supprimer des tics nerveux, à résoudre des cas difficiles, l'auteur ne perd pas l'occasion de faire ressortir les grands principes qui l'ont inspiré (2).

D'abord il faut rompre avec le passé, « arracher la pédagogie à son enlisement actuel, à ses systématisations superficielles et à la rigidité de ses principes ». La mission de l'éducateur est de « dégager, affranchir la personnalité des enfants de toutes les puissances qui entravent en eux l'épanouissement de la vie ». Aussi l'instituteur aura souvent pour adversaire l'autorité paternelle, il devra

(1) *La psychanalyse et les écoles nouvelles*, pp. 750, 723.
(2) *La psychanalyse à l'école*, en particulier pp. 7, 237, 267, 141, 31, 32.

éviter d'user de la religion « pour inspirer aux enfants une crainte profonde d'un Dieu sévère, à la colère redoutable ». Son contact avec la psychologie des profondeurs renouvellera sa manière d'envisager les choses « non seulement en pédagogie, mais en matière de philosophie et de religion ». Freud a insisté sur la nécessité de donner à l'école une instruction sexuelle aussi complète, aussi précoce que possible ; le disciple de Zulliger jugera également que « l'éducation sexuelle à l'école a des chances pour être toujours trop tardive » et n'hésitera pas en face d'un incident scabreux à donner aux adolescents d'une classe mixte un enseignement assez explicite sur la maternité.

Surtout, c'est le leitmotiv du livre, renonçons aux procédés de répression ; punir est un aveu d'impuissance. Nous punissons. « Qui ménage les verges hait son fils, dit le superpédagogue Salomon (en 1120 avant Jésus-Christ)... Il ne viendra à l'esprit de personne de mettre Salomon au-dessus de Platon. Mais celui-ci dit : Celui que la parole ne frappe pas, le bâton ne le frappera pas non plus. » Laissons cette étrange idée de rapprocher la sagesse platonicienne de la sagesse incomparablement plus haute des Proverbes de Salomon ; quiconque connaît bien le philosophe grec renverra Zulliger au livre VII des *Lois*, IV, 793 : « Il faut châtier les enfants, non pas d'une manière ignominieuse, mais comme nous avons dit au sujet des esclaves. » Le livre VI, 19, indique la manière de châtier les esclaves : « Ne pas les insulter. Les châtier cependant quand ils le méritent et ne pas se contenter de la simple réprimande. » Platon va jusqu'à préciser les règles selon lesquelles ces sanctions devront être appliquées. Notons cette parole qui suit immédiatement le passage sur les réprimandes : « Passé l'âge de six ans, on commencera à séparer les deux sexes et désormais les garçons seront avec les garçons, les filles avec les filles. » On le voit, le divin Platon aurait trouvé bien à redire aux écoles psychanalytiques.

Mais passons, car ces autorités importent peu à Zulli-

r : « Nous repoussons la sagesse de ces doctes ancê-
:s (1). » Tout ce qui est donné à la répression est enlevé
a libération des forces instinctives ; en visant la subli-
ıtion spontanée des appétits, l'éducateur réussira à
re de son école un groupe au sens freudien du mot ;
st en effet dans les issues naturelles et communes des
ıdances enfantines que le fondateur de la psychanalyse
rouvé l'origine des collectivités (2).

Mettons toutes ces suggestions de Zulliger en face des
seignements de l'Encyclique de Pie XI sur les relations
ıtuelles, en matière éducative, des parents, des maîtres
de l'État, sur l'éducation naturaliste, les dangers de l'i-
iation sexuelle, l'opposition se montrera complète
tre la mentalité requise de l'éducateur catholique et
le du maître psychanalyste. Il ne faut donc pas comp-
la psychanalyse au nombre des méthodes offertes par
science contemporaine pour perfectionner l'art de l'é-
:ation.

Quant aux résultats obtenus par Zulliger, impossible de
pas faire de graves réserves ; trop souvent en particu-
l'autorité paternelle a été illégitimement méprisée
ıs la manière de gagner la confiance des élèves. Puis,
c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, il y a une
mense différence entre ces améliorations sur un point
détail, obtenues en donnant au libre jeu des instincts
e issue plus sociale, et les fruits d'une éducation chré-
ıne où les fautes et les défauts sont matière de lutte
ır assurer en général l'empire de la volonté sur les
sions. La classe catholique est l'opposé d'un groupe
ıdien ; elle est une organisation collective dont le lien
nité est l'amour de Dieu, le souci de sa gloire, par
:e le respect de son autorité, de celle des parents et
maîtres qui en émane. La crainte n'est utilisée que

) *La psychanalyse à l'école*, p. 32.
) *Psychologie collective et analyse du moi* par S. Freud, tr. fr.
s, Payot.

pour aider l'enfant à établir en lui le règne de Dieu, pa
suite à donner à sa vie toute sa valeur et toute sa gran
deur.

Il ne faut pas fermer les yeux aux dangers de ces do
trines sous prétexte que le sens de la mesure mettra l
Français à l'abri de semblables exagérations. On a ma
heureusement déjà constaté leur mauvaise influence da
les milieux éducateurs ; ne sont-elles pas d'ailleurs
continuité avec ces poussées d'éducation naturaliste,
coéducation, d'initiation sexuelle, signalées par l'Encyc
que de 1929 comme particulièrement menaçantes ? Ju
qu'à présent, il est vrai, nos grandes chaires universitair
n'ont pas favorablement accueilli la psychanalyse, ma
que d'infiltrations dans les esprits par le roman, le thé
tre, les critiques d'art et de littérature ! Depuis 1926, Pa
possède une Société psychanalytique, le groupe de l'Évo
lution psychiatrique, le groupe philosophique et scien
fique pour l'étude des tendances nouvelles, une *Rev
française de Psychanalyse*, et dans ces milieux toutes
prétentions psychanalytiques sont plus ou moins pou
sées. Le président fondateur de la Société psychanaly
que, le Dr René Laforgue, parlait exactement comm
Zulliger au Congrès d'éducation nouvelle tenu à Elsene
en 1929 : « L'indulgence, la patience, la compréhensio
bref toutes les attitudes qu'un bon pédagogue devrait ê
capable de prendre, le maximum de chances qu'il ait
pouvoir les réaliser est de se soumettre à une psycha
lyse. »

Loin d'être opposés aux nouveautés utiles, les maît
catholiques les réclament avec insistance, comme l'
déclaré Mgr Lesne et M. P. Deffontaines à la journ
pédagogique de l'U. T. O. (*Union des trois groupes de l'
seignement catholique*) en février 1931 (1) ; mais ce n'
pas à la psychanalyse qu'ils demanderont surcroît
science et de force pour mieux remplir leur mission.

(1) *La Vie Intellectuelle*, 10 mars 1931, pp. 414-415.

vent où trouver la source inépuisable de l'indulgence, la patience, d'un amour sincère pour leurs élèves ; ils nnaissent des voies meilleures pour gagner leur con- nce, établir en leurs âmes les valeurs véritables, en re d'utiles citoyens et de bons chrétiens.

J. DE LA VAISSIÈRE, S. J.

Missions en banlieue

« Catholicisme égale religion des bourgeois, socialisme ale religion des ouvriers », a-t-on pu dire, et nous devons mblement convenir que bien des apparences sont contre us.

Plus récemment, S. S. Pie XI confiait à un de ses interlo- teurs : « Le plus grand scandale du XIXe siècle, c'est que glise, en fait, a perdu la classe ouvrière. »

Nous le pouvons constater chaque jour autour de nous, ntes enquêtes nous le confirment : dans les banlieues, ns les faubourgs des grandes villes, 5 à 6 o/o seulement de lément populaire fréquente l'église.

C'est ce que le P. Robinot-Marcy nous expose dans son re récent *Aux Prises avec l'Apostasie des Masses* (1), qui sera ur beaucoup d'entre nous un précieux instrument de tra- il.

Maints aspects apparentent cette étude à celle du Croizier, *Pour faire l'Avenir*. Les deux œuvres sont de cel- qu'il nous faudrait garder sans cesse à portée de la main. es se complètent sans se répéter. Elles ont, l'une et l'au- , ce courage tranquille, sans acrimonie, mais sans peur, i regarde bien en face des problèmes dont l'actualité vient de jour en jour plus critique, et qu'aucune politique l'autruche ne saurait résoudre.

1) Aux Éditions Spes, Paris.

Pourquoi le peuple a-t-il désappris le chemin de l'église Parce que, d'abord, « faute d'une méthode appropriée, l catholicisme n'a pas encore su agir efficacement sur le peu ple », parce que « les améliorations apportées au cours de deux dernières générations au sort des travailleurs sont dues pour une part, à l'activité des élus socialistes » et encore par suite de la rupture des classes due aux transformation industrielles, à cause aussi de l'égoïsme de la bourgeoisi enfin, par les conditions mêmes de la vie ouvrière.

La méthode d'apostolat? La charité... « Le cœur gagn souvent la conquête de l'esprit n'est pas loin... »

Le Catholicisme Social, aussi éloigné de l'autoritarisn que de l'égalitarisme. (Deux vaines solutions.)

Et, pour cela, adopter le seul programme possible :

1) Prendre en main les revendications populaires. 2) Agir sur le milieu en groupant les travailleurs chrétien (L'action sur les individus ne saurait suffire.) — 3) Souter le Syndicat et l'autonomie ouvrière. — 4) Appliquer les pri cipes de la politique chrétienne.

Mais, pour cela, (et c'est un principe dont, à mon sen bien des « travailleurs sociaux » gagneraient à se pénétre « recruter en partie les apôtres de l'apostolat populaire sein même de la classe ouvrière. »

C'est le principe des J. O. C., des G. A. P., etc. Maint expériences pratiques, ces dernières années, nous ont ass amplement démontré l'excellence de ces directives pour q nous leur fassions entière confiance.

En résumé, un livre indispensable pour tous les catho ques d'action.

Soulignant le texte un peu sévère de l'étude précéden en voici, parue presque en même temps, une convainca illustration, une mise en application du catholicisme so dans tout ce qu'il offre de plus apostolique.

Après les livres du P. Lhande, après *Le Sillon dans la T*

uge de Pierre Dufourd, tous deux à la conquête de la zone risienne, il faut connaître l'effort de nos missionnaires de ovince.

Récemment, nous avons vu *L'homme noir chez les hommes irs*, où le P. Théolier nous conte l'œuvre émouvante du Volpette dans les banlieues de Saint-Étienne, et voici, jourd'hui, par le P. Raymond Jouve : *La Conquête d'une nlieue, Croix-Luizet* (1), ainsi nommée, s'il faut en croire grimoire de l'époque, en souvenir d' « une croix de pierre taille plantée en territoire Luizet sur le chemin de Vaulx Lyon en 1714 ».

« Quand donc, demande Paul Claudel, au cours d'une éface où la pureté de la langue s'allie à la plus vivante mprehension du devoir chrétien, quand donc les morts ront-ils fini d'ensevelir leurs morts?... Pourquoi l'exemple lègre et hardi, pourquoi cette inspiration comparable au nie, qu'on appelle la Foi, pourquoi la pointe en pleine nouauté de quelques vaillants n'aurait-elle pas autant d'attraits ie la morne et monotone coulée vers le néant de la lâcheté, : l'égoïsme et de la bêtise? »

Au cours de pages alertes, en de brefs récits d'où toute clamation, tout prêche directs sont absents, nous assistons la résurrection d'une banlieue déchristianisée, et c'est à la is très émouvant, très simplement beau et très énergétique.

Plus que bien des œuvres didactiques, qui atteignent la ison sans passer par le cœur, des pages comme celles-ci onnent envie de « faire quelque chose ».

Comment, parce qu'une humble femme, dont nous ignorons toujours le nom, une de celles à qui « on ne fait pas as attention » (« Il faut se méfier, écrit spirituellement le . Jouve, des personnes à qui on ne fait pas attention : les rands criminels et les grands saints, ne vous en déplaise, ont ainsi. Les uns et les autres font des choses inavouables t c'est sans doute par ce biais que d'audacieux chenapans ont devenus de grands saints »), comment donc, parce

(1) Bloud et Gay édit., Paris.

qu'une femme, ayant « pris la vocation de faire le bien » voici quelque trente ans, et parce qu'à sa suite quelque autres ont compris que « ce n'est pas l'Idée, mais la Charit qui mène le monde », toute une banlieue s'est insensiblemen régénérée, vous le lirez, chapitre par chapitre.

« Livre à l'usage de ceux qui cherchent une issue hors d l'étouffante matière et l'estiment possible », livre dont le humbles héros ne nous disent pas : « Pour n'être pas dupes restons ennemis », mais bien : « Soyons amis, au risqu d'être dupes... »

CÉLINE LHOTTE.

LETTRES

. LUTZ. « *Le Buisson ardent* » *de Sigrid Undset.*

Ce nouveau livre nous révèle chez Sigrid Undset, plus encore que l'art de ses grands romans historiques, un don merveilleux d'analyse psychologique. L'évolution spirituelle du héros, Paul Selmer, élevé par une mère libre-penseuse, et peu à peu conquis par le catholicisme, y est décrite avec une précision qui nous en fait saisir toute l'émouvante réalité et le vivant progrès.

'. HENRI-SIMON. « *La Grande Peur des Bien-pensants* ».

Un livre démesuré, violent, bourré d'affirmations massives, tendancieuses et trop souvent inexactes. Ni l'histoire ni la « littérature » ne le justifient.

COLETTE YVER. *Ce que les femmes disent des femmes.*

Une enquête sur la femme menée près des grandes femmes du passé par Mme Marie Gasquet. Des choses piquantes, des choses sensées.

ANDRÉ GEORGE. *Eugénie de Guérin et son dernier historien.*

Sur un grand ouvrage de M. l'abbé Barthès.

Le « Buisson ardent » de Sigrid Undset

« Je voudrais bien savoir comment une religieuse-auteu s'y prendra un jour pour composer une pièce de théâtr pour un pensionnat de fillettes, sur un sujet emprunté notre époque. » C'est une réflexion de Mme Undset dan *Le Buisson ardent*, où elle décrit les préparatifs d'u drame de sainte Cécile que des religieuses ont mont pour leurs élèves. Eh ! bien, si la Révérende Mère-écrivai se trouvait embarrassée, je lui conseillerais de lire préci sément *Le Buisson ardent*. Elle se sentira çà et là passa blement ahurie ; mais, à moins d'être elle-même converti du siècle mauvais, elle ne saurait trouver de meilleu guide pour l'initier aux mœurs de notre temps et pou lui apprendre quel parti la poésie en peut tirer. L'arran gement pour fillettes serait évidemment laissé au talen de la Révérende Mère.

Le Buisson ardent paru l'hiver dernier (1) et, faisan suite à *Gymnadenia*, révèle l'art de Sigrid Undset a même degré que les grands romans historiques, qui on valu à l'auteur le prix Nobel. Même don d'évoquer u milieu et d'en faire surgir une foule de personnages le plus variés ; même art de développer sous nos yeux la vi humaine dans son infinie complexité et avec sa multitud

(1) *Den braendende busk*, Oslo, Aschehoug et Cie, 1930. (Une tra duction allemande a paru simultanément avec l'original.)

de détails concrets. Ici aussi on est étonné, au lieu d'un auteur, de trouver non seulement un homme, comme le voulait Pascal, mais une société tout entière aux prises avec les forces bienfaisantes et malfaisantes qui la gouvernent. Mais dans ce nouvel ouvrage l'auteur s'affirme poète religieux bien plus que dans les autres. Nous sommes témoins d'une destinée religieuse dans le monde moderne.

Paul Selmer, le héros du livre, nous apparaît d'abord, dans *Gymnadenia*, comme collégien. Il vit avec sa mère, femme altière, intelligente, divorcée, mais très préoccupée du bonheur de ses enfants. Ce bonheur, elle le conçoit sous les formes banales et bornées d'une félicité terrestre : bien-être matériel relevé de littérature et d'esthétique, et ayant pour noblesse essentielle de pouvoir se sentir supérieur à la masse par le dédain des conventions, y compris la morale « bourgeoise » et la religion. Car la grande vanité de cette femme est d'être libre-penseuse. Paul a donc grandi en dehors de toute influence religieuse. Ce qu'il a pu observer du luthéranisme officiel, pasteurs ou exercices de culte, ne lui inspire que du mépris.

Cependant le problème de Dieu se pose devant son esprit à mesure que les années passent. Une vague inquiétude le saisit par moments. Ce n'est pas qu'il souffre du vide des choses ; Paul n'est pas un sentimental, mais un esprit précis et positif. Il ne sent pas non plus le moindre remords de conscience au sujet de ses écarts de la vieille morale, celle-ci n'étant pour lui qu'affaire de conventions surannées. Mais c'est un esprit qui en silence réfléchit sur le sens de la vie. Le premier éveil sérieux de l'idée religieuse se fait au contact d'une famille catholique chez laquelle il a loué une chambre pour être indépendant de sa mère. Les pratiques de piété qu'il surprend parfois chez ces braves gens, une visite à l'église, la rencontre qu'il y

fait d'une camarade d'études convertie au catholicisme, l'engagent peu à peu à songer à ce que la religion pourrait lui donner à lui aussi. Il lit quelques livres pieux qu'il trouve dans sa chambre, souvenirs du fils de ses hôtes qui l'avait habitée et qui est mort en pleine jeunesse. Un jour l'idée lui vient d'aller consulter un prêtre catholique au sujet d'un mariage qu'il projetait. Le prêtre lui laisse une impression de bon sens et de charité. Une à une, Paul sent disparaître les préventions anti-catholiques qui empêchent tant de protestants d'examiner sérieusement notre religion. Les objections courantes se dévoilent comme d'absurdes mensonges. Et combien les offices catholiques sont, non pas seulement impressionnants — Paul n'attache pas beaucoup de prix aux impressions —, mais chargés de pensée et révélateurs du sens de la vie ! C'est pendant une grand'messe qu'un rayon de lumière s'infiltre lentement dans son âme :

> Maintenant vint la partie principale de la messe. Il essayait de suivre, mais il ne put se rappeler ce que le prêtre disait ni ce que ses gestes signifiaient, bien qu'il en eût déjà lu une explication. Mais, au milieu du silence qui se fit tout à coup dans l'église, quand le chant et l'orgue se turent et que le prêtre éleva la blanche hostie, il se laissa doucement glisser à genoux, lui aussi, et cacha son visage dans ses mains. Si c'est vraiment cela qui est la Réalité, pensait-il, et si tout ce qui existe tire sa réalité de cette Réalité, une vie sans liaison avec elle ne peut évidemment être qu'un piétinement sans fin sur une bruyère déserte au milieu du brouillard ; et toutes les valeurs qu'on s'acharne à poursuivre ne sont en fin de compte que des choses irréelles, pareilles aux aliments que les habitants des enfers portent dans leurs écuelles. (*Gymnadenia*, p. 257.)

Il faut pourtant des années à Paul pour mûrir les idées chrétiennes. Mais elles ne le quittent plus. Elles se développent au contraire pendant qu'il achève sa formation et vaque à ses travaux d'ingénieur. C'est qu'il est loyal

envers Dieu ; il prie et il est prêt à prendre sa foi comme norme de vie, si vraiment il doit devenir croyant. Enfin, quand l'heure de Dieu a sonné, il fait son abjuration. Mais là ne s'arrête pas son évolution. Sa nouvelle vie s'empare de tout son être. Par la douleur et les humiliations il est conduit jusqu'à cette intuition extraordinaire des choses divines qui est le caractère propre de la sainteté.

Voilà, en un terne résumé, l'histoire de Paul. Dans *Le Buisson ardent* elle vous apparaît non comme un récit, mais comme la réalité elle-même, au point que le courant surnaturel qui gouverne cette âme s'empare aussi de vous et finalement vous jette à genoux devant le mystère de la Grâce.

C'est que le *Buisson ardent* est de la plus grande poésie religieuse, si on entend par là l'art de faire entrevoir les choses supra-terrestres.

Cette poésie chrétienne s'offre à nous sous de multiples aspects. Ici ce sont des descriptions de cérémonies liturgiques vues, senties par une âme qui cherche et ensuite a trouvé, et qui goûte les réalités cachées sous les symboles. Là ce sont des pensées dogmatiques ou morales développées sans le moindre apprêt doctoral, mais présentées dans les méditations d'une âme qui en a éprouvé la valeur consolatrice, ou dans des dialogues qui feraient honneur au drame classique.

Une autre forme de poésie religieuse ce sont les caractères de catholiques que l'action amène sur la scène. Sigrid Undset, qui aime les enfants, a donné à Paul deux enfants ravissants, Synne, la petite fille, et Helge, son petit frère. L'un et l'autre étant encore petits quand leur père se fait catholique, ils sont élevés par lui comme catholiques. Leur mère essaie d'en être mécontente, car elle reste

protestante; ou plutôt — pour le malheur de Paul — elle est et demeure une petite personne superficielle, sotte et égoïste, « blottie dans son moi comme un petit chat dans son panier ». Après avoir protesté et raillé juste assez pour ne pas troubler sa propre tranquillité, elle consent que les deux petits suivent leur père. Ils le suivent en effet. Chacun dans son genre devient un catholique très convaincu et très crâne. Le petit Helge planté devant sa païenne de grand'mère n'éprouve guère pour elle qu'un « respectueux mépris ». Je ne sais si Mme Undset a eu une intention préméditée en formant ces deux caractères. Qu'elle l'ait voulu ou non, le développement de ces deux enfants confirme une vérité d'expérience, à savoir qu'une âme sincère, bien faite, non déformée par les préjugés ou par un atavisme vicieux, et mise en présence de la religion catholique, l'aime d'emblée, si toutefois c'est le catholicisme qu'on lui offre et non pas l'odieuse caricature qu'on en fait souvent en pays protestant. Synne et Helge aiment leur foi d'abord avec la délicieuse naïveté de l'enfance, puis avec la joyeuse conviction de l'adolescence, conviction qui, chez Helge, se fait raisonneuse et combative, et qui, chez Synne, va jusqu'à l'héroïsme du sacrifice. D'ailleurs, en Synne et en ses jeunes amies Mme Undset a, pour la première fois, chanté la virginité chrétienne. La foi catholique lui a révélé un type de jeune fille chez laquelle la pureté n'est pas seulement la chasteté animale ou conventionnelle, mais le don du cœur à Dieu et à la Vierge Marie.

A côté de ces enfants nous rencontrons des représentants typiques de la communauté catholique d'Oslo. Une communauté catholique de quelques milliers d'âmes dans un pays tout protestant — en Norvège les catholiques sont environ un pour mille, à Oslo même ils sont 8 à 900, sur 250.000 habitants — n'a pas des dehors bien

impressionnants. Ses églises sont petites et pauvres ; le chant sans beauté ; les personnes émergeant de la masse par leur culture supérieure ou par leur rang social sont rares, dans l'ensemble les catholiques sont le « pusillus grex ». Aussi la poésie religieuse incarnée dans la communauté catholique du *Buisson ardent* ne consiste-t-elle pas dans la richesse et l'ampleur des formes extérieures que les protestants tantôt blâment, tantôt nous envient. Ses fidèles sont pour la plupart de petites gens, artisans, ouvriers, petits commerçants, groupés autour d'un prêtre norvégien et d'un prêtre étranger. Ils se rencontrent aux offices ; un jour par semaine les femmes ont une réunion chez les Sœurs de Saint-Joseph, tandis que les hommes passent la soirée à boire ensemble un verre de bière ou deux, en fumant leur pipe sous la présidence d'un prêtre.

Ces dehors si modestes ont donné le change à certains lecteurs du *Buisson ardent*. On a reproché à Mme Undset d'avoir présenté l'église catholique de Norvège sous les apparences d'une secte. C'est une erreur. Je ne sais quelle idée ces critiques se font d'une secte. Il y a pourtant des sectes en assez grand nombre à Oslo pour qu'on puisse en observer le trait dominant. Une secte est un groupe qui incarne et cultive telle pensée, tel élan de vie qui fait partie du christianisme intégral, mais que l'église protestante officielle a laissé tomber. Les sectes l'accueillent, mais avec un zèle si exclusif que, de leur côté, elles méconnaissent quantité d'autres éléments chrétiens. Parfois elles mêlent à leur christianisme mutilé les pratiques les plus saugrenues et arrivent ainsi à une lamentable déformation de la religion de Jésus. D'autre part elles conservent, il faut l'avouer, une ferveur mystique et une puissance de propagande qui ont depuis longtemps abandonné l'église officielle du pays.

L'église catholique d'Oslo que le *Buisson ardent* nous

décrit, même dans les conditions chétives où elle vit, est bien l'Église universelle qui embrasse toutes les nations et tous les siècles et qui porte en elle l'héritage du Christ, doctrine, morale, mystique, sans aucun amoindrissement. Ils sont peu en nombre, ces fidèles convertis, ils sont pauvres ; ils ont leurs faiblesses humaines. Mais ils savent qu'ils possèdent la Vérité et qu'ils ont pour ancêtres les apôtres. Simplement, sans ostentation comme sans respect humain, ils vivent leur vie chrétienne au milieu d'un monde hostile ou méprisant. Ils vont à leurs offices, ils sanctifient leur travail, ils aspirent aux biens éternels et ne connaissent pas d'événement plus heureux que l'abjuration d'un nouveau converti. Un indéfinissable sentiment d'isolement les émeut parfois ; ils sont quasi étrangers dans leur propre famille, séparés d'elle comme par un invisible fossé, même là où on leur montre de la tolérance. Mais entre eux ils sont frères et sœurs, possédant en commun les biens éternels. Le mépris stupide ou haineux de leurs adversaires ne leur inspire que commisération. Tout cela est d'une grande beauté. Il faut féliciter Mme Undset d'avoir choisi ses représentants du catholicisme parmi « les petits ». Il apparaît ainsi plus clairement que le prestige de la religion catholique est d'ordre surnaturel, indépendant donc du génie ou de la grandeur humaine.

Il y a même de la beauté tragique dans l'œuvre de Mme Undset, lorsque, en face du petit troupeau qui conserve la grande Révélation du Christ dans toute son ampleur, on considère « le monde » qui a rompu avec elle. La société qui se déploie dans le *Buisson ardent* est en effet la société de la grande ville moderne, qui a renié l'Évangile. Son christianisme est en grande partie chose de convention, formes mortes, religion sans dogmes, sans vie. On voit un monde où règne librement une morale « évoluée », admettant, sous des noms édulcorés, la luxure,

le divorce devenu quasi une mode, les crimes contre la vie naissante, les stupéfiants, le spiritisme, naturellement, et surtout ce vice qui est l'origine de la débâcle religieuse : le culte du « moi », qui va jusqu'à rejeter toute vérité objective, l'esprit « autonome » ne pouvant concevoir la religion que comme une expérience personnelle, sans réalité supérieure, objet de foi et norme de vie. Sigrid Undset, qui mieux que personne a observé les ravages de cette « religion personnelle », la stigmatise avec une ironie d'autant plus mordante que ceux qui sont responsables de cette déchéance sont souvent les plus acharnés à encourager d'indignes diatribes contre l'Église catholique et l'œuvre de ses missionnaires.

Mais la grande poésie du *Buisson ardent* est surtout dans l'évolution du héros. Là c'est vraiment le poème de la Grâce. Il est vrai qu'on peut reprocher à l'auteur de ne pas nous faire assister suffisamment au progrès de la pensée de Paul. Elle nous le présente dans les situations les plus diverses ; chaque fois il a fait un pas en avant ; chaque fois sa conversation est davantage empreinte de pensée chrétienne, sa conduite plus énergiquement catholique. Mais comment il arrive d'étape en étape, par quelle dialectique ou par quelles intuitions il s'empare de la vérité chrétienne, cela demeure quelque peu dans l'ombre. L'auteur a-t-elle voulu symboliser par ces silences l'action cachée du Dieu caché ? Quoi qu'il en soit, chaque fois que Paul entre en scène, on voit un homme qui est davantage sous l'emprise de Dieu, et c'est toujours très beau. Le voici, par exemple, à la veille de prendre la résolution définitive qui l'amènera à l'Église. Un soir que sa femme était absente, il était monté dire bonsoir à Synne, âgée alors de quatre ans. La pensée lui était venue de lui apprendre à faire la prière du soir. Ce fut un événement dans sa propre vie.

Revenu au salon, il s'arrêta pensif. Il avait l'impression étrange d'avoir réussi dans une entreprise hasardeuse. Il sourit de lui-même, heureux et gêné à la fois. Oui, gêné, c'est précisément cela qu'il avait été, gêné de parler de Dieu à sa propre petite. Aussi bien c'était la première fois qu'il avait confessé devant un autre que lui-même qu'il croyait. Il se tenait près de la porte de la vérandah et regardait la campagne. Il faisait nuit; mais dans l'obscurité luisait la neige que le vent chassait en sifflant contre les vitres; les lumières de la ville, en bas, étaient à peine visibles. — Voilà donc où il en était; au milieu de ses hésitations et de son incertitude, et pendant qu'il se débattait sans cesse avec ce problème : est-ce que je crois vraiment? ou bien est-ce que je m'imagine seulement que je crois, à cause que je désire qu'il en soit ainsi? Au milieu de son incertitude il était donc arrivé à ce point qu'il osait apprendre à son enfant à croire; et non seulement il osait faire cela, mais il n'aurait pas osé l'omettre.

... La question ne se posait donc plus telle qu'elle s'était posée jusqu'ici : « Oses-tu vraiment dire, si tu veux être honnête : je crois en Dieu, Père, Fils, Esprit-Saint; je crois en ce Dieu que l'Église annonce depuis bientôt deux mille ans? Non, la question était désormais celle-ci : oses-tu prendre ton enfant sur ton bras et déclarer : Je ne crois pas? Non, même si en niant je pouvais procurer à mes enfants tout ce que le monde peut donner de magnifique, je n'oserais dire face à face avec eux : Je ne crois pas! Quand il avait confessé sa foi devant cette chétive petiote, là-haut, il avait donc fait le premier pas dans le chemin qu'il savait devoir suivre jusqu'au bout, un pas tout petit et hésitant; et pourtant le retour était désormais impossible... Oui, Seigneur, je crois; viens au secours de mon incrédulité. (*Buisson ardent*, I, p. 18-19.)

Voici maintenant Paul au terme de son évolution, pour autant que le mystère de la vie intérieure peut encore être formulé par la langue humaine. Humilié par une tentation à laquelle il a succombé à moitié, profondément troublé surtout par l'orgueil qui relève la tête, il traverse une crise très douloureuse. Mais cette crise est la prépation à une suprême miséricorde de Dieu qui veut achever de s'emparer de cette âme :

Tu demandes que nous nous renonçions, parce que nous ne sommes pas; et voici que je voudrais Te renier, Toi, si je pouvais,

arce que Tu es! Je ne veux pas me soumettre à Ta volonté, à use qu'elle est la seule volonté créatrice. Que c'est dur de devoir incliner et de se rendre compte que nous ne pouvons vivre et gir que dans les choses qui sont, sans pouvoir rien créer de rien! h! mon Dieu, rends-moi un peu d'amour pour Toi; car je ne peux as supporter de croire en Toi sans T'aimer. (*B.a.*, III, p. 103.)

En proie à ces combats intérieurs, Paul va à l'église. 'était de bon matin vers l'heure de la première messe. 'église était encore vide et sombre; seule la lampe du aint-Sacrement répandait une lueur rouge. Paul s'age- ouille devant le banc de communion, plongé dans ses oulouroeuses méditations.

Dieu aurait pu forcer l'homme à lui obéir et à mar- ner dans la voie qu'Il lui avait tracée, de même que les stres suivent leurs orbites. Mais non. Il entre lui-même ans le monde revêtu de la vieille nature d'Adam; sa uissance, Il la laisse à la porte. Cette pensée fit perdre aleine à Paul. Il eut comme une vision du contraste ntre un univers qui se meut perpétuellement selon des is fixes, selon un ordre rythmé — et le tumulte désor- onné des volontés humaines. Il vit comme dans un éclair Toute-Puissance qui gouverne le monde, et qui cepen- ant parcourt en mendiant la foule des âmes humaines, nplorant la faveur de leur distribuer les mystérieuses chesses de son propre être. L'Incarnation de Dieu lui oparut comme un faisceau de lumière qui tout à coup échappe sous une épaisse couche de nuages et jette des ies étincelantes sur une surface d'eau. Chaque point mineux est un inépuisable mystère. Ici c'est l'Enfant ui se tient sur les genoux de sa mère et se mire dans s yeux : c'est l'Infini qui descend sur l'humanité, mais ans une humanité claire et pure et qui n'oppose aucune sistance à la lumière. Mais autour de Lui et d'Elle se ssemble une multitude de visages aux yeux à moitié

troubles comme de la fluorine, tantôt durs et impénétra bles comme des cailloux, tantôt pareils au silex qui rejett la lumière en éclairs courroucés. — L'enfant grandit e devient homme; mais autour de lui le mur de visage avec des yeux grandit aussi —. Et voilà l'Homme étend par terre, le front contre le sol, dans la demi-obscurité les parois de la grotte et les nuages au-dessus de sa têt n'étaient que des visages avec des yeux. — L'homme s redresse et se tient à genoux et, la tête noblement rele vée, Il mesure un instant du regard tous ses ennemis travers les siècles.

Tout à coup de noires ténèbres enveloppent une son bre Croix; les ténèbres se font plus noires encore; e dans une mystérieuse nuit, Dieu est caché pour Dieu Dieu avait abandonné Dieu dans les ténèbres; mais Il n pas abandonné les hommes :

Paul était effondré devant le banc de communion. Tout à cou du royaume des mystères sans fond et du mystère de la Présen réelle, à quelques pas de là, il sentit la Volonté qui vint envelo per sa volonté à lui. C'était comme un raz de marée qui l'emport Il se sentit englouti dans ce je ne sais quoi dont le feu de ce mon est une image; son âme était éblouie de quelque chose dont lumière est un symbole sur cette terre. C'était comme si un bui son ardent l'attirait en soi, l'enveloppait et le dévorait; et néa moins il continuait d'être.

Paul revint à lui-même. Le mystère s'était évanoui; mais il l restait un accablant sentiment de bonheur. Il demeurait étend immobile; il sentait qu'il avait la paix jusqu'au plus intime de se être. Quelque chose s'était écroulé en lui; un abîme s'était creu au fond de lui-même; et il sentait que là cette tranquillité alla régner toujours, même quand il n'aurait conscience d'autre cho que du tumulte des sensations. Il s'aperçut qu'il avait pleuré, ma ne put se souvenir à quel moment. (*B. a.*, III, p. 107-108.)

Après cette mainmise de Dieu sur son âme, Paul tr verse des épreuves fort douloureuses, mais, comme il l

pressenti, sans jamais perdre la paix intérieure. Il est non seulement converti, mais vraiment retourné à Dieu.

Quand on a achevé la lecture du *Buisson ardent*, on se demande si c'est une œuvre poétique ou la vie d'un saint. Au fond c'est l'un et l'autre ; ou plutôt c'est la vie d'un saint des temps modernes racontée par une grande artiste qui elle-même est revenue des ténèbres à la lumière. L'œuvre poétique comme telle appelle quelques réserves pour ce qui est de la composition. Il y a aussi tels détails qui ne sont pas suffisamment « assimilés » par l'inspiration poétique et demeurent comme des corps étrangers dans l'organisme de l'œuvre. Mais qu'est-ce que cela, à côté de l'impression de grandeur et de beauté chrétienne que l'on emporte ?

Oslo, 12 avril 1931.

A. LUTZ, O. P.

La Grande Peur des Bien-pensants

Mais d'abord faut-il discuter les idées de M. Bernanos? O
dit, on répète à l'envi que M. Bernanos est un pamphlétaire
un écrivain de combat, et M. Frédéric Lefèvre rappelle à c
propos qu'il est de la nature du pamphlet « de s'épanouir
la faveur du *grossissement*, de l'affirmation violente et sous u
éclairage qui tue les nuances ». Puis il exalte « le mouve
ment dramatique passionné, le lyrisme fougueux » du styl
de M. Bernanos, cependant que M. André Thérive, apr
avoir égratigné quelque peu l'écrivain et le philosophe, absou
en fin de compte « le merveilleux caricaturiste, le créate
d'images »; et l'un et l'autre concluent — un peu cruell
ment — que « la littérature le justifie ».

Je ne conteste pas les vertus littéraires de *La Grande Peur d*
Bien-pensants. Mais je proteste — et l'auteur protesterait peu
être avec moi — contre une attitude de la critique par tr
facile, complaisante, et toute voisine d'une démission de l'e
prit. Je sais bien qu'un polémiste n'est pas un historien, qu
entre dans le pamphlet une part nécessaire d'abstraction br
tale et, si l'on veut, de poésie; mais rien, ni passion de pa
tisan, ni dilettantisme d'artiste, n'excuse le mensonge, et
serait accepter l'héritage le plus malsain du Romantisme q
de prétendre à justifier le fond par la forme. M. Bernan
écrit un livre pour juger le monde moderne et, plus préci
ment, pour condamner l'attitude de l'Église durant
soixante dernières années d'histoire. Est-ce vaine et brillan
escrime? Ces questions sont trop graves pour qu'il soit p
mis de n'y point engager à fond sa conscience, et d'ailleu
M. Bernanos a trop de passion pour s'amuser longtemps a
le fleuret; il attaque à l'épée, comme son maître Drumo

:t je me refuse à traiter comme un jeu ces cinq cents pages l'affirmations massives touchant nos plus essentiels problè- nes. Faisons à ce tumultueux écrivain l'honneur de croire ju'en s'asseyant à sa table de travail — « par une journée l'un autre hiver, froide et nue, impitoyable, pure de bas en iaut » — il s'est imposé autre chose qu'un exercice de style, :t demandons-lui raison de sa pensée.

Il nous faudra, d'abord, un certain effort pour l'atteindre. M. Bernanos est un esprit confus. On pouvait le pressentir lès *Le Soleil de Satan* — un soleil aux fulgurances magnifi- ques, mais intermittentes; les craintes se confirmaient avec *L'Imposture*, et encore plus avec *La Joie*; le doute aujourd'hui n'est plus permis. Dans les romans, cette sorte de trouble halo qui prolonge et enveloppe les idées s'accordait heureu- sement à la lumière de soufre où se jouaient des drames sata- niques; cela complétait l'atmosphère, accentuait l'illusion de la profondeur. Dans un pamphlet historique, la confusion — désordre, incohérences, prolixité — n'apparaît plus que comme un défaut, et ces développements toujours somp- tueux qui aboutissent mal, ces images éclatantes qui sur- chargent la pensée sans l'éclaircir, tout ce luxe d'une rhétori- que disproportionnée font songer au désordre magnifique d'une loge de comédiens après la représentation : tout n'est que soie, brocarts et or, mais où sont les maîtres des costu- mes?

Doublé le cap des brumes, il faut encore franchir toute une zone d'inimitié, tout un réseau de mots hérissés, blessants, que l'auteur éprouve un plaisir orgueilleux à dresser entre lui et son lecteur. Il aime à interrompre son argument de gentillesses comme celle-ci : « Mais, je vous le demande, à quoi bon? A quoi bon prodiguer les évidences aux imbéci- les? » (p. 103) Ou bien (p. 247) : « Aujourd'hui, personne ne comprend plus. Personne ne comprend rien. » — Ici encore on me répondra que le livre de M. Bernanos est un pamphlet, et que l'invective, l'impertinence même entrent dans la formule. Mais l'invective n'est pas nécessairement dédaigneuse, et l'impertinence est une insolence rare, subtile,

ornée d'esprit ; M. Bernanos n'atteint trop souvent qu'à l'insolence pure.

Passe pour les insolences, dont on peut aimer le courage ; mais les fautes de goût sont toujours des fautes, et il y en a de fâcheuses. J'aime peu cet apôtre de l'ordre politique, cet adversaire de nos anarchies modernes, se payant le luxe d'embrasser les extrémistes, par haine des modérés, et faisant peser sur la répression bourgeoise la responsabilité des horreurs de la Commune. Je sais bien que M. Thiers fut un dur petit bonhomme, et que ses vieux doigts secs serrèrent sans pitié. Mais quoi donc? Il mettait, comme disent certains, « la violence au service de la raison d'État », et M. Bernanos devrait être le dernier à protester.

Enfin, je comprends mal en quoi un écrivain qui fait profession de catholicisme sert la cause de l'Église en écrivant ces lignes sur l'éducation de la jeunesse par les prêtres : « Pour ceux de ces pauvres gens que rebutent certaines besognes, réellement assez basses, d'un prétendu apostolat social la grande, l'unique affaire est encore la lutte contre l'Amour la surveillance assidue des coquebins et des coquebines, et finalement la culture en serre chaude du dadais au cou de poulet, aux yeux de faïence, connu sous le nom de bon enfant, et dont Vénus même n'aurait rien à espérer. Chacun sait désormais qu'il n'est plus, grâce à Dieu, que de saintes colères, de véniels avarices, d'innocentes gourmandises Quant aux mensonges, on en voit d'utiles, même de pieux... » (p. 447)

En somme, M. Bernanos déteste le gouvernement de la foule, mais M. Berl est un juge moins sévère de l'esprit bourgeois. M. Bernanos vénère l'armée, qu'il veut bien défendre contre les traîtres juifs ; mais il méprise les militaires, « les beaux militaires qui depuis un siècle remplissent merveilleusement leurs culottes, mais ne remplissent pas leurs destins » M. Bernanos met enfin tout son espoir dans le catholicisme pour sauver la civilisation, mais de l'Église il excepte le Pape le clergé, les fidèles, et n'admet que les Saints.

Que serait-ce si M. Bernanos ne lisait pas l'Évangile? Cer

s, je partage son antipathie pour le dévot du type bénis-
ur, et crois avec lui qu'un certain pouvoir d'indignation,
n don même de violence — *violenti rapiunt illud* — signe
s âmes fortes. Mais qui ne sentirait le scandale d'un livre
rit prétendûment pour le salut de la Chrétienté, et dont il
est pas une ligne qui ne sue le mépris et l'orgueil?

*
* *

La Grande Peur des Bien-pensants, pamphlet à forme histori-
ue, évoque, à travers les dissertations et les couplets, la
rrière politique de Drumont, dessine sa figure, exalte ses
estes.

C'est brosser l'histoire politique et spirituelle de la France
out au long de la période, chargée d'orages et de crises,
ui sépare les deux guerres; il faut féliciter M. Bernanos de
y promener avec une bien élégante désinvolture. Sans
oute, le mépris des faits est-il aussi dans les lois du genre
olémique, mais quelque fonds qu'on fasse sur l'ignorance
u lecteur, il ne faut pas abuser du droit qu'un pamphlé-
aire a de n'être pas historien.

Il est vraiment audacieux d'imputer, comme on le voit au
uatrième chapitre du livre, l'échec de la Restauration des
ourbons à la majorité catholique de l'Assemblée Nationale.
Où M. Bernanos a-t-il vu et de quel droit affirme-t-il (p. 104)
que ce fut « l'une des plus dégoûtantes comédies qu'on ait
ues : la farce d'une restauration monarchique tentée par les
nnemis sournois de la Monarchie »? Quels ennemis sour-
ois? De Broglie, sans doute, « grand seigneur de l'espèce
cadémique, libéral et bigot ». Comme si Broglie n'avait pas
té le principal ouvrier du renversement de Thiers, au
24 Mai; comme si, dans les mois qui suivirent, président
l'un cabinet royaliste, il n'avait pas, avec un zèle même
xcessif, préparé les voies au comte de Chambord, par une
épuration systématique des fonctionnaires, des magistrats,
des préfets, des diplomates présumés républicains! A suppo-
ser que la restauration du trône eût été le salut de la France

moderne, et qu'on dût oublier les deux sorties fâcheuses de Bourbons en 1830, des Orléans en 1848, il y a un fait qu échappe à M. Bernanos : c'est la résistance spontanée de l'o pinion. Car, si la nation, dans un instant de stupeur, ava élu cinq cents monarchistes en février 1871, quatre mo plus tard, le 2 juillet, ayant à pourvoir cent dix-sept sièges elle élirait cent douze républicains. En 1874, elle choisissa des conseillers municipaux en majorité républicains; e février 1876, malgré la pression officielle, elle donnait deu cents voix de majorité aux républicains de la Chambre M. Bernanos répondrait sans doute que l'opinion est e politique un facteur variable et insignifiant, et que seule compte une volonté bien tendue. « Si les Monarchiste avaient voulu la Monarchie, dit-il, ils l'auraient faite, a besoin par un coup d'État » (p. 108). S'il suffit de vouloi pourquoi donc M. Bernanos ne va-t-il pas avec ses amis re verser la République?

Ne nous étonnons pas qu'un peu plus loin, quand il des sine les grandes lignes de l'affaire Dreyfus, M. Bernano oublie de faire état d'un document aussi grave que les ca nets de Schwarzkoppen, prétende encore que le syndic Dreyfus ait « inventé » Esterhazy (p. 321) et refuse au cap taine juif le bénéfice du doute. Son innocence pourtant est u fait aujourd'hui certain. M. Suarez lui reprocherait aussi, sa doute, d'avoir fixé à deux millions (p. 272) la somme do Cornelius Herz aurait payé la conscience de Clemenceau chiffre dont M. Bernanos serait embarrassé de fournir le preuves. Mais à quoi bon poursuivre? Il suffisait de souligne le procédé d'un écrivain qui impressionne son public, et, veux le croire, se suggestionne lui-même, en affirmant sa discuter.

*
* *

C'est trop peu de dire, avec M. André Thérive, qu'un t livre est inutile; pour la foule des esprits grégaires, pe avertis et enclins à recevoir les oracles venus d'un certai

anctuaire, il fausse en même temps les principes de la cons-
ience chrétienne et les perspectives de l'histoire; il est mal-
aisant.

On le déplore d'autant plus que l'auteur pouvait et devait
crire un livre salubre et beau. Dissipés tous les mauvais
uages, je distingue chez lui une pensée juste, une passion
lairvoyante; j'entends, presque étouffé par les éclats de voix
t les fausses notes, un cri noble qui devait être jeté.

M. Bernanos porte au cœur l'angoisse de vivre dans un
nonde où l'esprit recule, où se perd le sens du sacrifice et de
'héroïsme, où toute l'affaire des hommes semble être de
opousser la Douleur, d'effacer « la royauté scandaleuse de la
Croix ». C'est, plus grave, plus aiguë, plus passionnée, l'in-
quiétude d'un Duhamel, transposée de l'intellectuel au spiri-
uel, de l'humanisme pur à l'humanisme chrétien.

Et sans doute M. Bernanos a-t-il raison de souligner com-
bien l'optimisme d'un André Tardieu — excellent d'ailleurs
ur le plan de l'action pure — est une insuffisante attitude
n présence des maladies qui attaquent la conscience humaine
usqu'en ses plus intactes racines. Héritage, famille, patrie,
religion, quelle assise n'est aujourd'hui secouée? Quelle loi
ne vise à élargir pour l'individu le paradis des jouissances
terrestres, à le libérer d'un devoir, à éloigner Dieu de sa vie?
Il nous importe, catholiques, de scruter, les yeux nus et
l'âme grave, le fond de la pensée moderne; il est bon de nous
rappeler les contrariétés de notre siècle et de notre foi.

Le mal reconnu, le remède, aux yeux de M. Bernanos
comme aux nôtres, ne peut être que d'ordre religieux; il
s'agit évidemment de restaurer l'esprit chrétien. Mais quelle
idée se fait-il de l'esprit chrétien? C'est ici qu'on voudrait
plus de netteté dans une pensée qui n'arrive pas toujours,
comme un critique le disait de Victor Hugo, à *crever la méta-
phore*. Apparemment, il n'y fait pas grande place à la charité
— car il paraît plutôt s'exercer à la vertu de haine —, non
plus qu'à l'humilité — car il a l'orgueil irrémédiable des pro-
phètes tristes. Quant à la justice, il prétend bien en cultiver
le « sentiment héroïque », mais, à le voir asséner sur tant

de mémoires des accusations sans nuances et sans preuves, je doute qu'il en soit vraiment affamé. D'ailleurs, ce catholique, si porté à contredire, voire à ridiculiser l'autorité de l'Eglise, paraît fort affranchi de la vertu d'obéissance. De la morale chrétienne, il ne subsiste donc que l'exaltation du Sacrifice et la réhabilitation de la Douleur : c'est évidemment une haute part de l'héritage; mais pourquoi proposer un baptême incomplet au monde agonisant?

D'autre part, si des contrariétés existent entre une civilisation matérialiste, tournée de toutes ses forces à organiser la jouissance, et une religion qui fait de la terre un exil, de la tombe une porte de vie, et une arme de la douleur, quelle satisfaction de malsain orgueil trouve-t-on à exhausser le rempart, à créer des oppositions fausses? Je recommande, à ce propos, dans la conclusion de l'ouvrage, les pages consacrées à la pauvreté. Il paraît qu'en se prêtant à une politique qui veut améliorer la situation matérielle du pauvre, en favorisant les syndicats et les Assurances sociales, les catholiques sociaux, « les affreux petits pédants du Sillon ou les solennels cabotins de l'*Action populaire* », ont trahi la grande tradition chrétienne, qui fut, non pas de « décrasser » le pauvre, mais de « l'honorer comme l'image vivante de Jésus-Christ ». J'avoue que la conséquence m'échappe. Quoi donc? Parce que l'Église ploie l'orgueil du riche devant l'éminente dignité du pauvre, parce qu'elle lui enseigne à vénérer dans la pauvreté une « autre présence réelle », il s'ensuivrait qu'il ne dût point, tout en l'honorant, songer à le « décrasser »? Et parce que l'Évangile, constatant une nécessité de fait, annonce qu'il y aura toujours des pauvres, suis-je mauvais chrétien en cherchant, dans le cadre de la cité humaine, une organisation de nature à diminuer leur nombre et corriger leur infortune? Je garde de la remarque de M. Bernanos que seule une politique sociale chrétienne est complète, parce qu'elle seule a égard à la dignité entière, corporelle et spirituelle, du malheureux sur qui elle se penche. Mais je me refuse à conclure, de ce qu'un Dieu même a voulu en ce monde ennoblir la Douleur et la Pauvreté, que je doive me détourner du

uci d'organiser la cité terrestre suivant un plan de raison de justice. Et je déplore qu'on s'amuse, pour le plaisir de atouiller en soi les nobles fibres du désespoir métaphysi- ie, non pas seulement à exagérer les distances, mais à bri- r ce qu'il subsiste de liens naturels entre la civilisation oderne et l'esprit chrétien.

Nous sommes ici, d'ailleurs, au point vivant de la thèse. *Grande Peur des Bien-pensants*, c'est l'apologie de l'intran- geance, c'est la condamnation hargneuse de tous les efforts ntrepris par les catholiques, depuis soixante années, pour :climater l'Église au monde moderne et l'y mettre en état de ursuivre sa mission. Partie serrée, certes, et difficile, où les ains sont parfois douteux. Il est aisé à M. Bernanos d'énu- iérer les fautes commises, les batailles perdues, et d'imputer échec aux modérés, aux acceptants, aux respectueux, aux lliés, à tous ceux qu'il range sous l'étiquette un peu vague e Bien-pensants. Mais, ce qu'il se garde de dire, c'est que, les Bien-pensants ont commis des maladresses, les Intran- geants en ont d'autres à leur passif, et si je devais repren- re la conduite des catholiques en ce dernier demi-siècle — e qu'il est toujours trop facile de faire après coup —, c'est oins à leur pleutrerie qu'à leur témérité que je m'en pren- rais. Trop souvent, ils ont commis la faute de se compro- nettre, en tant que catholiques, sur des formules d'ordre xclusivement politique et indifférentes à leur foi. S'ils n'eus- ent, sous la présidence de Mac Mahon, identifié leur cause à a cause perdue de la Monarchie, nul doute que les laïcisateurs e 1880 ne se fussent trouvés en présence d'une tâche plus ifficile, n'ayant pas à justifier politiquement leur campagne. M. Bernanos affirme (p. 366) que l'*Action libérale et populaire* le M. Piou, « régulateur de l'opinion bien-pensante, merveil- eux instrument aux mains de la République anticléricale », n'a rien fait que de servir « le grand œuvre de la laïcité ». Je éponds que si les catholiques, la tête montée par Dru- nont (1), ne s'étaient pas follement lancés à contre-piste dans

(1) Il est remarquable que dès le 1er novembre 1894, près de deux nois avant la chose jugée, la *Libre Parole* annonçait en manchette :

l'Affaire, s'ils n'avaient pas laissé à des hommes qui ne le valaient ni civiquement ni moralement l'honneur de servi le principe de la Justice abstraite et universelle, un médioc sectaire de l'étoffe d'un Combes, tout soutenu qu'il fût de Maçonnerie, n'aurait pas trouvé, dans l'opinion, l'aigreu nécessaire pour faire digérer à la France les Inventaires, le Expulsions et la Séparation. Les duels de chrétiens à Juifs, Fort-Chabrol, un chapeau présidentiel défoncé, ces violenc approuvées ou inspirées par toute une presse catholique, quoi, je vous le demande, ont-elles servi? A exciter la hair populaire, à justifier, sous couleur de répressions, les exa tions des plus forts. L'héroïsme, dit M. Bernanos, ne s prouve pas par la victoire, et Drumont est exalté pour avo entrepris sans calculer. Faux héroïsme, qu'une raison froid ne commande pas, nuisible confusion entre s'agiter et agi Méprisons ceux qui manquent de courage, mais défions-nou de ceux qui manquent de sang-froid.

*
* *

Et aujourd'hui, quels conseils M. Bernanos nous donne-t-i Son messsage n'est pas, à la vérité, bien net. Il écrit so livre « *en mémoire des grands rêves de notre jeunesse, que la vie humiliés, mais que nos fils vengeront peut-être demain.* Qu'est-ce à dire, sinon que l'auteur tient aujourd'hui l'a tion pour impossible? Pourquoi cet apôtre de l'énerg renonce-t-il à se venger lui-même? Mais se venger de quo

Je sais bien que le visage de l'humanité n'embellit pa que la civilisation risque de perdre tout sens religieu c'est-à-dire qu'une affreuse barbarie guette le monde. Q faire alors? Travailler? S'efforcer de corriger le mal dans le lois, exiger de l'État le respect des consciences, crier l'Éva

Haute trahison. Arrestation de l'officier juif Alfred Dreyfus, et co mençait contre le ministre de la guerre, général Mercier, une ca pagne d'intimidation, qui devait peser lourdement sur la condui et l'issue du premier procès.

ile dans les carrefours? Que non pas! « Ah! plutôt que les ffreux petits cancres bavards qui feront demain d'agiles ous-secrétaires d'État, souhaitons l'avènement de jeunes rançais au cœur sombre! Le désespoir est un terrible âcheur d'hommes. Mais qui a une fois mordu sa bouche lacée ne craint plus la prison ni la mort. Qui part avec e silencieux camarade ne combat plus pour sa vie, mais our sa haine, et ne se rendra pas » (p. 21). Ailleurs, la énération qui sauvera la race devra « soutenir l'épreuve l'une clairvoyance désespérée », et encore, « si l'épuisement st sans remède et l'agonie proche, retrouver le fiel et l'ab-inthe, les voluptés du mépris ».

C'est donc en fin de compte à désespérer et mépriser que ous convie ce mauvais maître. Il reproche quelque part aux Bien-pensants de s'imaginer qu'ils ont agi quand ils ont parlé, et se moque avec esprit de tel vieux général soulevant cha-que dimanche, contre les lois laïques, une croisade de para-pluies. Sans doute est-il plus énergique d'écrire un livre pour démontrer qu'il ne faut pas faire de croisades, pour conclure au hautain refus d'agir, pour exalter — ô Roman-tisme! — le héros désolé, grisé de mépris et de métaphores. Ce n'est pas que je conteste l'héroïsme littéraire; je constate seulement qu'il n'est pas le plus coûteux, et nous féliciterons les disciples de M. Bernanos d'avoir choisi la meilleure part.

P. Henri-Simon.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Ce que les femmes disent des femmes

C'est ce que vient de rechercher Marie Gasquet dans u livre plein de sagesse et de grâces (1), qui sous ses appare ces aimables et son tour léger constitue un document lim naire de toute importance, à l'Histoire féminine moderne.

A l'heure où un nouveau destin bouleverse dans la Socié le sort de la Femme, où l'on voit la Femme changer d'a pect, plutôt où l'on voit changer le rapport qui exista naguère entre l'homme et la femme et grossir « le chiff qui indiquerait l'importance de la femme si l'on prena l'homme comme unité », Marie Gasquet fait le point, et, af de délimiter en traits assurés ce qui fut jusqu'à présent visage de la Femme, elle interroge les femmes mêmes, celles qui, sur nos trois siècles les plus intellectuels, XVIIe, le XVIIIe et le XIXe, ont passé pour les plus avisées les plus sincères. Aveux du Miroir. Vérité de l'Écho. Confe sions.

Ces boutades et ces critiques issues de la bouche de ta de Jocondes et de tant de sphinx devaient former le portra le plus ressemblant de la Femme. Et, sinon le portrait le pl vrai, du moins le plus conforme à la figure subjective q régnait d'elle jusqu'ici.

Et c'est bien effectivement ce qui se dégage des mots, d pensées, des appréciations de toutes ces belles dames : u

(1) Flammarion, éditeur.

gure très homogène : les mille traits se tiennent ensemble
t quand on songe que la consultation a porté sur trois cents
ns, qu'elle embrasse le règne de Louis XIV et les Précieuses :
s raffinements du XVIIIe et une Lespinasse : la Révolution
t la grande Girondine : la prudente Restauration et une de
enils : 1830 et George Sand, on peut se demander si ce ne
ont pas là, en dépit de tous les démentis de notre époque,
s traits de la Femme éternelle qui peu à peu se dessinent et
pparaissent au jour dans cette curieuse enquête.

*
* *

Instinctive créature tout d'abord. Plus animale que
'homme et ne parvenant à s'élever qu'en se dressant sur ses
propres instincts, mais cultivés, organisés et spiritualisés.
Toutes ces intellectuelles sont à peu près d'accord là-dessus.
Le processus de perfectionnement ne paraît pas être le même
que chez l'homme. La vanité est la base de tous les mouve-
ments. « *Une fille bien gardée*, dit Ninon de Lenclos, *s'enor-
gueillit de sa vertu parce qu'elle s'imagine ne la devoir qu'à elle-
même. La vanité fait d'elle une esclave rigoureusement enchaînée
qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'elle ne prend pas la fuite.* »
— « *La plupart des femmes*, dit la Marquise du Châtelet, *préfé-
reraient plutôt être moins aimées pourvu qu'elles le paraissent
davantage parce que la vanité est le premier de leurs sentiments.* »
— « *Des qu'une femme sait l'orthographe*, dit Lespinasse, *elle
déborde d'arrogance.* » — « *La honte est quelquefois la plus
fidèle gardienne de la vertu des femmes*, avoue Mlle de Som-
nery. *Très peu sont vertueuses pour la vertu même.* » — « *Le ciel
a mis dans son sexe une vanité aveugle* », affirme George Sand.

Est-ce la raison pour que l'on redoute tant la culture intel-
lectuelle de cet être toujours un peu déréglé ?

« *Une femme qui reste femme ne sert pas mal son intérêt* », dit
Mme du Deffand. Cela signifie qu'il faut demeurer ignorante.
Mme de Maintenon est plus catégorique : « *Renoncer à la
Science, pour les femmes est la vertu des vertus.* »

« *Les filles*, dit la marquise de Lambert, *doivent avoir su la science une pudeur aussi tendre que sur les vices.* »

« *Qu'est-ce qu'une véritable femme?* demande Mme de Giraı din. *C'est un être faible, ignorant, craintif, paresseux.* »

Si l'ignorance des femmes devient une institution natio nale, selon le mot de la Duchesse d'Abrantès, ce n'est pa que les femmes soient incapables de science, c'est qu'on peur que les bouffissures de leur vanité ne se portent du côt de leur cerveau et ne nuisent à la grande affaire de l'amou qui paraît bien le premier point sur lequel les femmes juger les femmes dans ce livre. C'est une crainte justifiée. L'aver ture féminine actuelle ne m'a pas encore rassurée là-dessus Il est bon que, dans le ménage, un homme n'ait pas seule ment la supériorité musculaire. « *Cherchez des amis au-dessu de vous*, dit aux hommes Mme de Rieux. *Mais cherchez vot femme au-dessous, de peur d'épouser votre maître.* »

Le fin du fin serait évidemment que la femme aussi dév loppée intellectuellement que l'homme perdît sa vanité nativ de péronnelle. J'avoue que le fait se produit assez souver aujourd'hui.

*
* *

Tous les jugements des femmes sur les femmes ne sor pas si sévères dans le livre de Marie Gasquet. L'une d grandes dames questionnée répond même que cette excessiv rigueur qu'on a pour elles tient justement à ce haut deg de perfection qu'il paraît possible de leur trouver. « *semble*, dit en effet Mme Necker, *qu'une image de la Femı pleine de grâces et de dignité flotte sans cesse devant les yeux l'homme et finisse par lui inspirer de l'éloignement pour tout qui s'écarte de ce parfait modèle.* »

Ce parfait modèle, c'est par sa sensibilité et le don qu'el a d'aimer que la Femme peut le réaliser. Toutes, marquise reines, courtisanes ou romancières, dans ce livre sont en pa faite harmonie là-dessus. « *La Femme égoïste est un monstr* dit Mlle de Lespinasse. *La Nature ne l'a faite que pour autrui.*

c'est bien ici la pensée définitive par-dessus toutes les tres, et qui règle par la physiologie aussi bien que par la ychologie la vraie voie de la Femme. « L'homme n'a pas : fait pour la femme, mais la femme pour l'homme », dit nt Paul sans ambages.

Je ne citerai pas toutes les pensées exquises, badines, quantes même pour les hommes, profondément sérieuses ujours, dont le livre fourmille à cette occasion. Et c'est en la surtout que je pouvais dire au début de ces pages que ne Gasquet, grâce à lui, faisait le point, l'heure venue, au jet de la destinée féminine, et que c'est bien la Femme éter- lle qu'elle nous montre.

*
* *

Peut-on ne pas louer l'art avec lequel l'a réalisé cette ande chrétienne qui exerce avec tant de modestie une tion profonde sur la pensée contemporaine, par sa parole comparable et l'orientation littéraire qu'elle imprime au blic?

Sans parler du « morceau » charmant qu'est la préface de livre, quel soin et quel goût dans le choix heureux des nsées, — choix qui paraît tout d'abord fallacieusement à s yeux, comme facile et tout indiqué!

Je dirai surtout beaucoup de bien des courtes présentations, ais complètes et lumineuses qui ont la netteté d'un beau édaillon au frontispice de chaque consultation. Trente fem- es, les plus éminentes des trois derniers siècles, défilent nsi devant nos yeux; et cette galerie si érudite suffirait à ire du livre un chef-d'œuvre en tant que Manuel d'Histoire minine.

COLETTE YVER.

Eugénie de Guérin et son dernier historien

Lorsque, le mercredi 31 mai 1848, Eugénie de Guérin e
cessé de vivre, lorsqu'elle rejoignit Maurice, il semblait bi
que leur destin littéraire aussi prenait fin et que plus rien
rappellerait le couple fraternel, plus rien hormis la petite tom
d'Andillac, toute humble et campagnarde elle-même. Cl
cun sait pourtant si ce destin allait peu à peu devenir glo
véritable et combien, aujourd'hui singulièrement, le frère
la sœur inspirent livres, articles, conférences de toutes s
tes. Ces jours-ci même, les « courriers littéraires » éve
laient l'émotion des lettrés en leur apprenant que le Cay
le château des Guérin en Albigeois, — la chère demeu
d'Eugénie, — était mis en vente et risquait de « tomb
entre les mains de gens qui n'en n'auraient pas le culte
C'est M. Abel Lefranc qui jeta l'alarme ; le chanoine Ern
Dimnet écrivit aux *Débats*, M. Bremond doit proposer
l'Académie la fondation d'une « Société des Amis des G
rin ».

M. Dimnet, dans sa lettre aux *Débats*, parlait naturellem
de M. Émile Barthès, vicaire général d'Albi, le plus illus
et le plus informé des *guériniens* d'aujourd'hui. Une an
sante coquille d'un journal où se trouvait reproduite la let
de M. Dimnet transformait M. Barthès en un *guériss*
notoire. Après tout, les distractions des typographes au
sont voulues de toute éternité : les livres de l'abbé Bart
sont à ce point bienfaisants, l'atmosphère guérinienne
trouve si pure et si salutaire, que bien des âmes sans do
y font et y feront des cures profitables.

Professeur de philosophie et d'apologétique au Gra
Séminaire d'Albi, travailleur acharné, tout épris de pie
et studieuse passion pour les Guérin, leurs œuvres, le
amis, leurs souvenirs, M. Émile Barthès est en train de d
ser aux deux écrivains d'Andillac un monument que be
coup de gloires littéraires plus éclatantes encore envierai

'est Eugénie qui est l'objet immédiat de ses recherches. Mais est-elle séparable du frère tant aimé?...) Nous avions u d'abord ces charmantes lettres à Louise de Bayne qui arurent voici quelque six ans. Et sans doute ces deux gros vres n'étaient-ils pas d'une égale qualité dans toutes leurs ages; peut-être, aussi, Eugénie et son amie avaient-elles en plus de temps pour écrire que nous n'en avons aujourhui pour lire. Cependant, les *Lettres* connurent un succès ès large, très supérieur à celui qui accueille, en général, s publications de cet ordre.

Mais est-il monument de critique littéraire sans thèse de octorat? M. Émile Barthès a voulu que Mademoiselle Eugéie, — la *savante* comme parlaient les paysans du Cayla, — onnût elle aussi cette suprême consécration. Il a fait largeient les choses. Sa thèse n'a pas l'ampleur écrasante de elles de M. Monglond ou de M. Jourda, mais enfin, les lecurs guériniens en sont pour trois volumes considérables et y a de quoi satisfaire toutes les avidités (1).

*
* *

La soutenance de ces thèses fut brillante, M. Strowski et l. Gustave Cohen y intervinrent particulièrement. Mais les éritables parrains de ces beaux ouvrages sont plus anciens. L'abbé Barthès a passé vingt ans de sa vie à les préparer à les écrire.) L'inspirateur originaire n'est autre que . Paul Laumonier, le célèbre ronsardisant, lequel avait ggéré au jeune licencié albigeois d'étudier les Guérin ses ompatriotes. Et naturellement M. Abel Lefranc ne fit que onfirmer cette impulsion.

(1) I. *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, 2 vol. gr. -8° (XIV-447 p., 4 hors-texte; — VIII-357 p., 3 hors-texte), Paris, abalda, et Albi, Imprim. Coop. du Sud-Ouest. II. *Eugénie de Guén : Lettres à son frère Maurice* (1824-1839), textes en majorité inéts (1 vol. gr. in-8°, XXI-116 p.; 1 hors-texte et 1 fac-simile), mêmes liteurs.

La vaste étude de M. Barthès se présente à la fois comm une biographie détaillée, qui va des « lointains ancêtres jusqu'au destin posthume d'Eugénie, — comme une étud littéraire où sont traités les moindres problèmes techniques enfin, par dessus tout, comme l'*Histoire d'une âme*, et je pens que personne n'estimera profané ce terme, si Lisieux le prêt au Cayla.

Ai-je besoin de dire que la précision poussée au scrupule l'information qui en vient à la minutie, caractérisent cett thèse de doctorat? L'auteur témoigne d'un luxe étonnant même pour qui sait l'opulence habituelle du genre! L'ex trême intérêt de sa documentation, c'est qu'il la puise su tout à la source même : ce sont des papiers de famille, de lettres encore toutes chaudes si l'on peut dire, des témoin immédiats, des textes de première main, on devrait dire *premier cœur*.

L'historien, d'ailleurs, s'accroît ici de tout ce que le pré tre peut lui donner. Un laïque sans doute eût-il été moin préparé à tracer la biographie psychologique d'Eugénie. E puis, M. Barthès ne s'est point contenté de connaître tout c qui pouvait se lire, de savoir tout ce qui pouvait être su o deviné. Il n'est guère de lieux fréquentés par les Guérin, o il ne soit allé à leur intention, nous dit-il : le Cayla, Rayssa Gaillac, Lisle, Toulouse, Cauterets, Caen et Paris, Sain Martin, Nevers et les Coques, la Chenaie et le Val de l'A guenon.

Aussi n'est-il point de livres, désormais, où se respir mieux l'atmosphère guérinienne. C'est très justement qu l'auteur peut nous avouer avec fierté : « D'autres, sar doute, auraient écrit cette œuvre avec plus de talent et c brillant, mais ils n'y auraient pas apporté plus de souci d détail, plus de cœur, j'oserai dire plus de passion. Ces pag ont été composées avec allégresse. »

D'ailleurs, c'est vraiment du nouveau que la thèse nou apporte. M. Barthès y précise le rôle de Louise de Bayn dans l'existence d'Eugénie, nous voyons combien la sœur c Maurice était née aussi pour l'amitié. Sa formation littérair

t également dévoilée, ce curieux apprentissage d'une jeune oble campagnarde, qui dans son nid tout isolé devient rande épistolière, non sans jeter un coup d'œil d'innocente avie vers l'églantine d'or ou les lys d'argent des Jeux Floaux.

Mais c'est l'histoire des années parisiennes de notre héroïne ui se trouve singulièrement renouvelée. D'abord, l'avenure des deux belles-sœurs, cette épreuve difficile pour Eugénie : ne faut-il pas céder Maurice à une autre et n'est-ce pas 'autant plus douloureux qu'on a moins le droit de se plainre? C'est l'histoire d'Henriette Renan lorsque Ernest se narie, — l'éternelle histoire des sœurs passionnées.

Pourtant s'il fallait extraire de ces livres l'essentiel, l'inéit, je crois qu'on détacherait cette autre épreuve d'Eugénie ù nous la retrouvons sœur spirituelle et amie, — rien de lus, mais où nous pensons qu'elle était sans doute faite, omme toute femme, pour davantage : la rencontre avec arbey d'Aurevilly! C'est, hélas! la « bataille des Dames », es épines sous les roses, le différend avec Marie de Maistre t ce qu'il faut bien nommer avec M. Barthès « l'incroyable bandon de Barbey »... Notre guide a fort bien divisé son uvrage en deux tomes, que sépare la mort de Maurice. vant, après; c'est toute la vie d'Eugénie, la ligne de parage dans son cœur et dans son œuvre aussi, car ses accents leviennent incomparables sous le coup de la douleur. Oui, ous sommes loin désormais de la « rêveuse de la terrasse » ux « épaules grêles de sauterelle »... C'est le *point culmiant* de sa vie, déclare l'abbé Barthès. Hélas! pour redescendre bientôt à la déception, à cette tristesse que l'auteur ppelle, après Mlle Duhamelet : la seconde mort de Maurice. Barbey, le dandy, le fat, s'éloigne « sans explications ni commentaires ».

Ce n'est plus alors que la solitude de l'âme, l'approche du oir, et cette fin de vie qui bien plutôt est pour Eugénie le commencement de l'éternité.

L'abbé Émile Barthès proclame dans l'avant-propos de sa

thèse complémentaire son ambition d'être l'ami fidèle, l
guide sûr des guériniens. C'est bien le double sens de so
œuvre et la lumière totale qu'elle nous apporte. Eugénie
Maurice, sont eux-mêmes plus que des personnages littérai
res : elle surtout, si droite, si pure, si « intérieure », si pe
femme de lettres... Il était juste qu'on lui dressât ce monu
ment où, par les procédés de l'histoire littéraire et sous l
contrôle de la critique, mais aussi grâce à une grande géné
rosité du cœur, rayonnent plus et mieux que jamais so
visage et son âme.

André George.

ARTS

NTOINE BOURDELLE. *Les Humbles églises de France. Pierres bâties, pierres sculptées et pierres peintes.*

En ces pages inédites, le grand artiste visite quelques vieilles églises de l'Ile-de-France et du Vendômois. Beau voyage et itinéraire spirituel. L'illustre sculpteur, dont l'œuvre, sous ses aspects les plus divers et là même où son inspiration semble avoir puisé à des sources lointaines, est tout imprégnée de tradition française, découvre en ces pierres qu'il aime l'âme vivante du pays natal. Mais ce technicien, qui analyse si finement la beauté des architectures, des sculptures ou des fresques, sent vivre aussi dans les églises une âme plus profonde, une âme véritable, et on ne le voit pas sans émotion s'incliner devant le divin.

CHARLES GROLLEAU. *Aspects de la Cathédrale de Strasbourg.*

Après les méditations de René Schwob dans la cathédrale de Chartres, celles de Mme Camille Mayran dans un autre sanctuaire illustre.

MARCEL BRION. *Palestrina.*

Sur le livre consacré à un grand musicien d'église par un excellent musicien de notre temps.

MAURICE BRILLANT. *Grétry.*

« Au calendrier du mélomane moyen, un saint qu'on ne chôme plus guère. »

Les humbles églises de Franc

Pierres bâties, pierres sculptées et pierres peintes

I

Il est bien émouvant de voir, l'automne et l'hiver, d pierres bâties et peintes et sculptées s'incliner, s'effeuille dans les premières verdures et les fleurs tendres du pri temps.

Nos monuments provinciaux semblent être les frui libres de notre bonne terre aimante.

Ils sont mêlés à nous, aux tombes, aux sillons.

L'hirondelle et son nid de terre les habite. Elle en fa son arbre immobile que l'orage n'incline pas.

Bonnes, simples, douces églises des champs ! rudes, ant ques châteaux !

La charrue est sous leurs portails.

L'arbuste agrandit les fentes des murailles, de ces squ lettes d'art qui s'en retournent à la terre.

Ils ont un bon relent de beaux champs moissonnés, c doux et graves monuments.

Ils s'entourent, ils se vêtent de plantes, de fleurs sauv ges et d'herbages aux âcres odeurs enivrantes.

Ils ont un bon aspect paysan.

L'été puissant hausse les sèves jusqu'aux faîtes noirs d vieux porches, des chapiteaux, et des longues frises viva

:es qui tressent à l'entour des murs comme un long frisson de beauté.

L'été mouvant fait partout éclore, en légers jardins aériens, herbes du vent, iris simples et tant de mousses veloutées.

Il met dans les rides des pierres la grave et belle girolée, si retenue, et qui semble être comme le parfum de la grâce, faite de la modération pressée de tant d'admirables débris.

De loin en loin dans le divers pays de France, se dressent, hautes et profondes, de sveltes colonnades de peupliers.

En longues théories frémissantes, ils semblent accompagner, avec mille gestes et mille paroles rapides, les ruisselets, les torrents et les grands fleuves capricieux.

Plus espacés, plus en hauteur que le peuple innombrable des arbres, des beaux arbres aux fûts vivants couronnés de rameaux où tressaillent les nids, les clochers innombrables de notre antique terre se dressent tout droits dans le ciel, telle une vaste armée de peupliers de pierre, dont les grands nids obscurs lancent les angélus.

Chaque village a tout l'air d'un troupeau que l'antique clocher, tel un berger, tout debout, guide et surveille.

Et puis, plus haut, plus loin, voici que nous venons d'apercevoir l'admirable basilique de Chartres; elle domine tout cela comme un arbre éternel surélevé dans l'infini.

J'ai vu l'inégalité des hauteurs de ses deux tours et de ses deux clochers : le clocher gothique plus haut dans les nuées, mais le clocher roman plus élevé dans la beauté.

La véritable élévation est intérieure.

Et maintenant, sur notre chemin, au delà de Chartre
voici un mont d'une forme charmante, que domine un
vieille tour tout éventrée et qui s'incline doucement.

De très longs jours l'ont bien préparée à mourir; ell
semble encore soutenue, non plus par sa vie même, ma
par le sombre envol, tout autour d'elle, de grands corbeau
sans cesse tournoyants.

Dans notre beau pays fertile, la fête de l'art et la fêt
de la terre s'entremêlent, s'entr'aident constamment.

L'art humain s'y complète toujours par l'art des être
et des choses.

Sortant, tout attendris, de la douceur d'un porche, u
moment nous logeons un petit bois naissant; nous ma
chons sur un chaume nouvellement fauché; une mult
tude d'hirondelles vole, en nous frôlant; elles effleurent l
sol tout près des tigelles coupées.

Familières, elles entrecroisent leurs courbes dans le
espaces laissés libres de notre petite troupe. Nous nou
sentons légers au milieu des coups d'ailes; nous som
mes comme la trame mouvante sur laquelle elles tisser
l'écharpe de leur vol blanc et noir.

Elles ont sculpté bien des nids, par les toits bienveillan
et sous les portes douces. Il faut bien maintenant qu'elle
courent aux vivres, et leurs gorges sont leurs panie
pour les petits.

L'art fleurit de la vie, la vie croît de la mort, la mo
fait notre gravité.

Dans la plupart des villages de France, chaque trép
qui survient est sonné, est clamé à longue plainte et
longue portée, à diverses heures, durant trois jours, par
voix grave des clochers.

Par les nues tournoyantes, par l'azur épandu, dans les amées profondes, dans les vastes forêts obscures, par les allées et sur les monts, sur les flots des moissons immen-es et sur les flots cabrés des mers, les graves voix d'airain arlent et se répondent. Elles vont, elles planent, elles attent l'âme et les airs, elles roulent, elles s'écrasent ans les cœurs, puis elles tombent et rebondissent et epartent sans fin, en nous parlant de Dieu.

Aux longues haleinées du vent elles balancent leur hant sombre, que, grave, il secoue, qu'il éloigne, qu'il approche ; chant profondément triste qui tournoie dans esprit et dans les cieux troublés ; cycle infini qui s'étend t qui se resserre ainsi que fait un pauvre cœur blessé ; rande hymne de deuil, saccadée, qui s'en va pénétrant es dures âmes paysannes de ses effrois répercutés.

Hauts avertissements des infaillibles cloches !... Vérités spacées des vieilles voix des saints donjons de France, astes *De profundis* de toutes vanités.

Mais il reste les hauts espoirs, les croyances centrales. A nous de les trouver.

Puisons, toujours, dans nos douleurs, anciennes, présen-es et en avenir, le blé de courage et de haute raison, insi que le laboureur extrait à grand labeur, de son hamp durement travaillé, le pain matériel de la vie.

Puisons la foi dans l'élan du courage.

Connaître que le bien et le beau ne sont qu'un, que le rai seul dans sa nudité pure est le réservoir de beauté, et ien pénétrer que l'aspiration spirituelle et morale est eule d'essence éternelle et doit survivre à notre mort.

Là, humains, est la fleur de l'art. On est tout délaissé es foules, quand on s'acharne aux hauts ouvrages ; tout

élément pur s'isole des masses troublées; tout près d
vrai on peut se croire seul, mais on est seul dans l'im
mense présence.

On est seul avec la sagesse.

J'ai essayé de m'élever. Sans fin je l'ai voulu, sans fin
l'ai tenté.

Après bien des espérances d'atteindre au bien, apr
tant de tentatives vers la beauté, je te retrouve, amie,
te reconnais, solitude, toi qui nous ouvres, par le silenc
des hommes, tant d'infinis.

Tu ne t'éloignas jamais de moi, tu es le prix de la si
cérité.

O solitude dans notre âme!

Mais ne laissons jamais la vérité prendre en nous u
visage d'amertume; même si elle se montre avec u
visage sévère, attendons de la bien entendre, accueillon
la en amitié.

Méditons-nous! refaisons nos forces dans l'art div
épars sur notre sol; sachons toujours reforger nos âm
dans toutes ces sublimes ruines de pierres et de marbr
purs qui sont nos flambeaux éternels.

Châteaux roidis sur les hauteurs, calmes églises, inég
lables cathédrales où veillent des anges obscurs, lumièr
d'esprit, palpitantes, qui étoilez toute la nuit humaine.

Oh! vous êtes, pierres dressées, graves, grandioses
charmantes, vous êtes à jamais nos anges gardiens vénéré

Arcades justes, piliers sûrs, voûtes empressées, aut
divins, cubes de loyauté, d'humilité et de simplesse.

Porches d'espoir et portes sur le ciel!

Sur les collines, au fond des combes, au ras des sillons es champs ou des sillons des flots, sur les rocs droits, aux ırplombs des montagnes, vous vous levez, fiers édifices, n vos pierres pressées et jointes ! Vous vous érigez sur le æur, sur la raison de l'homme, pour la pensée et pour amour universels, en innombrables Parthénons.

Vos symphonies, au vent des siècles, se sont lentement ispersées.

Tant d'ornements, tant de courbes indicibles, tant de :atues, de visages, et de groupes, s'en sont allés ainsi que es ouvriers divins, pour emporter partout la bonne arole d'amour, de vérité, de création.

O douces ruches écroulées et dont sont mortes les ibeilles !

Seul le parfum du miel ancien rayonne encore en vos ésastres, en quelque cellule oubliée, tout emplie de énie; par elle l'on refait en esprit le grand labeur total e l'essaim tout entier.

Abeilles de bonne volonté, abeilles douces et tenaces, ô ous, grands artistes loyaux, artisans de simplicité, vos uches en vastes décombres, sur les fleurs des saisons, 'effeuillent toutes pures.

D'elles comme de vous, rien ne meurt inutilement : ous êtes fruits de la tendre nature, et vous vivez et vous nourez dans l'espace et le temps, les parfumant de l'odoante vérité.

II

Il y a peu de jours, j'étais avec un ami en pays vendômois, à quelques petites heures de Paris, et j'ai vu là ivre des pierres !

En haut d'un beau village étagé, appelé Trôo, il y a dominant l'extrême hauteur, une vieille église romane.

Elle est robuste et de tournure simple. Elle a des dehor tout en inclinaisons et à grandes arcades rondes très belles Elle s'évase un peu par la base, à la façon d'une mitr pure d'évêque, d'un antique évêque chrétien. Elle es l'église collégiale de Saint-Martin de Trôo.

Elle a des frontons aigus d'un beau triangle, ornés, su leurs pentes, de fleurons à feuilles charmantes.

Les deux inclinaisons s'arrêtent, à leur base, à de rude lions redressés, façonnés simplement, en grands plan archaïques.

Elle est bâtie en beaux murs simples, en un très be appareillage de pierre.

Toutes ses lignes sont comme de la douceur construite chaque limite de proportion est d'une sagesse intime.

L'intérieur, par l'honneur de ses formes, à toute heur du jour est toujours matinal.

Il est — de plans, de proportions, d'exécution — d'u sens émouvant, admirablement simple.

C'est de l'art ordonné dans le bonheur du bien.

C'est l'unanimité dans tous les repos et dans tous le élans des sculptures et de l'architecture.

Ce sont des élans maintenus ; nulle ligne, nul plan, n résistent à la condensation, à la discipline, à la volonté d l'ensemble.

Le tout est fait de pureté : on dirait de l'enfanc divine.

La pierre est blonde, l'ouvrier avait l'esprit clair ; l'œu vre est de toute honnêteté.

Elle semble être comme attentive, sans gestes, et tout ntimidée d'être si doucement, si complètement belle.

Toute la pierre, ici, ne semble pas touchée ; elle paraît ıvoir poussé de la raison de l'homme, comme du sol gran- lit un arbre fort.

Elle est, cette église ignorée, comme ces belles paysan- ıes, ces toutes jeunes filles des terres, à qui les parents ɔauvres n'ont rien donné pour se parer.

De leur noble statue tout isolée, du miracle de leurs ɔroportions vertueuses, tout environnées d'innocence et :onstruites naïvement dans la grâce absolue, elles sont, ɔassant près des voyants, lentes, modestes et sereines, :outes pavoisées d'elles seules, à la même altitude de ɔeauté que les grands chefs-d'œuvre de l'Art.

Cette modeste église, laissée seule en haut de ce village qui d'en bas s'efforce de se hausser près d'elle, cette tran- quille église avec son vieux beau style roman angevin, fait songer aussi aux coiffes si bien ordonnées et toutes blanches, appelées coulines, et que portent, les dimanches, les vieilles femmes du pays, car il y a dans tout cet art ancien de France du bon ordre familial, il y a de l'alter- nance des saisons paysannes, il y a dans cet art la loyauté tranquille de la terre.

Les chapiteaux de pierre blonde, tels des épis sur de beaux fûts de blé, sont purs et pleins, et aussi tendres et aussi clairs qu'à l'aube du printemps sont les pommiers en fleurs. L'art semble ici la plus noble prière.

O sainteté des murs romans ! Grand style chaste !

Et, tout en bas de la paisible église, au pied de la col- line, dans les verdures, il faut voir la probité du bon tra- vail des murs.

La gravité du village silencieux, l'honnêteté des maisons bien assises, en leurs cubes très forts, très doux, de pierre toute pure.

Puis il y a quelque chose d'admirable entre tout dans ce village.

Il n'y a pas au monde que l'art des pierres et du marbre qui nous touche !

Il y a aussi l'art du cœur. Dans ce village est une chose rare, belle et douce, dans ce village humble est une maison à la fois simple et éclatante, car c'est la maison d'un ami.

Maison Arnault, maison d'ordre et de bonne grâce, où le cœur parfume les fleurs !

Salles à proportions larges et justes ; murs et âmes solides !

Mesure et distinction cachées. Vastes portails partout silencieux et ne s'ouvrant que quand il faut.

Cloître d'étude et de recueillement, reposoir de bonté pour l'esprit et pour l'âme ; puits de silence et source de savoir ; abandon dans la possession de soi.

Fraîcheur d'esprit de l'hôte, qui va si bien au corps uni, si printanier, des pierres qui dressent la maison.

Lignes d'égalité d'humeur dans les architectures comme dans l'hospitalité.

On suit là les amis Arnault comme l'on suit une bonne pensée.

O maison amie, oasis inoubliable d'une première journée qui fut noble comme une prière !

D'une maison, la main qu'on vous tend fait un temple.

O tant de chefs-d'œuvre visités, découverts par leurs soins prévoyants ! Grâces vous soient rendues, amis, pour

ı beauté, pour la douceur du pays et du cœur aussi simlement révélés.

III

Sous une telle égide douce, par les routes, par les fleues, par les forêts et par les champs, emporté au trot d'un heval, j'ai pu reposer mon front endolori et m'endormir arfois, l'esprit visité par des chefs-d'œuvre quittés, et ercé vers d'autres chefs-d'œuvre. Grâces vous soient renues.

En plein cœur de France, près de Paris, en pays venômois, dort en beauté la petite ville de Montoire.

Les maisons y sont toutes blondes.

Dans le quartier de Sainte-Oustrille est une ruine admiıble, la chapelle de Saint-Gilles, dite chapelle de Ronıard.

On y accède par une petite venelle, la petite église est ardée par un enclos.

Tout le quartier est en vergers et en jardins qui fleuissent dans de vieux murs, murs que recouvrent fruits et ·eurs.

Sous une belle arcade ronde, on pousse un grand vanail de bois, bien vieux, qui a un teint de terre avec des lantes qui le brodent entièrement.

Dans le petit enclos, deux choses toutes seules, abanonnées, s'inclinent et parfument, c'est une rose blanche t la chapelle grise.

Laquelle est le plus une fleur, qui oserait le dire?

C'est là sans doute, Ronsard, ô grand poète, que tu fis es vers pour Hélène!

La toiture en antiques tuiles, toutes verdoyantes de mousses, forme un doux trèfle à quatre feuilles.

Au dedans, c'est la croix latine. Les bras, le corps, on la même proportion, tout l'intérieur est dénudé.

Il n'y a plus que l'appareil des murs, quatre voûtes bas ses et la centrale. Il n'y a plus d'autel, plus de vitraux on n'y lit nulle parabole, mais Dieu vous étreint de par tout.

Il est là présent, il se lève, tout droit, doucement infini, au profond de l'esprit et de l'âme ; on s'efface d'ad miration.

Mes pas s'en sont allés, je suis sorti de là je ne sais plu comment, mais mon cœur y demeure.

Oh ! tous ces murs peints ! Tous, tous ! Quelle subli mité, quelle droiture, et quel amour du seul amour, quelle passion de beauté ! Oh ces fresques ! ces fresque maçonnées et peintes par d'antiques anges ouvriers !

Ils ont là arrêté du ciel, ils ont là fixé du beau temp moral, intellectuel et matériel !

Ils ont laissé les reflets divins de leurs ailes si simple

Dieu leur a tendu le dessin : oh ! quelle richesse inté rieure !

Ici il n'est plus de paroles, la main de l'éternel guida les bras des créateurs. Comment me suis-je arraché de c lieu ? Comment ai-je échappé au charme ?

Le vieux carrèlement de briques est défoncé par l poids du divin.

En fuite, je ne sais comment, heurté du galop du che val par les routes, le char rustique embué de terre proje tée, nous avons fait une rencontre.

Un âne était au milieu de la route, représentant si

otre ardent chemin la placidité, la droiture et la méditation.

Il était gris, il semblait blanc! Barbu, hérissé, pur, ntact, pas déshonoré par les hommes.

Il était authentique, il était vrai, cyniquement!

Il était lui, il était là!

Poilu, bourru, broussailleux, innocent!

Il existait, il se sentait quelqu'un. Il songeait. Dignement, il était là, géométralement compact, en volumes naïfs et sûrs, bien positif sur ses quatre sabots solides, logiquement debout comme une moisson de conscience.

Il était là comme une certitude. Il était seul, il était calme, à la fois distant et présent; il était simple, il était doux comme l'Église.

Une jeune fille survint, montant d'un doux escalier de jardin; tel un rosier couvert de roses, elle déplaçait le printemps.

Alors, tourné vers elle, les yeux petits, les oreilles couchées, l'âne chanta naïvement.

Il déploya sa grande voix de toute son âme sincère, son chant fut grand.

L'âne avait compris la beauté.

IV

Nous partons au trot du cheval; une croix sombre, à l'angle d'un chemin, se dresse et disparaît; elle divise la pensée en des triangles désolés.

Nous arrivons à Lavardin.

Lavardin! vieux bourg aux chemins montants où s'azure une antique église collégiale, née du IXe au XIIIe siècles.

Elle est faite en cubes sacrés, elle est toiturée en form de bonnet d'aile, tout tuyauté d'arceaux romans.

Dès qu'on entre dans l'église, on se sent éclairci d cœur, on est comme un agneau naissant.

On est inondé de sagesse, le cœur s'emplit de saintet

Les arcades sont fortes, simples, décisives ; elles tou nent en amples courbes d'utilité.

Elles sont comme les anses si douces des beaux panie qu'on fait aux champs, et où l'on met les fruits que l'o vend aux marchés.

Toute l'église est tendre et blanche, elle semble e divin travail.

Les colonnes, les chapiteaux, les frises, tout y est savo reux, attirant, passionné.

Tout, tout cela, a la bonté et la douceur des corbillo tressés, en paille épaisse, creusés en demi-rond, en creu de four, où les boulangers des bourgades forment la pâ fraîche des pains, du bon pain de blé pur qu'ils vont cuir

Les larges piliers carrés portent en rectangles des fre ques nobles, douces, pénétrantes comme un dernier adie car on sent qu'elles vont mourir.

Je les regarde avec adoration et crainte ! J'ai peur les voir s'effacer ! Elles sont belles et légères.

C'est de l'amour qu'on a pour elles et tout mon cœur peur de les effaroucher.

Une grande, une forte femme des champs, passe, da la solitude de l'église ; elle va, vient, par les frustes aut carrés. Elle est surmontée d'une coiffe très blanche, q s'apparente par ses angles aux doux chapiteaux des colo nes.

Elle déplace du silence, de la poussière de prière et des énombres de douceur.

Elle est en gros tablier d'azur de Pâques, elle transporte les pots en grosse terre à tuiles, où sont, en espalier, de grandes fleurs artificielles. Elle les déplace d'autel à autel et semble ainsi une fresque qui marche.

Elle fait pieusement le ménage de Dieu.

Le chœur, tout en éclat de neige, est suffoquant, tant l ressort de lui une odeur de beauté ; toute l'église en son enceinte est toute blanche.

En esprit il y plane encore comme le goût, aux lèvres, de la pierre fraîchement taillée, ce goût sublime du divin devenir de l'art.

On respire, au sein de ces murs religieux, comme un parfum d'esprit calme et fleuri à point.

On s'attend à voir venir, leurs bons outils en mains, tous ces graves antiques ouvriers, tant leur œuvre semble en travail.

Les vastes chapiteaux, à angles droits, à larges flores délicieuses, sont des vases de haute splendeur.

Ils sont la chair immortellement vivante de la faune, ils ont la vibration harmonieuse et musicale des grands chefs-d'œuvre surhumains.

Des fresques, dans le chœur tout construit d'innocence, sont là, fleurant aux murs comme un grand afflux de candeur.

Ce sont de hautes, longues jeunes filles, peintes en simplesse dans le ton des récoltes tendres, peintes avec des couleurs d'amour immatériel.

Elles portent toutes en elles, de par leur grâce intérieure, le blé de l'art et le pain du Seigneur.

Je tremble dans mon cœur, je tombe à genoux, et tou mon esprit monte ; je sens que je reviens à ma fierté d'a dolescence, tout près de mon berceau ; tout cet art de grands génies purs nous berce maternellement.

Cette église, de la première époque romane, est comm une maternité.

Elle est comme l'abri sublime des chefs-d'œuvre hum bles.

Elle fut dallée de bonne terre moissonneuse bien façon née et dûment cuite par de très simples briquetiers.

Elle fut parée de boiseries qui font songer aux douceur des haies vives, par de rustiques menuisiers.

Elle fut érigée, doucement, lentement, avec tendresse par des maçons tranquilles et puissants.

On sent que, tous, après avoir travaillé pour elle, aprè l'avoir aimée tout le jour, ils s'en allaient au crépuscule tout pleins d'un noble espoir, ensemencer leurs champs

Ils les ensemençaient avec le grain d'où naissent le moissons de l'homme, et avec de la foi d'où naît la moisson d'infini.

J'entends ici, sous ces voûtes, par ces courbures archi séculaires, je crois entendre encore — tant tout, ici, sem ble frémir et naître — les outils bien forgés qui recoupent la pierre, les brosses fines posant aux mortiers frais l'âcre odeur si candide des tons de détrempe.

Dans mon cœur, cette église élève une telle moisson de lys des champs que l'ombre immense du Parthénon des Grecs chancelle, dans mon âme, sous l'indicible floraison de l'art des artisans chrétiens de France.

La gardienne, la servante du ciel, des beaux piliers carrés, des prêtres du bourg et des autels massifs, est elle-même semblable à un pilier.

Sa rude jupe est cannelée, ceinte à la taille forte d'un ordonnet large comme en ont les doux chapiteaux.

Elle a dans sa forme massive des pourtours en frise omane ; le méplat de sa coiffe s'épand en établi d'autel.

Le dessein de ce lieu commande la prière, c'est le Seineur qui tend le grain de la douceur.

C'est le Seigneur qui lie les uns aux autres les épis simples des profils, c'est lui qui lie, qui rassemble, les gerbes le toute cette architecture.

Toutes les pentes se présentent lentes, les coupes des voûtes troublent noblement, par leur admirable pratique ; elles vont, douces comme de purs aveux, comme ces mots profonds qui vont tomber d'un cœur fervent.

C'est l'ineffable élan d'une mer immobile que toute cette pierre arrêtée et mouvante.

C'est l'Évangile découvert, traduit et rebâti en sa fleur essentielle, en contours d'immortalité.

La grande fresque couleur d'ajonc, de genêt et de noble foi calme, bruit et descend en moi, dans ma pensée, telle un grand faix de branches verdoyantes, toutes chargées des plus célestes fruits.

Comme des fruits d'or clair, d'or effacé, fruits de raison mûris de certitudes.

Sa nuance est tellement belle, tellement vraie et pourtant si surnaturelle, qu'on la respire autant qu'on la peut voir.

Cette fresque est un écroulement, sur moi, de bien, de beau, d'éternité sereine.

Elle me trouble, elle m'émeut, ainsi que le rythme divin de la marche à la fois timide et ardente d'une femme, qui va, doucement haletante, lorsqu'elle sait que rayonne sur elle tout le regard des yeux aimés.

Église de Lavardin, dressée là, dans ce bourg montant, toute brodée, tout odorante d'herbages, de feuillages et de fleurs naïves des routes.

Tu es l'église campagnarde, tu te souris sous les verdures de tes toits.

Ah ! je t'ai vue, je t'ai parcourue, je te connais, je te comprends, je t'ai apprise !

J'ai suivi tes bontés, à genoux, tout au dedans de toi ; tu contiens le froment de l'âme ; tu es l'épi sacré que le temps viendra prendre aux grandes fauchaisons pour la moisson d'espoirs, car tu contiens tout l'art de l'homme.

Aux murs sont des rameaux bénits. Avec l'amère odeur des buis monte le parfum de l'église ; tout le divin en frissonnant s'élève, s'élabore à la voûte, au vaste vaisseau blanc renversé, dont la quille est en haut naviguant dans le ciel. Moisson d'esprit toute lourde de Dieu, tout érigée vers lui dans les grands champs d'azur ; moisson toute empressée ; douce église des bonnes terres dont les piliers sont les gerbières.

Moisson grave immortellement ; église où l'art hausse le monde, dont toutes les pierres, si droites, si cohérentes, sont comme des lois de justice.

Tu sembles être, par ta discipline, tout le soutien, tout le bonheur de la raison. Tu es le sens de la suavité ; en toi, murailles sur colonnes et voûtes sur arcades sont comme vertus sur vertus.

Notre-Dame de Paris, Chartres, Amiens, Reims, sont les mers aux flots innombrables, chacune est une patrie d'art.

Elles ont tout l'élan de tout l'effort humain.

Elles sont les forêts centrales, abritant Dieu, le Fils, la Mère avec les saints pensifs.

Elles ont dans leurs profondeurs, au-dessus, au delà des ommes, l'incessant envol des archanges.

Toi, humble église de Lavardin, tu es comme la simple t toute douce fille, vêtue de lin nu, de lin tout seul, mais ui est si belle, si une, si droite, si loyale, ayant en elle ette craintive liberté des fleurs toutes pures des champs.

Elle se tait, la modeste église ! Ses piliers sont ses rgues ; elles ne parlent qu'en notre cœur.

Elle est secourable au passant, elle est prête, elle est oute proche !

Elle nous parle sans paroles, elle nous tend sa certitude, t, pour sa passion immortelle, son teint de neige à peine e colore en fresques d'amour tout divin.

ANTOINE BOURDELLE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Aspects de la cathédrale de Strasbourg (1)

Un titre, très simple, qui dit si peu, par pudeur, avec le souci premier de n'avouer que les spectacles donnés à celui qui passe, pendant les heures changeantes du jour et de la nuit, par l'énorme Créature quasi céleste, mais faite de main d'homme.

Une flèche, un cri lancé vers le ciel, c'est tout ce que gardent les yeux qui n'ont vu qu'en image la Cathédrale de Strasbourg, maison splendide de la Paix sur une terre où se sont abattus tant d'orages. Mais la voici maintenant qui s'offre tout entière et s'ouvre, cœur d'ombre et de feu, dans un beau livre.

Ce n'est pas une invite au plaisir desséchant d'une « prise de vues » très vite oubliées, mais l'amoureuse et patiente confrontation d'une âme avec ces murs plus hauts que tous les chefs-d'œuvre, dans ce lieu terrible et doux où Dieu réside. C'est la visite, à toute heure, le séjour, le déroulement paisible des « aspects » sans nombre de la Maison divine, contemplés par une qui l'habite. « Je n'étais pas encore sa paroissienne, lorsqu'un jour de mai, par-dessus les volutes d'un marronnier en fleur, je vis pour la première fois son pinacle rose culminer dans l'azur. Un de ces jours où le cœur est si gonflé, si tendu par le bonheur qu'à tout choc il vibre et semble prêt à partir — vers quel espace? Quel signe, quel appel éclatait pour lui dans cette soudaine irruption de la flèche? Je n'en voyais que la cime : c'était léger, radieux comme l'écume d'un jet d'eau et pourtant fixe. Et non pas gris comme aux saintes cathédrales émaciées de langue d'oïl, ou doré comme en langue d'oc, mais d'un rose enthousiaste. Il y avait une croix là-haut, — portée si haut, d'une plongée si rapide et qui ne bougeait pas. En s'y accrochant, le regard

(1) *Aspects de la cathédrale de Strasbourg*, par Camille Mayran, Grasset, édit.

rouvait l'attraction des cieux, en même temps que la ›erté, la violence de ce mouvement qui répond, et l'immo-lité d'amour au sommet. »

L'immobilité d'amour au sommet! C'est ce que l'on cher-e et trouve dans une Cathédrale, et le livre de Camille ayran nous donne l'intelligence et le sentiment, unis dans ı élan magnifique, de cette quête et de cette découverte mais arrêtés l'une ou l'autre dans leur rythme d'ascension. ù nous mène-t-il, ce rythme, si ce n'est au-delà des contin-ences que l'on ne saurait nier, mais que l'on vient épurer ıns l'atmosphère de la Présence? Ce n'est point, en effet, de patine des vénérables murs, des piliers et des voûtes, faite es inlassables prières, de leur ombre et de leur encens, u'est fait l'indicible charme des Maisons-Dieu, mais l'en-ıantement de comparaître devant l'Auguste Témoin vers ui montent les psaumes de supplication et les hymnes ado-ıntes, et seul s'accorde à l'âme de la Cathédrale, en perçoit ı voix séculaire, celui qui se met à genoux pour entendre la 'oix qui ne se tait jamais. « Jadis à Chartres, ce fut l'entrée ar le bas-côté de droite, deux pas dans le noir et puis la écouverte de la nef, l'immersion dans le brûlant crépuscule es vitraux..... J'étais venue seule et de loin; voici qu'à cet nstant, je ne pouvais plus avancer : la sublimité chrétienne 'était faite visible et s'ouvrait devant moi; une émotion n'arrivait pareille au bruit de la mer, et comme la rupture l'une chaîne, comme l'effondrement d'un mur je sentais le lésir de la mort... Au seuil de Chartres la paroi tombait, un ıutre monde apparaissait et l'âme en tremblant éprouvait sa plus secrète aimantation. »

On ne se lasserait pas de citer. Cette admirable prose, pleine du baume condensé de méditations profondes où l'on retrouve, transposés sur un plan supérieur, le mouvement magnifique, l'ardeur contenue, la sérénité des autres écrits de Camille Mayran, de ce roman *Hiver* par exemple où le talent le plus délié, le plus habile à sonder les secrets du cœur, recueille à pleines mains les réalités de la chair et, sans rien en celer, sans les parer, les montre offertes comme les bêtes des holocaustes sacrés, touchées par l'Esprit, habi-

tées, brûlées par Lui dont elles ne sont que la figure et le sensible reflet.

C'est ainsi que, dans ses visites pleines d'un amour aux yeux toujours neufs, Camille Mayran découvre peu à peu la Cathédrale et nous fait communier à sa patiente et fervente récollection. Elle y mêle, sans les confondre, et c'est son beau secret, les aspects de la vie quotidienne qui déferle autour de l'édifice sacré et que l'Invisible appelle pour qu'elle y entre et se purifie, y reforge maille à maille son armure trop souvent défaite. L'âpre tristesse est de voir cette vie, pauvre servante de l'Esprit, se détourner du seuil paternel et courir à ces amours qui n'enchantent même plus notre prison. « Cette idée d'un centre fixe du monde spirituel, d'un objet unique, ultime, éternel de l'esprit humain, notre siècle y est devenu complètement étranger. » Mais cette tristesse doit creuser en nous le vide où s'épanchera le flot tiède et lumineux du plus bel espoir. Ces « aspects », ces vues successives sur l'Être incomparable qu'est la Cathédrale — et le livre ici présenté vaut pour toutes — mettent au point le problème que chacune pose et résout à la fois. « Tu t'élances comme si tout était pour toujours pareil : en bas la souffrance et le courage; ailleurs dans quelque direction inconnue que tu symbolises par la hauteur — *in excelsis* — les biens parfaits, les lumières inextinguibles, l'astre qui soulève éternellement l'océan des désirs. »

Qu'il est bon d'entrer avec un tel guide dans cette « forêt de symboles », d'y retrouver peu à peu, en tremblant de crainte et d'amour, le Visage éternel dont on ne connaît la clarté qu'en épousant la contradiction, le paradoxe de la Croix dont la Cathédrale est la forme glorifiée.

CHARLES GROLLEAU.

Palestrina (1)

La révolution qui est survenue, au XVIe siècle, dans la musique religieuse, et qui en a transformé si profondément

(1) *Palestrina* par Félix Raugel, éditions Laurens, Paris.

caractère, a permis au génie de Palestrina d'accomplir une uvre considérable et de faire figure de novateur au moment ième où les désirs du Pape Marcel II et les prescriptions du oncile de Trente réclamaient la suppression des ornements rofanes qui encombraient et déformaient la musique d'é- lise. C'est le Pape Marcel, en effet, qui enjoignit aux chan- eurs de sa chapelle de rejeter les enjolivements, les fioritu- es, souvent opposées à l'esprit des textes liturgiques, et d'a- opter un nouveau style, c'est-à-dire « de réciter ce qui evait être récité et de chanter ce qui devait être chanté, de elle façon que les mots pussent être à la fois entendus et ompris ». Plus tard le Concile de Trente décréta que, « l'é- glise étant d'abord une maison de prières, les évêques devaient enir la main à ce que l'orgue et le chœur n'y introduisent aucun élément profane ».

Le style polyphonique réclamé se trouvait avoir été, sinon découvert — car l'apport de Josquin des Prés avait été considérable —, du moins porté à un degré de perfection singulier par Giovanni Pierluigi da Palestrina, *maître des enfants* de la chapelle Julia en la basilique de Saint-Pierre. Pierluigi, qui sera connu dans l'histoire de la musique sous le nom de sa ville natale, Palestrina, l'antique Préneste, était déjà célèbre, tant par ses productions de musique sacrée que par les madrigaux profanes où il excellait également et que les édi teurs vénitiens se disputaient.

Les madrigaux étaient à cette époque « la seule forme de musique d'amour dans laquelle les compositeurs pouvaient à loisir verser le contenu de toute poésie lyrique et en même temps se livrer, avec une superbe audace, à toutes les expériences sonores imaginables en matière de thématique, de rythmique et de chromatisme ». Nombreux furent les madrigaux profanes et religieux écrits par Palestrina, mais il ne s'y montre pas supérieur aux *maîtres du genre*, les Italiens Anerio Zoilo, Marenzio, l'Anglais Byrd. C'est dans la musique religieuse, les Messes et les Motets, que devait s'affirmer totalement le génie et l'originalité de Palestrina..

Son œuvre est considérable. Aux 200 madrigaux et aux *ricercari* pour orgue, il faut ajouter 42 psaumes et 600 mo-

tets — pour ne parler que des pièces dont l'authenticité est indiscutable —. Enfin 93 messes, qui constituent la partie la plus importante et la plus magnifique de cette immense production. « Dans le nombre et la diversité des ouvrages de Palestrina — écrit M. Félix Raugel — les Messes forment un ensemble de chefs-d'œuvre où le maître romain a réalisé le mieux l'idéal de son art et su véritablement atteindre la plénitude de l'expression austère, énergique et tendre de sa foi. » Cela est fort juste. Palestrina n'a pas créé de procédés de composition, à proprement parler, mais il a utilisé tous les apports de ses devanciers dans un sens nouveau, il leur a imprimé la marque de son génie, et si, parmi les nombreux musiciens qui illustrerent cette époque, Palestrina domine dans le souvenir de la postérité, c'est que, jusqu'à l'arrivée de Monteverdi, qui détermina l'intrusion de l'opéra dans la musique d'église, il représenta la pure tradition romaine, toute de grandeur, de pureté, de simplicité, pénétrée d'un spiritualisme qu'on ne trouve pas à un égal degré chez Orlando de Lassus, chez Vittoria, chez Gabriel ou chez Josquin.

L'étude biographique et critique que M. Félix Raugel consacre à Pierluigi da Palestrina est fort intéressante et bien documentée. On y trouve un tableau assez complet de la *situation musicale* à cette époque et d'utiles renseignements sur la vie du musicien. M. Raugel insiste, en particulier, sur les rapports de Palestrina et de saint Philippe Neri, et il a raison. L'influence de l'Oratoire sur l'artiste ne se manifesta pas seulement dans le domaine religieux, mais aussi dans celui de l'esthétique. Les processions, les pèlerinages conduits par saint Philippe, au cours desquels les pèlerins chantaient — et ils ne pouvaient pas chanter une musique sacrée trop difficile pour eux —, favoriserent l'éclosion d'un art populaire, sans complications, *laudi* et *canzonette*, qui avaient pour but de remplacer les madrigaux profanes.

On lira aussi avec beaucoup de profit les chapitres consacrés à l'œuvre du Prénestin, madrigaux, motets et messes. M. Raugel étudie avec une haute compétence les caractères du génie de Palestrina et les éléments principaux de cette œuvre. Et il conclut très justement son éloge en préconisant

n « *retour à Palestrina* », c'est-à-dire à cette « longue leçon e fermeté nette et pure » et à l'esprit profondément relieux et épris de perfection qui illumine messes et motets.

MARCEL BRION.

Grétry et notre temps

Dans la préface de son alerte volume (1), M. José Bruyr egrette qu' « au calendrier du mélomane moyen Grétry soit n saint qu'on ne chôme plus guère », et il souhaite évidemment qu'on réentende au théâtre celui qui fut, dans l'âme, t presque exclusivement, un musicien de théâtre. Mais, très noderne, il ne pense pas, finalement, que « l'avenir de Gréry » soit « dans ces salles trop pleines des riches résonances de Debussy et Wagner »; il le voit plutôt « dans le disque de cire harmonieux » où il ne fait encore que pénétrer : l'intimité du disque nous rendra mieux celui qu'il faut bien, malgré le cliché, appeler toujours « le charmant Grétry », « celui qui sut allier la simplicité de Chardin, le sentiment de Greuze et le rêve de Watteau », et qui enfin donne une image aimable, authentique et assez complète du XVIIIe siècle français : il en a l'esprit, la poésie brève — sans oublier la fadeur et « la sensibilité », — il en a aussi la manie encyclopédiste et philosophante et même quelques ridicules.

Ce Parisien du XVIIIe siècle est d'origine liégeoise. Mais Liége ne se vante-t-elle pas, non sans raison, d'être un petit Paris, sinon (dès le XIe siècle) une Athènes du Nord? Après un séjour en Italie, Grétry ne quitte plus la France et remplit les théâtres parisiens de sa musique légère : un peu, beaucoup de fatras peut-être dans cette immense et hâtive production ; mais des œuvres, une dizaine peut-être (suis-je trop large?) qui méritent de vivre.

A la vérité ce n'est pas un musicien très complet (ni très savant, ni exempt de gaucheries); à l'inverse de Rameau, son harmonie n'a guère d'intérêt et son orchestration est fai-

(1) *Grétry* (Coll. des *Maîtres de la Musique*, dirigée par André Cœuroy, Rieder); un vol. de 90 pages et 60 planches en héliogravure (iconographie diverse et précieuse).

ble ; mais il triomphe dans la mélodie — et ce n'est pas peu de chose, si l'invention mélodique, la plus rare, est la véritable invention musicale, et M. José Bruyr ne manque pas de citer le mot d'André Gedalge : « Cherchez huit mesures qui se puissent chanter sans accompagnement. » Mais nos contemporains, après un temps plus sévère, ne reviennent-ils pas à la mélodie avec amour? S'il a ainsi de quoi nous plaire, Grétry surtout répond au goût de son temps, qui ne comprenait guère la musique sans paroles, encore que la « musique pure » fît alors la brillante apparition que l'on sait. La musique traduisant le verbe, la musique « expressive », la musique se pliant à la « vérité », quoi de plus XVIIIe siècle et de plus Louis XVI !... Grétry s'accorde ici avec Rousseau, qu'il admirait fort : pieusement il hérita de son écritoire et se servit de son épinette pour travailler; en 1798, il fait mieux : il achète l'Ermitage et s'y fait conservateur bénévole d'un petit musée Rousseau.

Mais il était « philosophe »... Il le fut en action, ayant « embrassé » (on ne peut dire autrement) avec ardeur la cause de la Révolution, et la servant d'ailleurs par la musique... ; mais, touché par la décadence, ce n'est pas le meilleur de son œuvre. Il était aussi philosophe par la plume : ses *Mémoires sur la musique* et ses *Réflexions d'un solitaire*, touffus, confus, pleins de choses, nécessaires à consulter pour connaître son esthétique et celle de son époque, n'épuisent pas sa fécondité : il publie un pesant ouvrage, *De la vérité*... Celui-ci, on peut le négliger : la profondeur n'est pas la marque de ce vague déiste, ennemi des « religions ».

Mais son œuvre musicale demeure. Le livre de M. Bruyr l'aidera sans doute à mieux revivre. Volume très agréable à lire, très renseigné, vivant, spirituel, plein de réflexions semées comme au hasard et d'heureuses allusions à notre époque musicale, que connaît à merveille l'auteur de l'original et précieux *Écran des musiciens*.

M. Brillant.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).